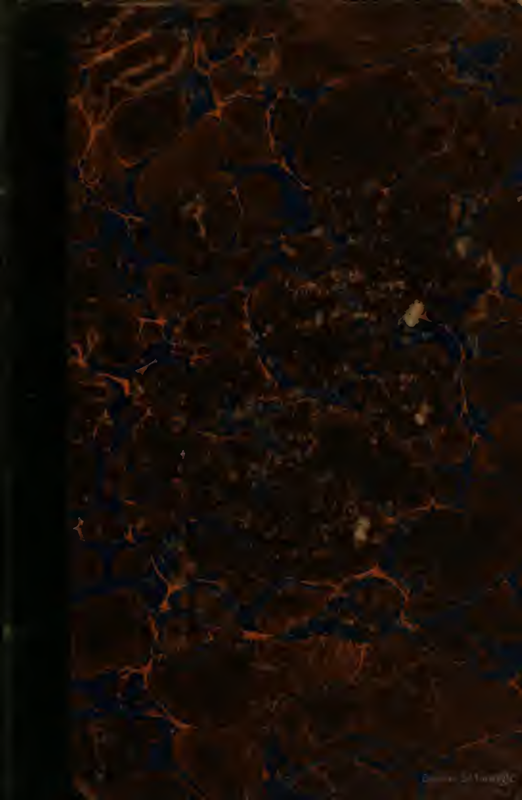


LA RUSSIE

EN 1839.

LA RUSSIE

EN 1839

PAR

Le Marquis de Custine.

« Tel qu'est le juge du peuple, tels sont ses ministres ; et tel qu'est le prince de la ville, tels sont aussi les habitants. »
(*Ecclésiastique*, chap. x, v. 2.)

Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée,

SUIVIE DE LA CRITIQUE DE L'OUVRAGE,

PAR UN RUSSE.

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1844

LA RUSSIE

EN 1839.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

Singularité financière. — Ici l'argent représente le papier. — Réforme ordonnée par l'empereur. — Comment le gouverneur de Nijni décide les marchands à obéir. — Habileté des sujets pour désobéir sans en avoir l'air. — Analyse de leurs motifs. — Probité : l'ukase sur les monnaies. — Générosité apparente. — Où est l'esprit de justice et de conservation sous les gouvernements despotiques. — Beaux travaux ordonnés par l'empereur pour embellir Nijni. — Minutie. — Singuliers rapports du serf avec son seigneur. — Opinion du gouverneur de Nijni sur le régime despotique. — Douceur de l'administration russe. — Comment on punit les seigneurs qui abusent de leur autorité. — Difficulté qu'éprouve le voyageur pour arriver à la vérité. — Promenade en voiture avec le gouverneur. — Vue de la foire prise du haut d'un pavillon chinois. — Valeur des marchandises. — Préjugés inspirés au peuple par son gouvernement. — Portraits de certains Français ; leurs ridicules en pays étranger. — Rencontre d'un Français aimable. — Société réunie pour dîner chez le gouverneur. — Les femmes russes ; la femme du gouverneur. — Bizarrerie anglaise. — Anecdote racontée par une Polonaise. — A quoi servent les manières faciles. — Promenade avec le gouverneur. — Sa conversation. — Employés subalternes : ce qu'ils sont dans l'empire. — Deux aristocraties : la moderne et l'ancienne. — Quelle est la plus odieuse au peuple. — Mon feldjæger. — Drapeau de Minine. — Manque de foi du gouvernement. — Église déplacée, malgré le tombeau de Minine qu'elle renferme. — Pierre le Grand. — Erreur des peuples. — Caractère français. — La vraie gloire des nations. — Réflexions sur la politique. — Le Kremlin de Nijni. — Vente des meubles du palais des empereurs au Kremlin de Moscou. — Couvent de femmes. — Camp du gouverneur de Nijni. — Manie des manœuvres. — Chant des soldats. — Église des Strogonoff à Nijni. — Vaudeville en russe.

Nijni, ce 25 août 1839.

Cette année, au moment de l'ouverture de la foire, le gouverneur fit venir chez lui les plus fortes têtes commerciales de la Russie, réunies alors à Nijni, et il leur exposa en détail les inconvénients depuis longtemps reconnus et déplorés du système monétaire établi dans cet empire.

Vous savez qu'il y a en Russie deux signes représentatifs des denrées : le papier et l'argent monnayé ; mais vous ne savez peut-être pas que celui-ci, par une singularité unique,

je crois, dans l'histoire financière des sociétés, varie sans cesse de valeur, tandis que les assignats restent fixes; il résulte de cette bizarrerie qu'une étude approfondie de l'histoire et de l'économie politique du pays pourrait seule expliquer un fait très-extraordinaire : c'est qu'en Russie l'argent représente le papier, quoique celui-ci n'ait été institué, et ne subsiste légalement que pour représenter l'argent.

Ayant expliqué cette aberration à ses auditeurs, et déduit toutes les fâcheuses conséquences qui en dérivent, le gouverneur ajouta que, dans sa sollicitude constante pour le bonheur de ses peuples et le bon ordre de son empire, l'empereur venait enfin de mettre un terme à un désordre dont les progrès menacent d'entraver le commerce intérieur d'une manière effrayante. Le seul remède reconnu pour efficace est la fixation définitive et irrévocable de la valeur du rouble monnayé. L'édit que vous lirez plus loin, car j'ai conservé le numéro du journal de Pétersbourg dans lequel il fut inséré, accomplit cette révolution en un jour, du moins en paroles; mais afin de réaliser la réforme, le gouverneur conclut sa harangue en disant que la volonté de l'empereur étant que l'ukase fût immédiatement mis à exécution, les agents supérieurs de l'administration, et lui en particulier, gouverneur de Nijni, espéraient que nulle considération d'intérêt personnel ne prévaudrait contre le devoir d'obéir sans retard à la volonté suprême du chef de l'empire.

Les prud'hommes, consultés dans cette grave question, répliquèrent que la mesure, bonne en elle-même, allait bouleverser les fortunes commerciales les plus assurées, si on l'appliquait aux marchés précédemment conclus, et qui ne devaient avoir leur accomplissement qu'à la foire actuelle. Tout en *bénissant* et *admirant* la profonde sagesse de l'empereur, ils représentèrent humblement au gouverneur que ceux des négociants qui avaient effectué des ventes de denrées pour un prix fixé selon l'ancien taux de l'argent, et stipulé leurs transactions de bonne foi, d'après les rapports existants lors de la foire précédente entre le rouble de pa-

pier et le rouble monnayé, allaient se voir exposés à des remboursements frauduleux, bien qu'autorisés par la loi, et que ces tromperies permises les frustrant de leur profit, ou tout au moins diminuant notablement les bénéfices sur lesquels ils ont droit de compter, pourraient les ruiner si l'on accordait au présent édit un effet rétroactif, lequel motiverait une foule de petites banqueroutes partielles, qui ne manqueraient pas d'en entraîner de totales.

Le gouverneur reprit, avec le calme et la douceur qui président en Russie à toutes les discussions administratives, financières et politiques, qu'il entrait *parfaitement* dans les vues de MM. les principaux négociants intéressés aux affaires de la foire; mais qu'après tout, le fâcheux résultat redouté par ces messieurs ne menaçait que quelques particuliers *qui d'ailleurs conservaient pour garantie la sévérité des lois existantes* contre les banqueroutiers, tandis qu'un retard ressemblerait toujours un peu à de la résistance, et que cet exemple donné par la place de commerce la plus importante de l'empire, entraînerait des inconvénients bien autrement redoutables pour le pays que quelques faillites qui, en fin de compte, ne font de mal qu'à un petit nombre d'individus, tandis que la désobéissance approuvée, justifiée, il faut bien le dire, par des hommes qui jusque-là jouissaient de la confiance du gouvernement, serait une atteinte portée au respect du souverain, *à l'unité* administrative et financière de la Russie, c'est-à-dire aux principes vitaux de cet empire; il ajouta que, d'après ces considérations péremptoires, il ne doutait pas que ces messieurs ne s'empressassent, par leur condescendance, d'éviter le reproche *monstrueux* de sacrifier l'intérêt de l'État à leur avantage particulier, redoutant l'ombre d'un crime de lèse-civisme plus que tous les sacrifices pécuniaires auxquels ils allaient s'exposer glorieusement par leur soumission volontaire et leur zèle patriotique.

Le résultat de cette *pacifique* conférence fut que le lendemain la foire s'ouvrit sous le régime *rétroactif* du nouvel ukase, dont la publication solennelle se fit d'après l'as-

sentiment et les promesses des premiers négociants de l'empire.

Ceci m'a été conté, je vous le répète, par le gouverneur lui-même, dans l'intention de me prouver la douceur avec laquelle fonctionne la machine du gouvernement despotique, si calomnié chez les peuples régis par des institutions libérales.

Je me permis de demander à mon obligeant et intéressant précepteur de politique orientale quel avait été le résultat de la mesure du gouvernement et de la manière cavalière dont on avait jugé à propos de la mettre à exécution.

« Le résultat a passé mes espérances, repartit le gouverneur d'un air satisfait. Pas une banqueroute!... Tous les nouveaux marchés ont été conclus d'après le nouveau régime monétaire; mais ce qui vous étonnera, c'est que nul débiteur n'a profité, pour solder d'anciennes dettes, de la faculté accordée par la loi de frauder ses créanciers. »

J'avoue qu'au premier abord ce résultat me parut étourdissant, puis, en réfléchissant, je reconnus l'astuce des Russes; la loi publiée, on lui obéit... sur le papier : c'est assez pour le gouvernement. Il est facile à satisfaire, j'en conviens, car ce qu'il demande avant tout, au prix de tout, c'est le silence. On peut définir d'un mot l'état politique de la Russie : c'est un pays où le gouvernement parle comme il veut, parce que lui seul a le droit de parler. Ainsi, dans la circonstance qui nous occupe, le gouvernement dit : Force est restée à la loi; tandis que, de fait, l'accord des parties intéressées annule l'action de cette loi dans ce qu'elle aurait d'inique si on l'eût appliquée aux créances anciennes. Dans un pays où le pouvoir serait patient, le gouvernement n'eût pas exposé l'honnête homme à se voir frustré par des fripons d'une partie de ce qui lui est dû; en bonne justice, la loi n'eût réglé que l'avenir. Eh bien, principe à part, ce même résultat a été obtenu de fait ici, par des moyens différents. Il a fallu, pour atteindre à ce but, que l'habileté des sujets suppléât à l'aveugle brusquerie de l'autorité, afin d'éviter les

maux qui pouvaient résulter pour le pays des boutades du pouvoir suprême.

Il existe dans tout gouvernement à théories exagérées, une action cachée, un fait qui s'oppose presque toujours à ce que la doctrine a d'insensé. Les Russes possèdent à un haut degré l'esprit du commerce ; tout ceci vous explique comment les marchands de la foire ont senti que les vrais négociants ne vivant que de confiance, tout sacrifice fait à leur crédit leur rapporte cent pour cent. Ce n'est pas tout : une autre influence encore aura refoulé la mauvaise foi et fait taire la cupidité aveugle. Les velléités de banqueroute auront été réprimées tout simplement par la peur, la véritable souveraine de la Russie. Cette fois les malintentionnés auront pensé que s'il s'exposaient à quelques procès, ou seulement à des plaintes trop scandaleuses, les juges ou la police se tourneraient contre eux, et qu'en ce cas, ce qu'on appelle ici la loi serait appliqué à la rigueur. Ils ont redouté l'incarcération, les coups de roseau dans la prison; que sais-je? pis encore! D'après tout ces motifs, qui fonctionnent doublement dans le silence universel, état normal de la Russie, ils ont donné ce bel exemple de probité commerciale dont le gouverneur de Nijni se plaisait à m'éblouir. A la vérité, je ne fus ébloui qu'un instant, car je ne tardai pas à reconnaître que si les marchands russes ne se ruinent pas les uns les autres, leurs égards réciproques ont précisément la même source que la mansuétude des mariniers du lac Ladoga, des crocheteurs et des cochers de fiacre de Pétersbourg, et de tant d'autres gens du peuple, qui font taire leur colère non par des motifs d'humanité, mais par la crainte de voir l'autorité supérieure intervenir dans leurs affaires. Comme je gardais le silence, je vis que M. Boutourline jouissait de ma surprise. « On ne connaît pas toute la supériorité de l'empereur, continua-t-il, quand on n'a pas vu ce prince à l'œuvre, particulièrement à Nijni, où il fait des prodiges.

— J'admire beaucoup, repartis-je, la sagacité de l'empereur.

— Quand nous visiterons ensemble les travaux ordonnés par Sa Majesté, répliqua le gouverneur, vous l'admirerez bien davantage. Vous le voyez, grâce à l'énergie de son caractère, à la justesse de ses vues, la régularisation des monnaies qui, ailleurs, aurait exigé des précautions infinies, vient de s'opérer chez nous comme par enchantement. »

L'administrateur courtisan eut la modestie de ne pas mettre en ligne de compte sa propre finesse : il se garda également de me laisser le temps de lui dire ce que les mauvaises langues ne cessent de me répéter à voix très-basse, c'est que toute mesure financière du genre de celle que vient de prendre le gouvernement russe, donne à l'autorité supérieure des moyens de profit à elle connu, mais dont on n'ose se plaindre tout haut sous un régime autocratique ; j'ignore quelles ont été les secrètes manœuvres auxquelles on eut recours cette fois ; mais pour m'en faire une idée, je me figure la situation d'un dépositaire vis-à-vis de l'homme qui lui confie une somme considérable. Si celui qui l'a reçue a le pouvoir de tripler à volonté la valeur de chacune des pièces de monnaie dont la somme se compose, il est évident qu'il peut rembourser le dépôt tout en conservant dans ses mains les deux tiers de ce qu'on lui a remis. Je ne dis pas que tel ait été le résultat de la mesure ordonnée par l'empereur, mais je fais cette supposition entre tant d'autres pour m'aider à comprendre les médisances, ou, si l'on veut, les calomnies des mécontents. Ils ajoutent que le profit de cette opération si brusquement exécutée, et qui consiste à enlever par un décret au papier une partie de son ancienne valeur, pour accroître dans la même proportion celle du rouble d'argent, est destiné à dédommager le trésor particulier du souverain des sommes qu'il en a fallu tirer pour rebâtir *à ses frais*, son palais d'hiver, et pour refuser, avec la magnanimité que l'Europe et la Russie ont admirée, les offres des villes, de plusieurs particuliers et des principaux négociants jaloux de contribuer à la reconstruction d'un édifice national, puisqu'il sert d'habitation au chef de l'empire.

Vous pouvez juger par l'analyse détaillée que j'ai cru devoir vous faire de cette tyrannique charlatanerie, du prix qu'on attache ici à la vérité, du peu de valeur des plus nobles sentiments et des plus belles phrases, enfin de la confusion d'idées qui doit résulter de cette éternelle comédie. Pour vivre en Russie, la dissimulation ne suffit pas, la feinte est indispensable. Cacher est utile, simuler est nécessaire; enfin, je vous laisse à présumer et à apprécier les efforts que s'imposent les âmes généreuses et les esprits indépendants pour se résigner à subir un régime où la paix et le bon ordre sont payés par le décri de la parole humaine, le plus sacré de tous les dons du ciel pour l'homme qui a quelque chose de sacré... Dans les sociétés ordinaires, c'est la nation qui est pressée, le peuple fouette et le gouvernement enraye; ici, c'est le gouvernement qui fouette et le peuple qui retient, car, pour que la machine politique subsiste, il faut bien que l'esprit de conservation soit quelque part. Le déplacement d'idées que je note à ce propos est un phénomène politique dont jusqu'à ce jour la Russie seule m'a fourni l'exemple. Sous le despotisme absolu c'est le gouvernement qui est révolutionnaire, parce que révolution veut dire régime arbitraire et pouvoir violent (1).

Le gouverneur a tenu sa promesse; il m'a mené voir dans le plus grand détail les travaux ordonnés par l'empereur pour faire de Nijni tout ce qu'on peut faire de cette ville, et pour réparer les erreurs des hommes qui l'ont fondée. Une route magnifique, montera des bords de l'Oka dans la ville haute, séparée de la basse, comme je vous l'ai déjà dit, par une crique très-élevée; des précipices seront comblés, des rampes tracées; on fera de magnifiques percées dans la terre même de la montagne; des substructions immenses soutiendront des places publiques, des rues et des édifices; ces travaux sont dignes d'une grande cité commerciale. Les entailles qui

(1) Lire l'ukase sur les monnaies, extrait du *Journal de Pétersbourg* du 23 juillet 1839, à la fin de cette lettre.

se pratiquent dans la falaise, les ponts, les esplanades, les terrasses, changeront un jour Nijni en une des plus belles villes de l'empire; tout cela est grand! mais voici qui vous paraîtra petit. Comme Sa Majesté a pris la ville de Nijni sous sa protection spéciale, chaque fois qu'une légère difficulté s'élève sur la manière de continuer une muraille, ou bien dès que l'on répare la façade d'une ancienne maison, ou lorsqu'on en veut bâtir une nouvelle dans quelque rue ou sur l'un des quais de Nijni, le gouverneur a l'ordre de faire lever un plan spécial et de soumettre la question à l'empereur. Quel homme! s'écrient les Russes... Quel pays! m'écrierais-je, si j'osais parler!

Chemin faisant, M. Boutourline, dont je ne saurais assez louer l'obligeance et reconnaître l'hospitalité, m'a donné d'intéressantes notions sur l'administration russe et sur l'amélioration que le progrès des mœurs apporte chaque jour dans la condition des paysans.

Aujourd'hui un serf peut posséder même des terres sous le nom de son seigneur, sans que celui-ci ose s'affranchir de la garantie *morale* qu'il doit à son opulent esclave. Dépouiller cet homme du fruit de son labeur et de son industrie, ce serait un abus de pouvoir que le boyard le plus tyrannique n'oserait se permettre sous le règne de l'empereur Nicolas; mais qui m'assure qu'il ne l'osera pas sous un autre souverain? Qui m'assure même que malgré le retour à l'équité, glorieux caractère du règne actuel, il ne se trouve pas des seigneurs avares et pauvres qui, sans spolier ouvertement leurs vassaux, savent employer avec habileté tour à tour la menace et la douceur pour tirer peu à peu des mains de l'esclave une partie des richesses qu'il n'ose lui enlever d'un seul coup?

Il faut venir en Russie pour apprendre le prix des institutions qui garantissent la liberté des peuples, sans égard au caractère des princes. Un boyard ruiné peut, il est vrai, prêter l'abri de son nom aux possessions de son vassal enrichi... à qui l'État n'accorde pas le droit de posséder un pouce

de terre, ni même l'argent qu'il gagne !... Mais cette protection équivoque, et qui n'est pas autorisée par la loi, dépend uniquement des caprices du protecteur.

Singuliers rapports du maître et du serf! Il y a là quelque chose d'inquiétant. On a peine à compter sur la durée des institutions qui ont pu produire une telle bizarrerie sociale : pourtant elles sont solides.

En Russie, rien n'est défini par le mot propre, la rédaction n'est qu'une tromperie continuelle dont il faut se garder avec soin. En principe, tout est tellement absolu qu'on se dit : Sous un tel régime la vie est impossible ; en pratique, il y a tant d'exceptions qu'on se dit : Dans la confusion causée par des coutumes et des usages si contradictoires tout gouvernement est impossible.

Il faut avoir découvert la solution de ce double problème : c'est-à-dire, le point où le prince et l'application, la théorie et la pratique s'accordent, pour se faire une idée juste de l'état de la société en Russie.

A en croire l'excellent gouverneur de Nijni, rien de plus simple : l'habitude d'exercer le pouvoir rend les formes du commandement douces et faciles. La colère, les mauvais traitements, les abus d'autorité, sont devenus extrêmement rares, précisément parce que l'ordre social repose sur des lois excessivement sévères : chacun sent que pour conserver à de telles lois le respect sans lequel l'État serait bouleversé, on ne doit les appliquer que rarement et avec prudence. Il faut voir de près l'action du gouvernement despotique pour comprendre toute sa douceur (vous concevez que c'est le gouverneur de Nijni qui parle de la sorte); si l'autorité conserve quelque force en Russie, c'est grâce à la modération des hommes qui l'exercent. Constamment placés entre une aristocratie qui abuse d'autant plus aisément de son pouvoir que ses prérogatives sont moins définies, et un peuple qui méconnaît d'autant plus volontiers son devoir que l'obéissance qu'on lui demande est moins ennoblie par le sentiment moral, les hommes qui commandent ne peuvent conserver à la

souveraineté son prestige qu'en usant le plus rarement possible de moyens violents; ces moyens donneraient la mesure de la force du gouvernement, et il juge plus à propos de cacher que de dévoiler ses ressources. Si un seigneur commet quelque acte répréhensible, il sera plusieurs fois averti en secret par le gouverneur de la province avant d'être admonesté officiellement; si les avis et les réprimandes ne suffisent pas, le tribunal des nobles le menacera de le mettre en tutelle, et plus tard on exécutera la menace, si elle est restée sans bon résultat.

Tout ce luxe de précautions ne me paraît pas très-rassurant pour le serf, qui a le temps de mourir cent fois sous le knout de son maître avant que celui-ci, prudemment averti et dûment admonesté, soit obligé à rendre compte de ses injustices et de ses atrocités. Il est vrai que du jour au lendemain, seigneur, gouverneur, juges peuvent être culbutés et envoyés en Sibérie; mais je vois là plutôt un motif de consolation pour l'imagination du pauvre peuple, qu'un moyen efficace et réel de protection contre les actes arbitraires des autorités subalternes, toujours disposées à faire abus du pouvoir qui leur est délégué.

Les gens du peuple ont fort rarement recours aux tribunaux dans leurs disputes particulières. Cet instinct éclairé me paraît un sûr indice du peu d'équité des juges. La rareté des procès peut avoir deux causes : l'esprit d'équité des sujets, l'esprit d'iniquité des juges. En Russie presque tous les procès sont étouffés par une décision administrative qui, le plus souvent, *conseille* une transaction onéreuse aux deux parties; mais celles-ci préfèrent le sacrifice réciproque d'une partie de leurs prétentions et même de leurs droits les mieux fondés au danger de plaider contre l'avis d'un homme investi de l'autorité par l'empereur. Vous voyez pourquoi les Russes ont lieu de se vanter de ce qu'on plaide fort peu dans leur pays. La peur produit partout le même bien : la paix sans tranquillité.

Mais n'aurez-vous pas quelque compassion du voyageur

perdu au milieu d'une société où les faits ne sont pas plus concluants que les paroles? La forfanterie des Russes produit sur moi un effet absolument contraire à celui qu'ils s'en promettent; je vois tout d'abord l'intention de m'éblouir, aussitôt je me tiens sur mes gardes; il suit de là que, de spectateur impartial que j'eusse été sans leurs fanfaronnades, je deviens malgré moi observateur hostile.

Le gouverneur m'a voulu montrer toute la foire; mais cette fois nous en avons fait le tour rapidement en voiture; j'ai admiré un point de vue digne d'un panorama : c'est un magnifique tableau; pour en jouir, il faut monter au sommet d'un des pavillons chinois qui dominent dans son ensemble cette ville d'un mois. J'ai surtout été frappé de l'immensité des richesses accumulées annuellement sur ce point de la terre, foyer d'industrie d'autant plus remarquable qu'il est, pour ainsi dire, perdu au milieu des déserts qui l'entourent à perte de vue et d'imagination.

Au dire du gouverneur, la valeur des marchandises apportées cette année à la foire de Nijni est de plus de cent cinquante millions, d'après la déclaration des marchands eux-mêmes, qui, selon la méfiance naturelle aux Orientaux, cachent toujours une partie du prix de ce qu'ils apportent. Quoique tous les pays du monde envoient le tribut de leur sol ou de leur industrie à la foire de Nijni, l'importance de ce marché annuel est due surtout aux denrées, aux pierres précieuses, aux étoffes, aux fourrures apportées de l'Asie. L'affluence des Tatares, des Persans, des Boukares, est donc ce qui frappe le plus l'imagination des étrangers attirés par la réputation de cette foire; néanmoins, malgré son résultat commercial, moi, simple curieux, je vous le répète, je la trouve au-dessous de sa réputation. On me répond à cela que l'empereur Alexandre l'a gâtée sous le rapport pittoresque et amusant; à la vérité, il a rendu les rues qui séparent les boutiques plus spacieuses et plus régulières, mais cette roideur est triste. D'ailleurs, tout est morne et silencieux en Russie; partout la défiance réciproque du gouvernement et

des sujets fait fuir la joie. Ici les esprits eux-mêmes sont tirés au cordeau, les sentiments pesés, compassés, coordonnés, comme si chaque passion, chaque plaisir avait à répondre de ses conséquences à quelque rigide confesseur déguisé en agent de police. Tout Russe est un écolier sujet à la férule. Dans ce vaste collége qui s'appelle la Russie, tout marche avec poids et mesure jusqu'au jour où la gêne et l'ennui devenant par trop insupportables, tout tombe sens dessus dessous. Ce jour-là on assiste à des saturnales politiques. Mais encore une fois, ces monstruosités isolées ne troublent pas l'ordre général. Cet ordre est d'autant plus stable, et paraît d'autant plus fermement établi qu'il ressemble à la mort; on n'extermine que ce qui vit. En Russie le respect pour le despotisme se confond avec la pensée de l'éternité.

Je trouve en ce moment plusieurs Français réunis à Nijni. Malgré mon amour passionné pour la France, pour cette terre que, dans mon dépit contre les extravagances des hommes qui l'habitent, j'ai tant de fois quittée avec serment de n'y plus revenir, mais où je reviens toujours, où j'espère mourir; malgré cet aveugle patriotisme, en dépit de cet instinct de la plante qui domine ma raison, je n'ai pas laissé, depuis que je voyage et que je rencontre au loin une foule de compatriotes, de reconnaître les ridicules des jeunes Français et de m'étonner du relief que prennent nos défauts chez les étrangers. Si je parle exclusivement de la jeunesse, c'est parce qu'à cet âge l'empreinte de l'âme étant moins usée par le frottement des circonstances, le jeu des caractères est plus frappant. Il faut donc en convenir, nos jeunes compatriotes prêtent à rire à leurs dépens par la bonne foi avec laquelle ils croient éblouir les hommes simples des autres nations. La supériorité française, supériorité si bien établie à leurs yeux qu'elle n'a même plus besoin d'être discutée, leur paraît un axiome sur lequel on peut désormais s'appuyer sans qu'il soit nécessaire de le prouver. Cette foi inébranlable en son mérite personnel, cet amour-propre si complétement satisfait qu'il en deviendrait naïf à force de

confiance, si tant de crédulité ne se joignait le plus souvent à une sorte d'esprit, mélange affreux qui produit la suffisance, le persiflage et la causticité; cette instruction, la plupart du temps dépourvue d'imagination et qui fait de l'intelligence un grenier à dates, à faits plus ou moins bien classés, mais toujours cités avec une sécheresse qui ôte tout son prix à la vérité, car sans âme on ne peut pas être vrai, on n'est qu'exact; cette surveillance continuelle de la vanité, sentinelle avancée de la conversation, épiant chaque pensée exprimée ou non exprimée par les autres pour en tirer avantage, espèce de chasse aux louanges tout au profit de celui qui ose se vanter le plus effrontement sans jamais rien dire ni laisser dire, rien faire ni laisser faire qui ne tourne à l'avantage de sa république; cet oubli des autres poussé au point de les humilier innocemment sans s'apercevoir que l'opinion qu'on entretient de soi-même et qu'on qualifie tout bas ou tout haut de justice rendue à qui de droit, est insultante pour autrui; cet appel constant à la politesse du prochain, qui n'est, après tout, que le mépris des égards qu'on lui devrait; l'absence totale de sensibilité qui ne sert que d'aiguillon à la susceptibilité, l'hostilité acerbe érigée en devoir patriotique, l'impossibilité de n'être pas choqué à tout propos de quelque préférence qu'on soit l'objet, celle d'être corrigé, quelque leçon qu'on reçoive; enfin tant d'infatuation servant de bouclier à la sottise contre la vérité : tous ces traits et bien d'autres que vous suppléerez mieux que je ne pourrais le faire, me semblent caractériser les jeunes Français d'il y a dix ans, lesquels sont des hommes faits aujourd'hui. Ces caractères nuisent à notre considération parmi les étrangers; ils font peu d'effet à Paris, où le nombre des modèles de ce genre de ridicule est si grand qu'on ne prend plus garde à eux; ils s'effacent dans la foule de leurs semblables, comme des instruments se fondent dans un orchestre; mais lorsqu'ils sont isolés et que les individus se détachent sur un fond de société où règnent d'autres passions et d'autres habitudes d'esprit que celles qui s'agitent

dans le monde français, ils ressortent d'une manière désespérante pour tout voyageur attaché à son pays comme je le suis au mien. Jugez donc de ma joie en retrouvant ici, à dîner chez le gouverneur, M. ***, l'un des hommes du moment les plus coupables de donner bonne idée de la jeune France aux étrangers. A la vérité, il est de la vieille par sa famille; et c'est au mélange des idées nouvelles avec les anciennes traditions qu'il doit l'élégance de manières et la justesse d'esprit qui le distinguent. Il a bien vu et dit bien ce qu'il a vu, enfin il ne pense pas plus de bien de lui-même que les autres n'en pensent, peut-être même un peu moins; aussi m'a-t-il édifié et amusé, en sortant de table, par le récit de tout ce qu'il apprend journellement depuis son séjour en Russie. Dupe d'une coquette à Pétersbourg, il se console de ses mécomptes de sentiment en étudiant le pays avec un redoublement d'attention. Esprit clair, il observe bien, il raconte avec exactitude, ce qui ne l'empêche pas d'écouter les autres, et même — ceci rappelle les beaux jours de la société française — de leur inspirer l'envie de parler. En causant avec lui, on se fait illusion; on croit que la conversation est encore un échange d'idées, que la société élégante est toujours fondée chez nous sur des rapports de plaisirs réciproques; enfin on oublie l'invasion de l'égoïsme brutal et démasqué dans nos salons modernes, et l'on se figure que la vie sociale est comme autrefois un commerce avantageux pour tous : erreur surannée qui se dissipe à la première réflexion, et vous laisse en proie à la plus triste réalité, c'est-à-dire au pillage des idées, des bons mots, à la trahison littéraire, aux lois de la guerre enfin, devenues, depuis la paix, le seul code reconnu dans le monde élégant. Tel est le désolant parallèle dont je ne peux me distraire en écoutant l'agréable conversation de M. ***, et en la comparant à celle de ses contemporains. C'est de la conversation qu'on peut dire, à bien plus juste titre que du style des livres, que c'est l'homme même. On arrange ses écrits, on n'arrange pas ses reparties, ou si on les arrange, on y perd plus qu'on n'y

gagne; car dans la causerie l'affectation n'est plus un voile, elle devient une enseigne.

La société réunie hier à dîner chez le gouverneur était un singulier composé d'éléments contraires : outre le jeune M. ***, dont je viens de vous faire le portrait, il y avait là un autre Français, un docteur R. ***, parti, m'a-t-on dit, sur un vaisseau de l'État pour l'expédition au pôle, débarqué, je ne sais pourquoi, en Laponie, et arrivé tout droit d'Archangel à Nijni, sans même avoir passé par Pétersbourg, voyage fatigant, inutile, et qu'un homme de fer seul pouvait supporter; aussi ce voyageur a-t-il une figure de bronze; on m'assure qu'il est un savant naturaliste; sa physionomie est remarquable, elle a quelque chose d'immobile et tout à la fois de mystérieux qui occupe l'imagination. Quant à sa conversation, je l'attends en France; en Russie il ne dit rien du tout. Les Russes sont plus habiles; ils disent toujours quelque chose, à la vérité le contraire de ce qu'on attend d'eux; mais c'est assez pour qu'on ne puisse remarquer leur silence; enfin il y avait encore à ce dîner une famille de jeunes élégants anglais du plus haut rang, et que je suis comme à la piste depuis mon arrivée en Russie, les rencontrant partout, ne pouvant les éviter, et cependant n'ayant jamais trouvé l'occasion de faire directement connaissance avec eux. Tout ce monde trouvait place à la table du gouverneur, sans compter quelques employés et diverses personnes du pays qui n'ouvraient la bouche que pour manger. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la conversation générale était impossible dans un pareil cercle. Il fallait, pour tout divertissement, se contenter d'observer la bigarrure des noms, des physionomies et des nations. Dans la société russe, les femmes n'arrivent au naturel qu'à force de culture; leur langage est appris, c'est celui des livres; et pour perdre la pédanterie qu'ils inspirent, il faut une mûre expérience des hommes et des choses. La femme du gouverneur est restée trop provinciale, trop elle-même, trop russe, trop vraie enfin pour paraître simple comme les femmes de la

cour ; d'ailleurs elle a peu de facilité à parler français. Hier, dans son salon, son influence se bornait à recevoir ses hôtes avec des intentions de politesse les plus louables du monde ; mais elle ne faisait rien pour les mettre à leur aise, ni pour établir entre eux des rapporte faciles. Aussi fus-je très-content, au sortir de table, de pouvoir causer tête à tête dans un coin avec M. ***. Notre entretien tirait à sa fin, car tous les hôtes du gouverneur se disposaient à sortir quand le jeune lord ***, qui connaissait mon compatriote, s'approche de lui d'un air cérémonieux, et lui demande de nous présenter l'un à l'autre. Cette avance flatteuse fut faite par lui avec la politesse de son pays, qui, sans être gracieuse, ou même parce qu'elle n'est pas gracieuse, n'est point dépourvue d'une sorte de noblesse qui tient à la réserve des sentiments, à la froideur des manières.

« Il y a longtemps, milord, lui dis-je, que je désirais trouver une occasion de faire connaissanee avec vous, et je vous rends grâce de me l'avoir offerte. Nous sommes destinés, ce me semble, à nous rencontrer souvent cette année; j'espère à l'avenir profiter de la chance mieux que je n'ai pu le faire jusqu'à présent.

— J'ai bien du regret de vous quitter, réplique l'Anglais; mais je pars à l'instant. — Nous nous reverrons à Moscou. — Non, je vais en Pologne; ma voiture est à la porte et je n'en descendrai qu'à Wilna. »

L'envie de rire me prit en voyant sur le visage de M.*** qu'il pensait comme moi, qu'après avoir patienté trois mois, à la cour, à Péterhoff, à Moscou, partout enfin où nous nous voyions sans nous parler, le jeune lord aurait pu se dispenser d'imposer inutilement à trois personnes l'ennui d'une présentation d'étiquette sans profit pour lui ni pour nous. Il nous semblait que, venant de dîner ensemble, s'il n'eût voulu que causer un quart d'heure, rien ne l'empêchait de se mêler à notre conservation. Cet Anglais scrupuleux et formaliste nous laissa stupéfaits de sa politesse tardive, gênante, superflue; en s'éloignant, il avait l'air également satisfait

d'avoir fait connaissance avec moi, et de ne tirer aucun parti de cet AVANTAGE, si avantage il y avait.

Ce trait de gaucherie m'en rappelle un autre arrivé à une femme.

C'était à Londres. Une dame polonaise d'un esprit charmant a joué le premier rôle dans cette histoire qu'elle m'a contée elle-même. La grâce de sa conversation et la solide culture de son esprit la feraient rechercher dans le grand monde, quand elle ne serait pas appelée à y primer, malgré les malheurs de son pays et de sa famille. C'est bien à dessein que je dis malgré; car, quoi qu'en pensent ou qu'en disent les faiseurs de phrases, le malheur ne sert à rien dans la société, même dans la meilleure; au contraire, il y empêche beaucoup de choses. Il n'empêche pourtant pas la personne dont je parle de passer pour une des femmes les plus distinguées et les plus aimables de notre temps, à Londres comme à Paris. Invitée à un grand dîner de cérémonie, et placée entre le maître de la maison et un inconnu, elle s'ennuyait; elle s'ennuya longtemps; car, bien que la mode des dîners éternels commence à passer en Angleterre, ils y sont toujours plus longs qu'ailleurs; la dame, prenant son mal en patience, cherchait à varier la conversation, et sitôt que le maître de la maison lui laissait un instant de répit, elle tournait la tête vers son voisin de droite; mais elle trouvait toujours visage de pierre; et, malgré sa facilité de grande dame et sa vivacité de femme d'esprit, tant d'immobilité la déconcertait. Le dîner se passa dans ce découragement; un morne sérieux s'ensuivit; la tristesse est pour les visages anglais ce que l'uniforme est pour les soldats. Le soir, quand tous les hommes furent de nouveau réunis aux femmes dans le salon, celle de qui je tiens cette histoire n'eut pas plutôt aperçu son voisin de gauche, l'homme de pierre du dîner, que celui-ci, avant de la regarder en face, s'en alla chercher à l'autre bout de la chambre le maître de la maison, pour le prier, d'un air solennel, de l'*introduire* auprès de l'aimable étrangère. Toutes les cérémonies requises, dûment accomplies, le

voisin gauche prit enfin la parole, et tirant sa respiration du plus profond de sa poitrine, tout en s'inclinant respectueusement : « J'étais bien *empressé*, madame, lui dit-il, de faire *votre* connaissance. »

Cet *empressement* pensa causer à la dame un fou rire, dont elle triompha pourtant à force d'habitude du monde, et elle finit par trouver dans ce personnage cérémonieux un homme instruit, intéressant même, tant les formes sont peu significatives dans un pays où l'orgueil rend la plupart des hommes timides et réservés.

Ceci prouve à quel point la facilité des manières, la légèreté de la conversation, la véritable élégance, en un mot, qui consiste à mettre toute personne qu'on rencontre dans un salon aussi à son aise qu'on l'est soi-même, loin d'être une chose indifférente et frivole, comme le croient certaines gens qui ne jugent le monde que par ouï-dire, est utile et même nécessaire dans les rangs élevés de la société, où des rapports d'affaires ou de pur plaisir rapprochent à chaque instant des gens qui ne se sont jamais vus. S'il fallait toujours, pour faire connaissance avec les nouveaux visages, dépenser autant de patience qu'il nous en a fallu, à la dame polonaise et à moi, pour avoir le droit d'échanger une parole avec un Anglais, on y renoncerait... et souvent on perdrait de précieuses occasions de s'instruire ou de s'amuser.

Ce matin de bonne heure, le gouverneur dont je n'ai pu lasser l'obligeance, est venu me prendre pour me mener voir les curiosités de la vieille ville. Il avait ses gens, ce qui m'a dispensé de mettre à une seconde épreuve la docilité de mon feldjæger, dont ce même gouverneur respecte les prétentions.

Mon courrier ne voulant plus faire son métier, parce qu'il pressent les prérogatives de la noblesse à laquelle il aspire, est le type profondément comique d'une espèce d'hommes que j'ai décrite plus haut et qui ne peut se trouver qu'en Russie.

Je voudrais vous peindre cette taille fluette, ces habits

soignés, non comme moyen d'avoir la meilleure mine possible, mais comme signe dénotant l'homme parvenu à un rang respectable; cette physionomie fine, impitoyable, sèche et basse, en attendant qu'elle puisse devenir arrogante; enfin, ce type d'un sot, dans un pays où la sottise n'est point innocente comme elle l'est chez nous, car en Russie la sottise est assurée de faire son chemin pour peu qu'elle appelle à son aide la servilité; mais ce personnage échappe aux paroles comme la couleuvre à la vue... Cet homme me fait peur à l'égal d'un monstre; c'est le produit des deux forces politiques les plus opposées en apparence, quoiqu'elles aient beaucoup d'affinité, et les plus détestables quand elles sont combinées : le despotisme et la révolution!... Je ne puis le regarder et contempler son œil d'un bleu trouble, bordé de cils blonds, presque blancs, son teint bronzé par les rayons du soleil et bruni par les bouillonnements intérieurs d'une colère toujours refoulée; je ne puis voir ces lèvres pâles et minces, écouter cette parole doucereuse, mais saccadée, et dont l'intonation dit précisement le contraire de la phrase, sans penser que c'est un espion protecteur qu'on m'a donné là, et que cet espion est respecté du gouverneur de Nijni lui-même; à cette idée je suis tenté de prendre des chevaux de poste et de fuir la Russie pour ne m'arrêter qu'au delà de la frontière.

Le puissant gouverneur de Nijni n'ose forcer cet ambitieux courrier à monter sur le siége de ma voiture, et sur la plainte que j'ai portée à un magistrat qui représente l'autorité suprême, ce personnage, tout important et puissant qu'il est, m'a engagé à patienter!!... Où est donc la force dans un pays ainsi fait?

Vous allez voir que la mort même n'est pas un garant de repos dans ce pays incessamment travaillé par les caprices du despotisme.

Minine, le libérateur de la Russie, ce paysan héroïque dont la mémoire est devenue célèbre surtout depuis l'invasion des Français, est enterré à Nijni. On voit son tombeau

dans la cathédrale parmi ceux des grands-ducs de Nijni.

C'est de Nijni que partit le cri de la délivrance au temps de l'occupation de l'empire par les Polonais.

Minine, simple serf, alla trouver Pojarski, noble Russe; les discours du paysan respiraient l'enthousiasme et l'espérance. Pojarski, électrisé par l'éloquence saintement rude de Minine, réunit quelques hommes; le courage de ces grands cœurs en gagna d'autres, on marcha sur Moscou, et la Russie fut délivrée.

Depuis la retraite des Polonais, le drapeau de Pojarski et de Minine fut toujours un objet de grande vénération chez les Russes; des paysans habitants d'un village entre Yaroslaf et Nijni le conservaient comme une relique nationale. Mais lors de la guerre de 1812, on sentit le besoin d'enthousiasmer les soldats; il fallut ranimer les souvenirs historiques, surtout celui de Minine, et l'on pria le gardien de son drapeau de prêter ce palladium aux nouveaux libérateurs de la patrie, et de le faire porter à la tête de l'armée. Les anciens dépositaires de ce trésor national ne consentirent à s'en séparer que par dévouement à leur pays, et sur la parole solennellement jurée de leur rendre la bannière après la victoire, alors qu'elle serait encore illustrée par de nouveaux triomphes. Ainsi le drapeau de Minine poursuivit notre armée dans sa retraite; mais plus tard, reporté à Moscou, il ne fut pas rendu à ses légitimes possesseurs; on le déposa dans le trésor du Kremlin, au mépris des promesses les plus solennelles; toutefois, pour satisfaire aux justes réclamations des paysans spoliés, on leur envoya *une copie* de leur miraculeuse enseigne; copie, ajouta-t-on par une condescendance dérisoire, exactement semblable à l'original.

Telles sont les leçons de morale et de bonne foi données au peuple russe par son gouvernement. A la vérité, le même gouvernement ne se conduirait pas de la même façon ailleurs; en fait de fourberie, on sait à qui l'on s'adresse; il y a ici parfaite analogie entre le trompeur et le trompé : la force seule établit entre eux une différence.

C'est peu! vous allez apprendre qu'en ce pays la vérité historique n'est pas plus respectée que ne l'est la religion du serment; l'authenticité des pierres est aussi impossible à établir ici que l'autorité des paroles ou des écrits. A chaque nouveau règne, les édifices sont repétris comme de la pâte au gré du souverain; et grâce à l'absurde manie qu'on décore du beau titre de mouvement progressif de la civilisation, nul édifice ne demeure à la place où l'a mis le fondateur; les tombeaux eux-mêmes ne sont pas à l'abri de la tempête du caprice impérial. Les morts en Russie sont assujettis eux-mêmes aux fantaisies de l'homme qui régit les vivants. L'empereur Nicolas, qui aujourd'hui tranche de l'architecte à Moscou pour y refaire le Kremlin, n'en est pas à son coup d'essai en ce genre; Nijni l'a déjà vu à l'œuvre.

Ce matin, en entrant dans la cathédrale, je me sentis ému en voyant l'air de vétusté de cet édifice; puisqu'il contient le tombeau de Minine, il a du moins été respecté depuis plus de deux cents ans, pensais-je; et cette assurance m'en faisait trouver l'aspect plus auguste.

Le gouverneur me fit approcher de la sépulture du héros; sa tombe est confondue avec les monuments des anciens souverains de Nijni, et, lorsque l'empereur Nicolas est venu la visiter, il a voulu descendre patriotiquement dans le caveau même où le corps est déposé.

« Voilà une des plus belles et des plus intéressantes églises que j'aie visitées dans votre pays, dis-je au gouverneur.

— C'est moi qui l'ai bâtie, me répondit M. Boutourline.

— Comment? que voulez-vous dire? vous l'avez restaurée, sans doute?

— Non pas; l'ancienne église tombait en ruines : l'empereur a mieux aimé la faire reconstruire en entier que la réparer; il n'y a pas deux ans qu'elle était à *cinquante pas plus loin* et formait une saillie qui nuisait à la régularité de l'intérieur de notre Kremlin.

— Mais le corps et les os de Minine? m'écriai-je.

— On les déterra avec ceux des grands-ducs qu'ils ont

suivis ; tous sont maintenant dans le nouveau sépulcre dont vous voyez la pierre. »

Je n'aurais pu répliquer sans faire révolution dans l'esprit d'un gouverneur de province aussi scrupuleusement attaché aux devoirs de sa charge que l'est celui de Nijni : je l'ai suivi en silence vers le petit obélisque de la place et vers les immenses remparts du Kremlin de Nijni.

Vous venez de voir comment on entend ici la vénération pour les morts, le respect pour les monuments historiques et le culte des beaux-arts. Cependant l'empereur, qui sait que les choses antiques sont vénérables, veut qu'une église faite d'hier reste honorée comme vieille ; or comment s'y prend-il? il dit qu'elle est vieille, et elle le devient ; ce pouvoir tranche du divin. La nouvelle église de Minine à Nijni est l'ancienne, et si vous doutez de cette vérité, vous êtes un séditieux.

Le seul art où les Russes excellent est l'art d'imiter l'architecture et la peinture de Byzance ; ils font du vieux mieux qu'aucun peuple moderne, voilà pourquoi ils n'en ont pas.

C'est toujours, c'est partout le même système, celui de Pierre le Grand, perpétué par ses successeurs, qui ne sont que ses disciples. Cet homme de fer a cru et prouvé qu'on pouvait substituer la volonté d'un czar de Moscovie aux lois de la nature, aux règles de l'art, à la vérité, à l'histoire, à l'humanité, aux liens du sang, à la religion, à tout. Si les Russes vénèrent encore aujourd'hui un homme si peu humain, c'est qu'ils ont plus de vanité que de jugement. « Voyez, disent-ils, ce qu'était la Russie en Europe avant l'avénement de ce grand prince, et ce qu'elle est devenue depuis son règne : voilà ce qu'un souverain de génie peut faire... » Fausse manière d'apprécier la gloire d'une nation. Cette influence orgueilleuse exercée chez les étrangers, c'est du matérialisme politique. Je vois, parmi les pays les plus civilisés du monde, des États qui n'ont de pouvoir que sur leurs propres sujets, lesquels sont même en petit nombre ; ces États-là comptent pour rien dans la politique universelle ;

ce n'est ni par l'orgueil de la conquête, ni par la tyrannie politique exercée chez les étrangers que leurs gouvernements acquièrent des droits à la reconnaissance universelle; c'est par de bons exemples, par des lois sages, par une administration éclairée, bienfaisante. Avec de tels avantages, un petit peuple peut devenir, non le conquérant, non l'oppresseur, mais la flambeau du monde, ce qui est cent fois préférable.

On ne peut assez s'affliger de voir combien ces idées si simples, mais si sages, sont encore loin des meilleurs et des plus beaux esprits, non-selement de la Russie, mais de tous les pays, et surtout du pays de France. Chez nous la fascination de la guerre et de la conquête dure toujours, en dépit des leçons du Dieu du ciel, et de celles du dieu de la terre : l'intérêt; cependant j'espère; parce que, malgré les écarts de nos philosophes, malgré le cynisme de notre langage, et malgré notre habitude de nous calomnier nous-mêmes, nous sommes une nation essentiellement religieuse... Certes, ceci n'est pas un paradoxe; nous nous dévouons aux idées avec plus de générosité qu'aucun peuple du monde; et les idées ne sont-elles pàs les idoles des populations chrétiennes?

Malheureusement nous manquons de discernement et d'indépendance dans nos choix; nous ne distinguons pas entre l'idole de la veille, devenue méprisable aujourd'hui, et celle qui mérite tous nos sacrifices. J'espère vivre assez longtemps pour voir briser chez nous cette sanglante idole de la guerre, la force brutale. On est toujours une nation assez puissante, on a toujours un assez grand territoire, lorsqu'on a le courage de vivre et de mourir pour la vérité, lorsqu'on poursuit l'erreur à outrance, lorsqu'on verse son sang pour détruire le mensonge et l'injustice, et qu'on jouit à juste titre du renom de tant et de si hautes vertus! Athènes était un point sur la terre : ce point est devenu le soleil de la civilisation antique; et tandis qu'il brillait de tout son éclat, combien de nations, puissantes par leur nombre et par l'étendue de leur territoire, vivaient, guerroyaient, conquéraient et

mouraient, épuisées, inutiles et obscures! Le fumier des générations humaines n'est bon que lorsqu'il engraisse un terrain cultivé par la civilisation. Où en serait l'Allemagne dans le système arriéré de la politique conquérante? Pourtant, malgré ses divisions, malgré la faiblesse matérielle des petits États qui la composent, l'Allemagne avec ses poëtes, ses penseurs, ses érudits, ses souverainetés diverses, ses républiques et ses princes, non rivaux en puissance, mais émules en culture d'esprit, en élévation de sentiments, en sagacité de pensée, est au moins au niveau de la civilisation des pays les plus avancés du monde.

Ce n'est pas à regarder au dehors avec convoitise que les peuples acquièrent des droits à la reconnaissance du genre humain, c'est en tournant leurs forces sur eux-mêmes et en devenant tout ce qu'ils peuvent devenir sous le double rapport de la civilisation spirituelle et de la civilisation matérielle. Ce genre de mérite est aussi supérieur à la propagande de l'épée que la vertu est préférable à la gloire...

Cette expression surannée : *puissance du premier ordre*, appliquée à la politique, fera longtemps encore le malheur du monde. L'amour-propre est ce qu'il y a de plus routinier dans l'homme ; aussi le Dieu qui a fondé sa doctrine sur l'humilité est-il le seul Dieu véritable, considéré même du point de vue d'une saine politique, car il a seul connu la route du progrès indéfini ; progrès tout spirituel, c'est-à-dire tout intérieur ; pourtant, voilà dix-huit cents ans que le monde doute de sa parole ; mais toute contestée, toute discutée qu'est cette parole, elle le fait vivre ; que ferait-elle donc pour ce monde ingrat si elle était universellement reçue avec foi? La morale de l'Évangile appliquée à la politique des nations, tel est le problème de l'avenir! L'Europe, avec ses vieilles nations profondément civilisées, est le sanctuaire d'où la lumière religieuse se répandra de nouveau sur l'univers.

Les murs épais du Kremlin de Nijni serpentent sur une côte bien autrement élevée et bien plus âpre que la colline de

Moscou. Les remparts en gradins, les créneaux, les rampes, les voûtes de cette forteresse produisent des points de vue pittoresques; mais malgré la beauté du site, on serait trompé si l'on s'attendait ici à éprouver le saisissement que produit le Kremlin de Moscou, religieuse forteresse, dont l'aspect seul vaut une histoire; là l'histoire est écrite en morceaux de rochers. Le Kremlin de Moscou est une chose unique en Russie et dans le monde.

A ce propos je veux insérer ici un détail que j'ai négligé de vous marquer dans mes lettres précédentes.

Vous vous rappelez l'ancien palais des czars au Kremlin, vous savez qu'avec ses étages en retraite, ses ornements en relief, ses peintures asiatiques, il fait l'effet d'une pyramide de l'Inde. Les meubles de ce palais étaient sales et usés : on a envoyé à Moscou des ébénistes et des tapissiers habiles qui ont fait de ces vieux meubles *des copies exactement pareilles*. Ainsi le mobilier, *toujours le même*, quoique renouvelé de fond en comble, est devenu l'ornement du palais restauré, recrépi, repeint, quoique toujours antique; c'est un miracle. Mais depuis que les nouveaux vieux meubles parent le palais rebâti, replâtré, les débris authentiques des anciens ont été vendus à l'encan dans Moscou même, sous les yeux de tout le monde. En ce pays, où le respect pour la souveraineté est une religion, il ne s'est trouvé personne qui voulût sauver les dépouilles royales du sort des meubles les plus vulgaires, ni protester contre une impiété révoltante. Ce qu'on appelle ici entretenir les vieilles choses, c'est baptiser des nouveautés sous des noms anciens; soigner, c'est refaire des œuvres modernes avec des débris, espèce de soin qui équivaut, ce me semble, à de la barbarie.

Nous avons visité un joli couvent de femmes; elles sont pauvres, mais leur maison est d'une propreté tout à fait édifiante. En sortant de cette pieuse retraite le gouverneur m'a mené voir son camp; la manie des manœuvres, des revues, des bivacs est ici générale. Les gouverneurs de provinces passent leur vie comme l'empereur, à jouer au soldat; à

commander l'exercice à des régiments ; et plus ces rassemblements sont nombreux, plus les gouverneurs sont fiers de se sentir semblables au maître. Les régiments qui forment le camp de Nijni sont composés d'enfants de soldats ; c'est le soir que nous sommes arrivés près de leurs tentes dressées dans une plaine qui est la continuation du plateau de la côte où s'élève le vieux Nijni.

Six cents hommes chantaient la prière, et de loin, en plein air, ce chœur religieux et militaire produisait un effet étonnant ; c'était comme un nuage de parfum montant majestueusement sous un ciel pur et profond ; la prière sortie du cœur de l'homme, de cet abîme de passions et de douleurs, peut être comparée à la colonne de feu et de fumée qui s'élève entre le cratère déchiré du volcan et la voûte du firmament qu'elle atteint. Et qui sait si ce n'est pas là ce que signifiait la colonne des Israélites si longtemps égarés dans le désert ? Les voix des pauvres soldats slaves, adoucies par la distance, semblaient venir d'en haut ; lorsque les premiers accords frappèrent nos oreilles, un pli de la plaine nous cachait encore la vue des tentes. Les échos affaiblis de la terre répondaient à ces voix célestes ; et la musique était interrompue par de lointaines décharges de mousqueterie, orchestre belliqueux, qui ne me semblait guère plus bruyant que les grosses caisses de l'Opéra et qui me paraissait mieux à sa place. Quand les cases d'où sortaient tant de sons harmonieux se découvrirent à nos regards, le coucher du sosoleil, reluisant sur la toile des tentes déployées, vint joindre la magie des couleurs à celle des sons pour nous enchanter.

Le gouverneur qui voyait le plaisir que je prenais à écouter cette musique en plein air, m'en laissa jouir, et il en jouit lui-même assez longtemps, car rien ne cause plus de joie à cet homme vraiment hospitalier que les divertissements qu'il procure à ses hôtes. Le meilleur moyen de lui témoigner votre reconnaissance c'est de lui laisser voir que vous êtes satisfait.

Nous avons achevé notre tournée au crépuscule, et revenus à la ville basse nous nous sommes arrêtés devant une église qui n'a cessé d'attirer mes yeux depuis que je suis à Nijni. C'est un vrai modèle d'architecture russe ; ce n'est ni grec antique, ni grec du Bas-Empire, mais c'est un joujou de faïence dans le style du Kremlin ou de l'église de Vassili Blagennoï avec moins de variété dans les couleurs et dans les formes. La plus belle rue de Nijni, la rue d'en bas est embellie par cet édifice moitié de briques, moitié de plâtre ; il faut dire que ce plâtre est moulé d'après des dessins si bizarres et qu'il forme tant de colonnettes, de fleurons, de rosaces, qu'on ne peut s'empêcher devant une église aussi chargée de ciselures, de penser à un surtout de dessert en porcelaine de Saxe. Ce petit chef-d'œuvre du genre capricieux n'est pas ancien, il est dû à la magnificence de la famille des Strogonoff, grands seigneurs descendants des premiers négociants au profit desquels se fit la conquête de la Sibérie sous Ivan IV. Les frères Strogonoff de ce temps-là levèrent eux-mêmes l'aventureuse armée qui conquit un royaume pour la Russie. Leurs soldats étaient des flibustiers de terre ferme.

L'intérieur de l'église des Strogonoff ne répond pas à l'extérieur, mais tel qu'il est je préfère de beaucoup dans son ensemble ce bizarre monument aux maladroites copies des temples romains dont Pétersbourg et Moscou sont encombrés.

Pour compléter la journée, nous avons été entendre un vaudeville en russe à l'Opéra de la foire. Ces vaudevilles sont encore des traductions du français. Les gens du pays me paraissent très-fiers de ce nouveau moyen de civilisation importé chez eux. Je n'ai pu juger de l'efficacité de ce spectacle sur l'esprit de l'assemblée, attendu que la salle était vide à la lettre. Outre l'ennui et la pitié qu'on éprouve en présence de pauvres comédiens sans public, j'ai retrouvé à ce spectacle l'impression désagréable que m'a toujours causée sur nos théâtres le mélange des scènes parlées et des scènes chantées ;

figurez-vous cette barbarie, moins le sel et le piquant de l'esprit français ; sans la présence du gouverneur, j'aurais fui dès le premier acte ; il m'a fallu tenir bon jusqu'à la fin du spectacle.

Je viens de passer la nuit à vous écrire pour dissiper mon ennui ; mais cet effort m'a rendu malade. J'ai la fièvre, et je vais me coucher.

MANIFESTE DE S. M. L'EMPEREUR.

PAR LA GRACE DE DIEU, NOUS, NICOLAS PREMIER,
EMPEREUR ET AUTOCRATE DE TOUTES LES RUSSIES, ETC.

« Les diverses modifications que le temps et la force des circonstances ont apportées à notre système monétaire, ont eu pour conséquence, non-seulement de faire accorder aux assignations de banque, contrairement à leur destination primitive, la préférence sur la monnaie d'argent qui forme la base du système monétaire de notre empire, mais encore de donner naissance à un agio très-variable, et dont le taux diffère presque dans chaque localité.

» Convaincu de l'indispensable nécessité de mettre sans retard un terme à ces fluctuations qui détruisent l'unité comme l'harmonie de notre système monétaire, et qui occasionnent à toutes les classes de la population de notre empire des pertes et des embarras divers, nous avons jugé convenable, dans notre constante sollicitude pour le bien-être de nos fidèles sujets, de prendre des mesures décisives pour faire cesser les inconvénients provenant de cet état de choses, et en prevenir le retour à l'avenir.

» En conséquence, après l'examen approfondi dans le con-

seil de l'empire des différentes questions qui se rattachent à cet objet, nous ordonnons ce qui suit :

» 1°. Remettant en vigueur les dispositions du manifeste de feu l'empereur Alexandre I[er], de glorieuse mémoire, du 20 juin 1810, la monnaie d'argent de Russie sera dorénavant considérée comme principale monnaie courante de l'empire, et le rouble d'argent au titre actuellement existant, ainsi que ses divisions actuelles, comme l'unité légale et invariable du numéraire ayant cours dans l'empire; en conséquence, tous les impôts, redevances et droits quelconques dus à l'État, ainsi que les dépenses et payements du trésor, devront à l'avenir être évalués en argent.

» 2°. Le rouble d'argent devenant ainsi la principale monnaie courante, les assignations de banque resteront, conformément à leur destination primitive, comme signe représentatif auxiliaire; à partir de ce jour, il leur est assigné une fois pour toutes un cours constant et invariable, fixé à trois roubles et cinquante kopecks en assignations pour un rouble d'argent, tant en pièces d'un rouble et au-dessus qu'en petite monnaie.

» 3°. Il sera loisible à chacun d'acquitter, d'après ce cours constant et invariable, soit en monnaie d'argent, soit en assignations (*a*) : tous les impôts et redevances dus à l'État, les prestations locales, et en général tous les prélèvements imposés par la couronne, et dont la perception lui appartient (*b*); tous les droits réglés par des taxes spéciales, tels que le port des lettres et paquets par la poste, la taxe des chevaux de poste, l'accise sur le sel, les fermes des boissons, le papier timbré, les passe-ports, les banderoles (pour le tabac), etc. (*c*); tous les payements dus aux établissements de crédit, aux directions des établissements publics de charité, et aux banques particulières sanctionnées par le gouvernement.

» 4°. De même aussi, toutes les dépenses de l'État, et en général tous les payements des établissements de crédit, ainsi que des intérêts des billets du trésor et des fonds publics,

calculés en assignations, seront effectués au même cours invariable, soit en argent, soit en assignations, suivant la nature de l'effectif qui se trouvera dans les caisses.

» 5°. Tous les payements énoncés ci-dessus doivent être effectués, d'après le cours fixé plus haut, à partir du jour de la promulgation du présent manifeste. Mais le cours fixé pour la perception des impôts, qui, dans l'attente de mesures définitives sur cette matière avait été laissé pour cette année à 360 kopecks, étant déjà confirmé, conservera ce taux jusqu'à l'année 1840 pour la perception des impôts, redevances et droits mentionnés en l'article 3, sub litt. *a* et *b*, de même que pour le payement de toutes les dépenses réglées de l'État et autres payements analogues. Le cours fixé pour la perception des droits de douane reste également le même jusqu'à l'année 1840, en considération des embarras qu'un changement introduit au milieu de l'année occasionnerait au commerce.

» 6°. Tous les comptes, contrats et en général les transactions pécuniaires de tout genre qui peuvent intervenir entre la couronne et les particuliers, et généralement toutes les affaires des particuliers entre eux, devront avoir lieu uniquement en monnaie d'argent. Considérant toutefois qu'en raison de l'étendue de l'empire, cette mesure ne peut y être mise simultanément en vigueur dans tout le territoire, l'époque où elle sera obligatoire est fixée au 1er janvier 1840; et à partir de cette date, aucun tribunal ou administration publique, nul courtier, agent de change ou notaire ne pourra passer, ni légaliser aucune transaction quelconque en assignations, sous peine d'encourir la responsabilité de cette infraction. Mais les payements convenus par toutes les obligations, conventions et transactions, soit antérieures, conclues en assignations, soit nouvelles et conclues seulement en argent, pourront être indifféremment effectués en argent ou en assignations au cours fixé par l'article 2 ci-dessus, et personne ne pourra refuser de recevoir, d'après ce cours, l'une ou l'autre espèce de valeur sans distinction.

» 7°. La quotité des emprunts (sur hypothèque de terres seigneuriales) aux établissements de crédit est également fixée en argent, à raison de soixante et dix, soixante et quarante-cinq roubles d'argent pour chaque individu mâle porté au recensement général.

» 8°. Afin de faciliter de toute manière le libre échange des monnaies, les caisses de district seront tenues, autant que leur effectif le leur permettra, de changer à bureau ouvert, au même cours de 3 roubles 50 kopecks les assignations contre de l'argent, et *vice versâ* l'argent contre les assignations, jusqu'à concurrence de cent roubles d'argent ou d'une somme proportionnelle en assignations, pour chaque personne qui présentera l'une ou l'autre monnaie à l'échange.

» 9°. En conséquence de ce qui précède, il est très-sévèrement défendu de donner aux assignations un cours autre que celui fixé ci-dessus, de même que d'ajouter un agio quelconque à l'argent ou aux assignations, comme aussi d'employer dans les nouvelles transactions ce que l'on appelle communément le compte en monnaie. A partir de ce jour, le cours du change et toute autre cote portée dans les bordereaux, prix courants, etc., des bourses de commerce, seront énoncés en argent, et le cours des assignations cessera entièrement d'être coté aux bourses

» 10°. La monnaie d'or sera reçue et payée par les caisses de la couronne et les établissements de crédit à 3 p. 100 audessus de la valeur nominale, et nommément, l'impériale pour 10 roubles 30 kopecks d'argent, et la demi-impériale pour 5 roubles 15 kopecks.

» 11°. Afin d'écarter tout prétexte de vexations, il est positivement défendu aux caisses publiques, ainsi qu'aux établissements de crédit, de refuser les monnaies russes tant anciennes que nouvelles qui leur seront présentées, par le seul motif qu'elles ne seraient pas suffisamment marquées ou que leurs poids serait trop léger, pourvu toutefois qu'il soit possible d'en reconnaître l'empreinte, et il ne sera permis de refuser que les monnaies rognées ou percées.

» 12°. En attendant que la monnaie de cuivre actuellement en circulation soit refondue dans une proportion directe avec celle d'argent, le cours en est fixé ainsi qu'il suit (*a*) : relativement à l'argent, on comptera trois kopecks et demi de cuivre (au titre de 36 comme de 24 roubles au poud), pour un kopeck d'argent (*b*); cette monnaie sera reçue par la couronne en toute quantité, pour les impôts, redevances et autres perceptions, sauf les cas où la quotité des payements à effectuer en monnaie de cuivre aurait été fixée par les contrats; pour les établissements de crédit cette quotité ne devra point dépaser dix kopecks d'argent, et quant aux payements de particuliers à particuliers, elle dépendra des conventions réciproquement conclues entre eux à ce sujet.

» Donné à Saint-Pétersbourg, le premier jour du mois de juillet de l'an de grâce mil huit cent trente-neuf, et de notre règne le quatorzième.

» *Signé*, NICOLAS. »

Le même jour, S. M. l'empereur a daigné adresser l'ukase suivant au sénat dirigeant :

« Sur la proposition du ministre des finances, examinée dans le conseil de l'empire, nous ordonnons ce qui suit : Afin d'accroître le nombre des signes représentatifs de l'argent, faciles à transporter, il sera établi, à dater du 1er janvier 1840, près la banque impériale de commerce, une caisse particulière de dépôt des monnaies d'argent, conformément aux dispositions ci-après :

» 1°. Cette caisse recevra en dépôt les sommes en monnaie d'argent de Russie qui lui seront présentées.

» 2°. Le numéraire qui entrera dans la caisse de dépôt sera conservé intact, et à part des fonds de la banque de commerce, sous la responsabilité de ladite banque, et sur la surveillance de directeurs spéciaux, choisis par les membres du conseil des établissements de crédit; ce numéraire ne sera

employé à aucun usage autre que le remboursement des dépôts.

» 3°. En échange des sommes déposées, la caisse de dépôt délivrera les billets qui porteront le nom de *billets de la caisse de dépôt*, et qui seront, jusqu'à nouvel ordre, de la valeur de trois, cinq, dix et vingt-cinq roubles d'argent; si le besoin s'en fait sentir, il pourra ultérieurement, après mûr examen, être émis des billets d'un, de cinquante et de cent roubles d'argent.

» 4°. Ces billets seront préparés d'après un modèle spécial, revêtus des signatures de l'adjoint du gouverneur de la banque de commerce, d'un directeur et du caissier, et porteront sur le revers un extrait des règles concernant les dépôts de numéraire métallique. Le ministre des finances fera préparer des modèles de ces billets, et les transmettra ensuite au sénat dirigeant, ainsi qu'à tous les ministères, les directions générales et les chambres des finances. Ces modèles devront être affichés dans toutes les bourses de commerce.

» 5°. Les billets de la caisse de dépôt auront cours dans tout l'empire, à l'égal de la monnaie d'argent et sans aucun agio, dans tous les payements et transactions, tant des particuliers avec la couronne et les établissements de crédit, que réciproquement de la couronne et des établissements de crédit avec les particuliers, et de ces derniers entre eux.

» 6°. A la présentation des billets à la caisse de dépôt, la quotité correspondante de monnaie d'argent sera remise au porteur sans délai, comme sans retenue aucune pour change et conservation.

» 7°. Les billets remboursés seront conservés à part, et dans le cas où ils seraient encore propres au service, seront émis de nouveau contre dépôt de numéraire, ou en échange de vieux billets hors de service présentés à la caisse.

» 8°. L'envoi des billets de la caisse de dépôt par la poste s'effectuera contre acquittement du droit d'assurance sur le

montant de la somme transmise et du droit de port du paquet qui la contient.

» 9°. En cas de contrefaçon desdits billets, on se conformera aux lois en vigueur sur la contrefaçon des papiers de l'État.

Observation. Il n'est fait aucun changement aux règles concernant l'acceptation des métaux précieux en lingots ou vaisselle, présentés à la banque de commerce pour y être gardés en dépôt.

» 10°. Pour la gestion des affaires de la caisse de dépôt, comme de celles concernant le dépôt des métaux précieux en lingots ou en vaisselle (art. 9), il est créé près la banque de commerce une expédition de la caisse de dépôt, dont l'état du personnel et des dépenses est annexé au présent; cette expédition spéciale, placée sous la surveillance du gouverneur de la banque, et sous la direction plus immédiate de son adjoint, se composera d'un premier et d'un second directeur, de deux directeurs élus par le commerce, avec nombre fixé d'employés ; les dépenses de cette expédition seront imputées sur les bénéfices de la banque.

» 11°. Le ministre des finances est chargé de dresser des règlements détaillés pour l'ordre intérieur des écritures et de la comptabilité, comme pour la conservation des fonds, et en général pour toutes les opérations de la caisse de dépôt et de son expédition ; le ministre prendra pour modèle de ces règlements ceux en vigueur dans les établissements de crédit, en se concertant au préalable avec le contrôleur de l'empire, et communiquera ultérieurement au conseil des établissements de crédit les dispositions arrêtées à ce sujet.

12°. Pour la vérification des opérations de la caisse de dépôt, il est établi, en sus de son contrôle intérieur, un contrôle supérieur de la part du conseil des établissements de crédit, et pour la surveillance de la conservation intacte des dépôts, ce conseil choisira chaque année dans son sein un député de la noblesse et un député du commerce, qui devront prendre part aux révisions mensuelles des fonds et revire-

ments, *et procéder à des révisions inopinées.* Les opérations de la caisse de dépôt feront partie du compte rendu de la banque du commerce.

» Le sénat dirigeant fera les dispositions nécessaires pour la mise à exécution du présent.

» Saint-Pétersbourg, le 1er juillet 1839.

» *Signé,* NICOLAS. »

(Suit l'état du personnel et des dépenses de la caisse de dépôt.)

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Assassinat d'un seigneur allemand. — Jusqu'où les Russes portent l'aversion des nouveautés. — Désordres partiels : leurs conséquences. — Influence du gouvernement : cercle vicieux. — Servilité gratuite des paysans. — Contradiction entre les institutions et les coutumes. — Illusion des serfs russes. — Exil de M. Guibal en Sibérie. — Histoire d'une sorcière. — Mot d'un grand seigneur, petit-fils d'un paysan. — Manière dont un jeune étranger malade est traité par ses amis russes. — Accident arrivé à une dame française tombée dans une trappe. — Charité russe. — Passion d'une dame russe pour les tombeaux de ses maris. — Trait de vanité d'un officier enrichi. — Derniers jours passés à Nijni. — Chant des bohémiennes de la foire. — Réhabilitation des classes méprisées et des nations méconnues. — Idée dominante du théâtre de Victor Hugo. — Orage du soir à Nijni. — Malaise causé par l'air de Nijni. — Projet d'aller à Kazan abandonné. — Conseil d'un médecin. — Le feldjæger et le domestique. — Opinion des Russes sur l'état de la France. — Vladimir. — Aspect du pays. — Appauvrissement des forêts. — Difficultés du voyage pour qui n'a pas un feldjæger. — Fausse délicatesse que les Russes voudraient imposer aux étrangers. — Centralisation nuisible. — Rencontre du grand éléphant noir envoyé à l'empereur par le schah de Perse. — Danger que je cours. — Présence d'esprit de mon valet de chambre italien. — Description de l'éléphant. — Retour à Moscou. — Adieux au Kremlin. — Effet produit par le voisinage de l'empereur. — Contagion de l'exemple. — Fêtes militaires à Borodino. — Villes improvisées. — Comment l'empereur fait représenter la bataille de la Moskowa, dite *de Borodino*. — Pourquoi je n'obéis pas à l'empereur. — Monument élevé en l'honneur du prince Bagration ; le prince Witgenstein oublié. — Mensonge en action. — Ordre du jour de l'empereur. — Travestissement de l'histoire.

Vladimir, entre Nijni et Moscou, ce 2 septembre 1839.

Un M. Jament m'a conté à Nijni qu'un Allemand, nouveau seigneur de village, grand agriculteur et zélé propagateur de méthodes d'assolement encore inusitées en ce pays, vient d'être assassiné dans ses domaines, voisins de la terre d'un M. Merline, autre étranger par qui le fait est parvenu à notre connaissance.

Deux hommes se sont présentés chez ce seigneur allemand sous prétexte de lui acheter des chevaux, et le soir ils sont

entrés dans sa chambre et l'ont tué C'était, à ce qu'on assure, un coup monté par les paysans de la victime pour se venger des innovations que l'étranger avait voulu introduire dans la culture de leur terre. Le peuple de ce pays a en aversion tout ce qui n'est pas russe. J'entends souvent répéter qu'un beau jour on le verra éventrer d'un bout de l'empire à l'autre les hommes sans barbe; c'est à la barbe que les Russes se reconnaissent.

Aux yeux des paysans, un Russe au menton rasé est un traître vendu aux étrangers dont il mérite de partager le sort. Mais quel sera le châtiment infligé par les survivants aux auteurs de ces vêpres moscovites? la Russie entière ne pourra pourtant pas être envoyée en Sibérie. Si l'on déporte des villages, on n'exile pas des provinces. Il est à remarquer que ce genre de punition frappe ici les paysans sans les atteindre. Un Russe reconnaît sa patrie partout où règnent les longs hivers : la neige a toujours le même aspect; le linceul de la terre est également blanc, qu'il ait six pouces ou six pieds d'épaisseur; aussi pourvu qu'on lui laisse refaire son traîneau et sa cabane, le Russe se retrouve chez lui en quelque lieu qu'il soit exilé. Dans les déserts du Nord on peut se créer une patrie à peu de frais. Pour l'homme qui n'a jamais vu que des plaines glacées et parsemées d'arbres verts plus ou moins mal venants, tout pays froid et désert représente son pays. D'ailleurs, les habitants de ces latitudes ont les mœurs des peuples nomades, et ils sont naturellement disposés à quitter leur terre natale.

Les scènes de désordre se multiplient dans les campagnes : chaque jour on entend parler de quelque forfait nouveau; mais quand on apprend le crime, il est déjà ancien, ce qui en atténue l'impression; et de tant de forfaits isolés, il ne résulte pas que le repos du pays soit profondément troublé. Je vous ai dit ailleurs que la tranquillité se maintient chez ce peuple par la lenteur et la difficulté des communications, et par l'action secrète et avouée du gouvernement, lequel perpétue le mal par amour de l'ordre établi. J'ajoute à ces

motifs de sécurité l'aveugle obéissance des troupes; cette soumission tient surtout à l'ignorance complète des gens de la campagne. Mais, singulière conjoncture!.... ce remède est en même temps la première cause du mal : on ne voit donc pas comment la nation sortira du cercle vicieux où l'ont engagée les circonstances. Jusqu'à présent le mal et le bien, la perte et le salut lui viennent de la même source : de l'isolement et de l'ignorance qui se favorisent, se reproduisent et se perpétuent réciproquement.

Vous ne sauriez vous figurer la manière dont un seigneur prenant possession du domaine qu'il vient d'acquérir, est reçu par ses nouveaux paysans : c'est une servilité qui doit paraître incroyable aux habitants de nos contrées : hommes, femmes, enfants, tous tombent à genoux devant leur nouveau maître, tous baisent les mains, quelquefois les pieds du propriétaire; ô misère!.... ô profanation de la foi!.... ceux qui sont en âge de faillir confessent volontairement leurs péchés à ce maître, qui, pour eux est l'image, est l'envoyé de Dieu sur la terre et qui représente à lui seul, et le roi du ciel et l'empereur! Ce fanatisme dans le servage, cet enthousiasme d'esclave doit finir par faire illusion, même à celui qui en est l'objet, surtout s'il est parvenu depuis peu au rang qu'il occupe : ce changement de fortune l'éblouit au point de lui persuader qu'il n'est pas de la même espèce que ces hommes abattus devant lui, que ces hommes auxquels il se trouve soudain avoir droit de commander. Ce n'est point un paradoxe que je mets en avant quand je soutiens que l'aristocratie de la naissance pourrait seule adoucir la condition des serfs en Russie, et les disposer à profiter de l'affranchissement, par des transitions douces et insensibles. Leur asservissement actuel leur devient insupportable à l'égard des nouveaux riches. Les anciens naissent au-dessus d'eux, c'est dur : mais ils naissent chez eux, avec eux, c'est une consolation; et puis l'habitude de l'autorité est naturelle aux uns comme celle de l'esclavage l'est aux autres, et l'habitude émousse, atténue tout : elle adoucit l'injustice chez les

forts, elle allége le joug chez les faibles : voilà pourquoi la mobilité des fortunes et des conditions produit des résultats monstrueux dans un pays soumis au régime du servage ; toutefois c'est cette mobilité qui fait la durée de l'ordre de choses actuel en Russie parce qu'elle lui concilie une foule d'hommes qui savent en tirer parti : second exemple du remède puisé à la source du mal. Terrible cercle dans lequel tournent fatalement toutes les populations de ce vaste empire !... Un tel état social est un inextricable filet dont chaque maille devient un nœud qui se resserre par les efforts tentés pour le délier. Ce seigneur, ce Dieu nouveau, à quel titre l'adore-t-on? on l'adore parce qu'il a eu assez d'argent, qu'il a su intriguer assez habilement pour pouvoir acheter la glèbe où sont attachés tous ces hommes prosternés à ses pieds. Le parvenu me paraît un monstre dans un pays où l'homme est la fortune de l'homme, où le riche a pour ainsi dire droit de vie et de mort sur le pauvre. Le mouvement industriel et l'immobilité du servage combinés dans la même société, y produisent des résultats révoltants ; mais le despote aime le parvenu : c'est sa créature !..... Vous figurez-vous ici la condition d'un nouveau seigneur? hier son esclave était son pareil ; son industrie plus ou moins honnête, ses flatteries plus ou moins basses, plus ou moins habiles, l'ont mis en état d'acheter un certain nombre de ses camarades qui sont aujourd'hui ses serfs. Devenir la bête de somme de son égal, c'est un mal intolérable. Voilà pourtant le résultat que peut amener chez un peuple l'alliance impie de coutumes arbitraires et d'institutions libérales, ou pour parler plus juste instables ; ailleurs, l'homme qui fait fortune ne se fait pas baiser les pieds par les rivaux qu'il a vaincus. L'incohérence la plus choquante est devenue la base de la constitution russe.

Remarquez en passant une confusion singulière produite dans l'esprit du peuple russe, par le régime auquel il est soumis. Sous ce régime, l'homme se trouve lié à la terre d'une manière intime puisqu'on le vend avec elle ; or, au

lieu de reconnaître que c'est lui qui est fixe et la terre qui est mobile ; en un mot, au lieu de savoir et d'avouer qu'il appartient à cette terre au moyen de laquelle d'autres hommes disposent de lui despotiquement, il s'imagine que c'est la terre qui lui appartient. A la vérité, cette erreur de jugement se réduit à une véritable illusion d'optique; car tout possesseur qu'il croit être du sol, il ne comprend pas qu'on puisse vendre la terre sans vendre les hommes qui l'habitent. Ainsi quand il change de maître, il ne se dit pas qu'on a vendu le sol au nouveau propriétaire; il se figure que c'est sa personne qui a été vendue d'abord, et puis il pense qu'on a livré par-dessus le marché sa terre, la terre qui l'a vu naître, qu'il cultive pour se nourrir. Donnez donc la liberté à des hommes qui par leur intelligence des lois sociales sont à peu près au niveau des arbres et des plantes !...

M. Guibal (toutes les fois que je suis autorisé à citer un nom, j'use de la permission), M. Guibal, fils d'un maître d'école, fut exilé sans motif, du moins sans explication, et sans qu'il pût deviner ce dont on l'accusait, dans un village de Sibérie, aux environs d'Orenbourg. Une chanson qu'il compose pour tromper son ennui, est recueillie d'abord par un inspecteur; mise sous les yeux du gouverneur, elle attire l'attention de ce personnage auguste; celui ci envoie son aide de camp près de l'exilé, afin de s'informer de son affaire, de sa position, de sa conduite, et de juger s'il peut être employé à quelque chose. Le malheureux parvient à inspirer de l'intérêt à l'aide de camp, qui, à son retour dans la ville, fait un rapport très-favorable sur le compte de Guibal. Aussitôt celui-ci est rappelé; il n'a jamais pu savoir la vraie cause de son malheur; peut-être était-ce une première chanson.

Telles sont les circonstances d'où peut dépendre le sort d'un homme en Russie !...

Voici une histoire d'un genre différent :

Dans les terres du prince ***, au delà de Nijni, vit une paysanne qui se fait passer pour sorcière : bientôt sa réputa-

tion s'étend au loin. On raconte des prodiges opérés par cette femme, mais son mari se plaint; le ménage est négligé, le travail abandonné. L'intendant confirme dans son rapport l'accusation intentée contre la paysanne sorcière.

Le prince fait un voyage dans ses domaines : à peine arrivé chez lui, ce qui le préoccupe avant tout, c'est la fameuse démoniaque. Le pope lui dit que l'état de cette femme empire tous les jours, qu'elle ne parle plus et qu'il a résolu de l'exorciser. La cérémonie a lieu, mais sans résultat, en présence du seigneur; celui-ci, décidé à savoir le fond de cette singulière affaire, a recours au remède russe par excellence : il condamne la folle aux verges. Ce traitement ne manque pas son effet.

Au vingt-cinquième coup elle demande grâce et jure de dire la vérité.

Elle est mariée à un homme qu'elle n'aime pas, et c'est pour ne pas travailler au profit de son mari, dit-elle, qu'elle a feint d'être possédée.

Cette comédie servait sa paresse en même temps qu'elle avait rendu la santé à une foule de malades, qui sont venus à elle pleins d'espoir et de confiance, et s'en sont retournés guéris.

Les sorciers ne sont pas rares parmi les paysans russes, auxquels ils tiennent lieu de médecins; ces fourbes font des cures nombreuses et fort belles, au dire même des gens de l'art!

Quel triomphe pour Molière! et quel abîme de doutes pour tout le monde!... L'imagination!... qui sait si l'imagination n'est pas un levier dans la main de Dieu pour élever au-dessus d'elle-même une créature bornée par la matière? Quant à moi, je pousse le doute au point d'en revenir à la foi, car je crois, malgré ma raison, que le sorcier peut guérir même des incrédules, par un pouvoir dont je ne saurais nier l'existence, quoique je ne puisse le définir. Avec le mot imagination, nos savants se dispensent d'expliquer les phénomènes qu'ils ne peuvent nier ni comprendre. L'imagination

devient, pour certains métaphysiciens, ce que sont les nerfs pour certains médecins.

L'esprit est continuellement forcé à réfléchir devant un spectacle aussi extraordinaire que celui qui lui est offert par la société constituée comme elle l'est ici. A chaque pas qu'on fait dans ce pays, on admire ce que les États gagnent à rendre l'obéissance absolue; mais on regrette tout aussi souvent de n'y pas voir ce que le pouvoir gagnerait à rendre cette obéissance noble et morale.

A ce propos, je me rappelle un mot qui vous prouvera si je suis fondé à penser qu'il y a, et même en assez grand nombre, des hommes dupes du culte que le serf rend ici au seigneur. La flatterie a tant de puissance sur le cœur humain, qu'à la longue les plus maladroits de tous les flatteurs, la peur et l'intérêt, trouvent le moyen d'arriver à leur but et de se faire écouter comme les plus malins : voilà pourquoi beaucoup de Russes se croient d'une autre nature que les hommes du commun.

Un Russe immensément riche, mais qui déjà devrait être éclairé sur les misères de l'opulence et du pouvoir, car la fortune de sa famille date de deux générations, passait d'Italie en Allemagne; il tombe assez gravement malade dans une petite ville, et il fait appeler le meilleur médecin de l'endroit; d'abord il se soumet à ce qu'on lui ordonne, mais au bout de quelques jours de traitement le mal empirant, le patient s'ennuie de son obéissance, se lève avec colère, et déchirant le voile de civilisation dont il croit nécessaire de s'affubler dans l'habitude de la vie, il redevient lui-même, et s'écrie, tout en arpentant sa chambre à grands pas : « Je ne conçois pas la manière dont on me traite : voilà trois jours qu'on me drogue sans me faire le moindre bien; quel médecin m'avez-vous donc été chercher là? il ne sait donc pas qui je suis ! »

Puisque j'ai commencé ma lettre par des anecdotes, en voici une moins piquante, mais qui peut vous servir à vous former une juste idée du caractère et des habitudes des per-

sonnes du grand monde en Russie. On n'aime ici que les gens heureux, et cet amour exclusif produit quelquefois des scènes comiques.

Un jeune Français avait parfaitement réussi dans une société de personnes réunies à la campagne. C'était à qui lui ferait fête : des dîners, des promenades, des chasses, des spectacles de société, rien n'y manquait; l'étranger était enchanté. Il vantait à tout venant l'hospitalité russe et l'élégance des manières de ces *barbares du Nord* tant calomniés! A quelque temps de là le jeune enthousiaste tombe malade dans la ville voisine; tant que le mal se prolonge et s'aggrave, ses amis les plus intimes ne lui donnent pas signe de vie. Plusieurs semaines, deux mois se passent ainsi, à peine envoie-t-on de loin en loin savoir de ses nouvelles; enfin la jeunesse triomphe, et, malgré le médecin du lieu, le voyageur guérit. Sitôt qu'il est rétabli, on afflue chez lui pour fêter sa convalescence, comme si l'on n'eût pensé qu'à lui durant tout le temps de sa maladie; il fallait voir la joie de ses anciens hôtes; vous eussiez dit que c'étaient eux qui venaient de ressusciter!... on le comble de protestations d'intérêt, on l'accable de nouveaux projets de divertissements, on le caresse à la manière des chats; la légèreté, l'égoïsme, l'oubli, font patte de velours; on vient jouer aux cartes près de son fauteuil, on lui propose doucereusement de lui envoyer un canapé, des confitures, du vin... depuis qu'il n'a plus besoin de rien, tout est à lui... Cependant, sans se laisser prendre à cet appât usé désormais, il met à profit la leçon, et fort de son expérience, il monte en voiture à la hâte, pressé qu'il est, dit-il, de fuir une terre qui n'est hospitalière que pour les gens heureux, amusants ou utiles!...

Une dame française émigrée, âgée et spirituelle, était établie dans une ville de province. Un jour elle alla faire une visite à une personne du pays. Il y a dans plusieurs maisons russes des escaliers couverts de trappes et qui sont dangereux. La dame française qui n'avait pas remarqué une de ces soupapes trompeuses, tombe d'une quinzaine de pieds de

haut sur des marches de bois. Que fait la maîtresse de la maison? vous auriez peine à le deviner. Sans même vouloir s'assurer si la malheureuse est morte ou vivante, sans courir à elle pour s'informer de son état, sans appeler du secours, sans envoyer au moins chercher un chirurgien, elle plante là l'accident, et court dévotement s'enfermer à son oratoire pour y prier la sainte Vierge de venir en aide à la pauvre morte... morte ou blessée, selon ce qu'il aura plu au bon Dieu d'en ordonner. Cependant la blessée, non morte, et qui n'avait rien de cassé, eut le temps de se relever, de remonter dans l'antichambre et de se faire ramener chez elle, avant que sa pieuse amie eût quitté son prie-Dieu. On ne put même arracher celle-ci de cet asile qu'en lui criant à travers la porte que l'accident n'avait eu aucune suite grave, et que la malade était retournée chez elle, où elle venait de se coucher, mais par pure précaution. Aussitôt la charité active se réveille dans le cœur désolé de la bonne dévote russe qui, reconnaissante de l'efficacité de ses prières, court officieusement chez son amie, insiste pour entrer, arrive auprès du lit de la patiente et l'accable de protestations d'intérêt qui la privent pendant une heure au moins du repos dont elle a besoin.

Ce trait d'enfantillage m'a été conté par la personne même à qui l'accident est arrivé. Si elle se fût cassé la jambe ou évanouie, elle aurait pu mourir sans secours à la place où l'avait laissée sa pieuse amie.

Après cela on s'étonne de voir des hommes tomber dans la Néva, et s'y noyer sans que personne pense à leur porter secours, sans même qu'on ose parler de leur mort!!!

Les bizarreries de sentiment abondent en Russie dans tous les genres chez les personnes du grand monde, parce que les cœurs et les esprits y sont blasés sur toutes choses. Une grande dame de Pétersbourg a été mariée plusieurs fois; elle passe les étés dans une maison de campagne magnifique à quelques lieues de la ville, et son jardin est rempli des tombeaux de tous ses maris, qu'elle commence à aimer avec pas-

sion, sitôt qu'ils sont morts; elle leur élève des mausolées, des chapelles, pleure sur leurs cendres, elle charge leurs tombes d'épitaphes sentimentales... en un mot, elle rend aux morts un culte offensant pour les vivants. C'est ainsi que le parc de la dame devient un vrai Père-Lachaise; et ce lieu paraît tant soit peu triste à quiconque n'a pas, comme la noble veuve, l'amour des maris défunts et des tombeaux.

On ne doit être surpris de rien en fait d'insensibilité, ou ce qui est synonyme, de *sensiblerie* de la part d'un peuple qui étudie l'élégance aussi minutieusement qu'on s'instruit dans l'art de la guerre ou du gouvernement. Voici un exemple de ce grave intérêt que les Russes mettent aux choses les plus puériles, dès qu'elles les touchent personnellement.

Un descendant des anciens boyards, riche et âgé, habitait la campagne aux environs de Moscou. Un détachement de hussards avec ses officiers était logé dans sa maison. C'était le temps de Pâques. Les Russes célèbrent cette fête avec une solennité particulière. Toutes les personnes d'une même famille, et leurs amis et leurs voisins, se réunissent pour assister à la messe que, ce jour-là, on dit à minuit précis.

Le châtelain dont je vous parle étant la personne la plus considérable du pays, attendait une grande affluence de monde pour la nuit de Pâques, d'autant plus qu'il avait fait restaurer cette année-là son église paroissiale avec beaucoup de luxe.

Deux ou trois jours avant la fête, il est réveillé par un train de chevaux et de voitures passant sur une jetée voisine de son habitation. Ce château, selon l'usage le plus ordinaire, est situé tout au bord d'un petit étang; l'église du village s'élève du côté opposé, tout au bout de la jetée qui sert de route pour aller du château à la paroisse.

Étonné d'entendre un bruit inusité au milieu de la nuit, le maître de la maison se lève, court à sa fenêtre, et là, quel est son étonnement lorsqu'il aperçoit, à la lueur d'une quan-

tité de torches, une belle calèche attelée de quatre chevaux et suivie de deux piqueurs.

Il reconnaît cet équipage tout neuf, ainsi que l'homme auquel il appartient : c'était un des officiers de hussards logés dans sa maison, grave étourdi, tout nouvellement enrichi par un héritage; cet écervelé pédant venait d'acheter des chevaux et une voiture qu'il avait fait amener au château. Le vieux seigneur le voyant se pavaner dans sa calèche ouverte, tout seul, la nuit, au milieu d'une campagne déserte et silencieuse, le croit devenu fou ; il suit des yeux l'élégant équipage et le groupe de gens qui l'entourent; il les voit se diriger en bon ordre vers l'église et s'arrêter devant le porche; là, le maître descend gravement de voiture, aidé de ses valets qui se précipitent à la portière pour donner le bras au jeune officier, quoique celui-ci, plus leste que ses gens et aussi jeune, parût bien capable de se passer de leur assistance.

A peine eut-il touché terre qu'il remonta lentement et majestueusement en voiture, fit encore un tour sur la jetée, revint à l'église et recommença, lui et son monde, la même cérémonie que la première fois. Ce jeu se renouvela jusqu'à l'aube du jour. A la dernière répétition, l'officier donne l'ordre de rentrer au château sans bruit et au pas. Quelques instants plus tard, tout le monde était recouché.

Le lendemain, le maître de la maison n'a rien de plus pressé que de questionner son hôte le capitaine de hussards, pour savoir ce que signifiaient sa promenade nocturne et les évolutions de ses gens autour de sa voiture et de sa personne. « Rien du tout, reprit le jeune officier sans trahir le plus léger embarras; mes valets sont novices, vous aurez beaucoup de monde le jour de Pâques, on afflue ici de tous les environs et même de très-loin; j'ai voulu seulement faire la répétition de *mon entrée* à l'église. »

Il me reste, à moi, à vous faire le récit de ma sortie de Nijni; vous verrez qu'elle fut moins brillante que la promenade nocturne du capitaine de hussards.

Le soir du jour où j'avais assisté avec le gouverneur au spectacle russe, dans une salle entièrement vide, je rencontrai, en sortant du théâtre, un homme de ma connaissance, qui me mena au café des bohémiennes, situé dans la partie la plus animée de la ville foraine ; il était près de minuit, cette maison était encore pleine de monde, de bruit et de lumières. Les femmes me semblèrent charmantes ; leur costume, quoiqu'en apparence le même que celui des autres femmes russes, prend un caractère étrange porté par elles ; elles ont de la magie dans le regard, dans les traits, et leurs attitudes sont gracieuses quoique souvent imposantes. En un mot, elles ont du style comme les sibylles de Michel-Ange.

Leur chant est à peu près le même que celui des bohémiens de Moscou, mais il m'a paru plus expressif encore, plus fort et plus varié. On m'assure qu'elles ont de la fierté dans l'âme ; elles sont passionnées, mais elles ne sont ni légères ni vénales, et elles repoussent souvent avec dédain, dit-on, des offres avantageuses.

Plus je vis, plus je m'étonne de ce qui reste de vertu aux gens qui n'en ont pas. Les personnes le plus décriées à cause de leur état, sont souvent comme les nations qu'on dit dégradées par leurs gouvernements, pleines de grandes qualités méconnues, tandis qu'au contraire on est désagréablement surpris en découvrant les faiblesses des gens fameux et le puéril caractère des peuples soi-disant bien gouvernés. Les conditions des vertus humaines sont presque toujours des mystères impénétrables à la pensée des hommes.

L'idée de réhabilitation que je ne fais ici qu'indiquer, a été mise dans tout son jour et défendue avec l'éclat d'un talent puissant par l'un des esprits les plus hardis de notre époque et de toutes les époques. Il semble que Victor Hugo ait voulu consacrer son théâtre à révéler au monde ce qui reste d'humain, c'est-à-dire de divin, dans l'âme des créatures de Dieu le plus reprouvées par la société ; ce but est plus que moral, il est religieux. Étendre la sphère de la pitié, c'est faire une

œuvre pie ; la foule est souvent cruelle par légèreté, par habitude, par principe ; plus souvent elle l'est par mégarde ; guérir ces plaies des cœurs méconnus, si cela est possible, sans en faire de plus profondes à d'autres cœurs dignes aussi de compassion : c'est s'associer aux desseins de la Providence, c'est agrandir le royaume de Dieu.

La nuit était avancée quand nous sortîmes du café des bohémiennes ; un nuage orageux qui venait de crever sur la plaine avait subitement changé la température. De grandes flaques d'eau inondaient les larges et longues rues de la foire déserte, et nos chevaux traversant, sans ralentir leur train, ces espèces de mares creusées dans la terre détrempée, nous éclaboussaient au fond de ma calèche ouverte ; des nuées noires annonçaient de nouvelles averses pour le reste de la nuit, tandis que des rafales intermittentes nous envoyaient par bouffées au visage l'eau qui débordait des gouttières. « Voilà l'été passé, me dit mon cicerone. — Je ne le sens que trop, » lui répondis-je. J'avais froid comme en hiver. J'étais sans manteau ; le matin on étouffait, on gelait quand je rentrai ; je vous écrivis pendant deux heures, puis je me couchai glacé. Le lendemain, quand je voulus me lever, j'avais des vertiges ; je retombai sur mon lit sans pouvoir m'habiller ni sortir.

Ce contre-temps me fut d'autant plus désagréable que je devais partir ce jour-là même pour Kazan ; j'aurais voulu mettre au moins le pied en Asie, et je venais d'arrêter un bateau pour descendre le Volga, tandis que mon feldjæger eût été chargé de mener ma voiture vide à Kazan, pour me reconduire à Nijni en remontant le cours du fleuve par terre. Toutefois mon zèle s'était un peu ralenti depuis que le gouverneur de Nijni m'avait orgueilleusement montré des dessins de Kazan. C'est toujours la même ville d'un bout de la Russie à l'autre : la caserne, les cathédrales en manière de temples, rien n'y manquait ; je sentais que tout ce rabâchage d'architecture ne valait guère la peine d'allonger mon voyage de deux cents lieues. Mais la frontière de Sibérie et les

souvenirs du siége sous Ivan IV me tentaient encore. Il fallut renoncer à cette course et me tenir coi pendant quatre jours.

Le gouverneur m'est venu voir sur mon grabat avec beaucoup de politesse ; enfin le quatrième jour, sentant mon malaise augmenter, je me décidai à faire appeler un médecin. Ce docteur me dit :

« Vous n'avez pas de fièvre, vous n'êtes pas encore malade, mais vous allez le devenir gravement si vous restez trois jours de plus à Nijni. Je connais l'influence de cet air sur certains tempéraments, partez ; vous n'aurez pas fait dix lieues que vous vous sentirez soulagé, puis, le lendemain, vous serez guéri.

— Mais je ne puis ni manger, ni dormir, ni me tenir debout, ni remuer sans vives douleurs à la tête, répliquai-je ; et que deviendrai-je si je suis forcé de m'arrêter en chemin ?

— Faites-vous porter dans votre voiture : les pluies d'automne commencent ; je ne réponds pas de vous, vous dis-je, si vous restez à Nijni. »

Ce docteur a de la science et de l'expérience ; il a passé plusieurs années à Paris, après avoir fait de bonnes études en Allemagne. Je me fiai à son coup d'œil, et le lendemain du jour où il me donna ce conseil, je montai en voiture par une pluie battante et par un vent glacial. Il y aurait eu de quoi décourager le voyageur le plus dispos. Cependant dès la seconde poste la prédiction du docteur s'accomplit ; je commençai à respirer plus librement, mais la fatigue m'accablait. Il fallut m'arrêter pour la nuit dans un mauvais gîte ;.... le lendemain j'étais guéri.

Durant le temps que j'ai passé dans mon lit à Nijni, mon espion protecteur s'ennuyait de la prolongation de notre séjour à la foire et de son inaction forcée. Un matin il vint trouver mon valet de chambre, et lui dit en allemand :

« Quand partons-nous ?

— Je ne sais ; monsieur est malade.

— Est-il malade ?

— Pensez-vous que ce soit pour son plaisir qu'il reste dans son lit sans sortir d'un appartement comme celui que vous lui avez trouvé ici ?

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je n'en sais rien.

— Pourquoi est-il malade?

— Ma foi ! allez lui demander. »

Ce *pourquoi* m'a paru digne d'être noté.

Cet homme ne m'a pas pardonné la scène de la voiture. Depuis ce jour, ses manières et sa physionomie sont changées; ce qui me prouve qu'il reste toujours un coin de naturel et de sincérité dans les caractères les plus profondément dissimulés. Aussi lui sais-je quelque gré de sa rancune. Je le croyais incapable d'un sentiment primitif.

Les Russes, comme tous les nouveaux venus dans le monde civilisé, sont d'une susceptibilité excessive ; ils n'admettent pas même les généralités, ils prennent tout pour des personnalités; nulle part la France n'est plus mal appréciée : la liberté de penser et de parler est ce que l'on apprend le moins en Russie; ceux qui font semblant de juger notre pays me disent qu'ils ne croient pas que le roi s'abstienne de châtier les écrivains qui l'injurient journellement à Paris.

« Cependant, leur dis-je, le fait est là pour vous convaincre.

— Oui, on parle de tolérance, répliquent-ils d'un air malin; c'est bon pour la foule et pour les étrangers; mais on punit en secret les journalistes trop audacieux. »

Quand je répète que tout est publié en France, on rit finement, on se tait poliment, et l'on ne me croit pas.

La ville de Vladimir est souvent nommée dans l'histoire ; son aspect est celui de l'éternelle ville russe, dont le type ne vous est que trop connu. Le pays que j'ai traversé depuis Nijni est semblable aussi à ce que vous connaissez de la Russie : c'est une forêt sans arbres, interrompue de loin en loin par une ville sans mouvement. Figurez-vous des casernes dans des marais ou dans des bruyères, selon la nature du

sol; et l'esprit du régiment pour animer tout cela!... Quand je dis aux Russes que leurs bois sont mal aménagés, et que leur pays finira par manquer de combustible, ils me rient au nez. On a calculé combien de milliers de milliers d'années il faudrait pour abattre les bois qui couvrent le sol d'une immense partie de l'empire, et ce calcul répond à tout. C'est qu'on se paye de mots en ceci comme en tout le reste. Il est *écrit* dans les états envoyés par chaque gouverneur de province, que tel gouvernement contient tant d'arpents de forêts! Là-dessus la statistique exécute son travail d'arithmétique; mais le calculateur, avant d'additionner ses sommes pour en faire un total, ne va pas sur les lieux voir de quoi se composent les forêts enregistrées sur le papier. Il y trouverait le plus souvent un amas de broussailles bonnes à faire des bourrées, ou bien il s'y perdrait dans des landes entrecoupées de champs de joncs et de fougères! Cependant l'appauvrissement des fleuves se fait déjà sentir, et ce symptôme, inquiétant pour la navigation, ne peut être attribué qu'à la quantité d'arbres abattus dans le voisinage des sources et le long des cours d'eau qui facilitent le flottage. Mais avec leurs cartons pleins de rapports satisfaisants, les Russes s'inquiètent peu de la dilapidation des seules richesses naturelles de leur sol. Leurs bois sont immenses... dans les bureaux du ministère; et ceci leur suffit. Grâce à cette quiétude administrative, on peut prévoir le moment où ils se chaufferont au feu des paperasses entassées dans leurs chancelleries; cette richesse-là s'accroît tous les jours.

Ce que je vous dis est hardi, révoltant même, sans qu'il y paraisse; l'amour-propre chatouilleux des Russes impose aux étrangers des devoirs de convenances auxquels je ne me soumets pas et dont vous ne vous doutez guère. Ma sincérité me rend coupable d'un crime dans la pensée des hommes de ce pays. Voyez l'ingratitude!!! le ministre me donne un feldjæger : la présence de cet uniforme suffit pour m'épargner les ennuis du voyage; me voilà engagé dans l'esprit des Russes à tout approuver chez eux. Cet étranger-là, pensent-

ils, manquerait à toutes les lois de l'hospitalité s'il se permettait de critiquer un pays où l'on a tant d'égards pour lui... quelle énormité!... Je me crois libre encore de vous peindre ce que je vois et de le juger! Aussi crieront-ils à l'indignité... Mais moi, quoique mon argent ou mes lettres de recommandation m'aient procuré un courrier pour parcourir le pays, je veux que vous sachiez que si je m'étais mis en chemin pour Nijni avec un simple domestique, sût-il le russe comme je sais le français, nous aurions été arrêtés par les Russes et les friponneries des maîtres de poste à tous les relais un peu écartés. On nous aurait d'abord refusé des chevaux, puis, sur nos instances, nous aurions été conduits de hangar en hangar dans toutes les écuries de la poste; l'on nous eût prouvé qu'elles sont vides, ce qui nous eût plus contrariés que surpris, puisque nous aurions su d'avance, mais sans pouvoir porter plainte, que le maître de poste aurait eu soin, dès notre arrivée au relais, de faire retirer tous ses chevaux dans des cachettes inaccessibles aux étrangers. Au bout d'une heure de pourparlers, on nous eût amené un attelage soi-disant libre, et que le paysan auquel il serait censé appartenir, aurait eu la condescendance de nous céder à un prix deux ou trois fois plus élevé que le tarif des postes impériales. Nous l'aurions refusé et renvoyé d'abord; puis, de guerre lasse, nous aurions fini par implorer le retour de ces précieuses bêtes, et par payer aux hommes tout ce qu'ils auraient voulu. La même scène se serait renouvelée à chaque poste. Voilà comment voyagent en ce pays les étrangers inexpérimentés et dénués de protection. Il n'en est pas moins établi et reconnu que la poste, en Russie, coûte fort peu de chose et qu'on y voyage très-vite.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'après avoir apprécié comme je le dois la faveur qui m'a été accordée par le directeur général des postes, je conserve le droit de vous dire quels sont les ennuis que son obligance m'épargne?

Les Russes sont toujours en garde contre la vérité qu'ils redoutent; mais moi qui appartiens à une société où la vie

se passe au grand jour, où tout se publie et se discute, je ne m'embarrasse nullement des scrupules de ces hommes chez lesquels rien ne se dit. Parler est en Russie une action de mauvaise compagnie : murmurer quelques sons vides de sens à l'oreille les uns des autres, et finir chaque phrase insignifiante par demander le secret de ce qu'on vient de ne pas dire, c'est faire preuve de tact et de bon ton... Toute parole nette et précise fait événement dans un pays où non-seulement l'expression des opinions est interdite, mais où l'on défend même le récit des faits les plus avérés; un Français doit noter ce ridicule, et ne peut l'imiter.

La Russie est policée; Dieu sait quand elle sera civilisée.

Comptant pour rien la persuasion, le prince attire tout à lui, sous prétexte qu'une centralisation rigoureuse est indispensable au gouvernement d'un empire prodigieusement étendu comme la Russie : ce système est peut-être le complément nécessaire du principe de l'obéissance aveugle : mais l'obéissance éclairée combattrait la fausse idée de simplification qui depuis plus d'un siècle domine l'esprit des successeurs du czar Pierre, et même l'esprit de leurs sujets. La simplification poussée à cet excès, ce n'est pas la puissance, c'est la mort. L'autorité absolue cesse d'être réelle et devient elle-même un fantôme quand elle ne s'exerce que sur des simulacres d'hommes.

La Russie ne deviendra véritablement une nation que le jour où son prince réparera volontairement le mal fait par Pierre Ier. Mais se trouvera-t-il en un tel pays un souverain assez courageux pour avouer qu'il n'est qu'un homme?

Il faut venir en Russie pour croire à toute la difficulté de cette réformation politique, et à la force de caractère nécessaire pour l'opérer.

(Suite de la lettre précédente.)

D'une maison de poste entre Vladimir et Moscou, ce 3 septembre 1839.

Je vous défie de deviner l'espèce de danger que j'ai couru ce matin. Cherchez entre tous les incidents qui peuvent exposer un voyageur à périr sur une grande route en Russie, votre science ni votre imagination ne suffiront pas à deviner ce qui vient de menacer ma vie. Le danger était si grand, que sans l'adresse, la force et la présence d'esprit de mon domestique italien, ce n'est pas moi qui vous écrirais le récit que vous allez lire.

Il faut que le schah de Perse ait intérêt à se concilier l'amitié de l'empereur de Russie, et que dans ce but, comptant sur les plus grands présents, il envoie au czar l'un des plus énormes éléphants noirs de l'Asie; il faut que cette tour ambulante soit revêtue de superbes tapis qui servent de caparaçons au colosse, et qui de loin représentent des tentures de cathédrales agitées par le vent; il faut que la bête monstrueuse soit escortée d'un cortége d'hommes à cheval qui ressemblent à une nuée de sauterelles, le tout suivi d'une file de chameaux qui paraissent des ânes à côté de cet éléphant, le plus démesurément grand que j'aie vu et l'un des plus grands qui existent; il faut de plus qu'au sommet du monument vivant, on aperçoive un homme de couleur olivâtre, en costume oriental, portant un parasol ouvert, et que cet homme soit bizarrement juché les jambes croisées sur des carreaux posés au milieu du dos du monstre; il faut enfin que, tandis qu'on force ce potentat du désert de s'acheminer à pied vers Moscou et Pétersbourg, où le climat va bientôt le ranger dans la collection des mastodontes et des mammouths, je m'achemine, moi, en poste de Nijni à Moscou par la route de Vladimir, et que mon départ coïncide exactement avec celui des Persans, de façon qu'à cer-

tain point de la route déserte, qu'ils suivent au pas majestueux de leur royal animal, j'arrive derrière eux au galop de mes chevaux russes, forcés de passer à côté du géant ; il ne faut rien moins, vous dis-je, que toutes ces circonstances réunies pour vous expliquer la peur homérique de mes coursiers en voyant devant eux la pyramide animée se mouvoir comme par magie au milieu d'une troupe d'étranges figures d'hommes et de bêtes.

La frayeur de mes quatre chevaux en approchant de ce colosse aux pieds couleur de fer, aux flancs revêtus de pourpre, se manifesta d'abord par un tressaillement universel, par des hennissements, des reniflements extraordinaires et par le refus de passer outre. Mais bientôt la parole, le fouet, la main du postillon-cocher les maîtrisèrent au point de les obliger à devancer le fantastique objet de leur terreur : ils se soumirent en frissonnant, leurs crins se hérissaient; mais à peine ont-ils subi cette lutte de deux effrois contraires et fait l'effort d'affronter le monstre, en passant d'un train modéré le long de ses flancs superbes, que, se reprochant, pour ainsi dire, leur courage qui n'était que de la peur comprimée, ils laissent cette terreur faire explosion, et la voix et les rênes de leur conducteur demeurent sans force. L'homme est vaincu au moment qu'il se croit vainqueur; à peine les chevaux ont-ils senti le monstre derrière eux, qu'ils prennent le mors aux dents, et partent au triple galop sans savoir où se dirigera leur aveugle emportement. Cette furie de la frayeur allait nous coûter la vie ; le cocher, surpris et impuissant, restait immobile sur son siége et lâchait les rênes; le feldjæger, assis sur le même siége, partageait sa stupeur et imitait son inaction. Antonio et moi, immobiles dans le fond de la calèche fermée à cause de l'incertitude du temps et de mon indisposition, nous étions pâles et muets : notre espèce de tarandasse n'a pas de portières, c'est un bateau, il faut enjamber par-dessus le bord pour entrer et pour sortir, ce qui devient assez difficile quand la capote relevée est appuyée sur le siége de devant :

tout à coup les chevaux, dans leur vertige, quittent la route et commencent à monter sur une berge de huit pieds de hauteur presque à pic; une des petites roues s'engage dans le gravier de cette berge; déjà deux des chevaux ont gravi sur la crête sans rompre leurs traits : je vois leurs pieds au niveau de nos têtes; encore un coup de collier, la voiture suivra; mais comme elle ne peut arriver, elle versera, elle sera brisée, et ses morceaux dispersés seront traînés avec nous en divers sens, jusqu'à la mort de tous, bêtes et hommes : je crus que c'en était fait de nous. Les Cosaques qui escortaient le puissant personnage, cause du péril, voyant la situation critique où nous étions, avaient eu la prudence d'éviter de nous suivre de crainte d'animer notre attelage : prudence bien insuffisante! moi, sans même songer à sauter hors de la voiture, je recommandais mon âme à Dieu lorsque Antonio disparut... je le crus tué; la capote et les rideaux de cuir de la calèche me cachaient la scène; mais au même instant je sens les chevaux s'arrêter. « Nous sommes sauvés, » me crie Antonio; ce *nous* me toucha, car lui-même était hors de danger depuis qu'il avait pu sortir de la voiture sans accident. Sa rare présence d'esprit lui avait fait discerner le seul moment favorable pour sauter au moindre risque possible; puis avec cette agilité que les vives émotions peuvent donner et ne peuvent expliquer, il s'était trouvé, sans savoir lui-même par quel moyen, sur la berge, à la tête des deux chevaux qui venaient de l'escalader, mais dont les efforts désespérés menaçaient de tout exterminer. La voiture allait verser quand les bêtes furent arrêtées; mais le postillon et le courrier, ranimés par l'exemple d'Antonio, avaient eu le temps à leur tour de sauter à terre; le postillon en un clin d'œil fut à la tête des deux chevaux restés sur la route et séparés de leurs compagnons par la rupture d'une des chaînettes du timon, tandis que le courrier soutenait la voiture. Presque au même moment, les Cosaques de l'éléphant ayant lancé leurs chevaux au grand galop, arrivèrent à notre secours; ils me firent descendre de voiture, et aidèrent mes

gens à contenir l'attelage toujours frémissant. Jamais on ne fut plus près du dernier malheur, mais jamais accident ne fut évité à moins de frais : pas un clou de la voiture, et ce qu'il y a de plus étonnant, pas un trait des harnais n'a manqué; l'une des chaînettes rompue, quelques morceaux de cuir déchirés, des guides cassées, un mors brisé : voilà tout ce que nous eûmes à réparer.

Au bout d'un quart d'heure, Antonio était replacé tranquillement près de moi dans le fond de la calèche, et un autre quart d'heure plus tard, il dormait comme s'il ne nous eût pas sauvé la vie à tous.

Pendant qu'on rajustait nos harnais, je voulus m'approcher de la cause de tout ce dégât. Le cornac avait prudemment fait retirer l'éléphant dans le bois voisin d'une des contre-allées de la route. Cette terrible bête me parut encore grandie depuis le péril auquel elle m'avait exposé; sa trompe, engagée dans la cime des bouleaux, me faisait l'effet d'un boa noué dans les branches d'un palmier. Je commençai à donner raison à mes chevaux, car il y avait là de quoi ressentir une grande épouvante. En même temps, le dédain que nos petits corps devaient inspirer à cette masse prodigieuse, me paraissait comique : du haut de sa tête puissante, l'éléphant avec son œil fin et vif jetait sur les hommes un regard inattentif; je me sentais fourmi; effrayé de la métamorphose je me hâtai de fuir ce curieux spectacle, en rendant grâce à Dieu de m'avoir fait échapper à une mort affreuse, et qui pendant un moment m'avait paru inévitable.

(*Suite de la même lettre.*)

Moscou, ce 5 septembre 1839, au soir.

Une excessive chaleur n'a pas discontinué de régner à Moscou depuis plusieurs mois : j'y retrouve la température que j'y ai laissée; c'est un été tout à fait extraordinaire. Cette

sécheresse fait monter dans l'air, au-dessus des quartiers les plus populeux de le ville, une poussière rougeâtre, qui, vers le soir, produit des effets aussi fantastiques que la lumière des feux de Bengale : ce sont de vrais nuages d'Opéra. Aujourd'hui, vers le coucher du soleil, j'ai voulu contempler ce spectacle au Kremlin, dont j'ai fait le tour extérieurement avec autant d'admiration et presque autant de surprise que la première fois.

La ville des hommes était séparée du palais des géants par une gloire du Corrége : c'était une sublime réunion des merveilles de la peinture et de la poésie.

Le Kremlin, comme le point le plus élevé du tableau, recevait les dernières lueurs du jour, tandis que les vapeurs de la nuit enveloppaient déjà le reste de la ville. L'imagination ne sentait plus ses bornes; l'univers, l'infini, Dieu même, appartenaient au poëte, témoin d'un si majestueux spectacle.... c'était Martin, coloriste, ou plutôt c'était le vivant modèle de ses tableaux les plus extraordinaires. Le cœur me battait de crainte et d'admiration ; je voyais se relever toute la cohorte des hôtes surnaturels du Kremlin ; leurs figures brillaient pareilles à des démons peints sur un fond d'or, ils s'avançaient flamboyants vers les régions de la nuit, dont ils s'apprêtaient à déchirer le voile; je n'attendais plus que la foudre : c'était terriblement beau.

Les masses blanches et irrégulières du palais reflétaient inégalement l'oblique lumière d'un crépuscule agité ; ces variétés de teintes étaient le résultat des divers degrés d'inclinaison de certains pans de murailles, et des pleins et des vides qui font la beauté de cette architecture barbare, mais dont les hardis caprices, s'ils ne charment les sens, parlent bien haut à la pensée. C'était si étonnant, si beau, que je n'ai pu résister à vous nommer encore une fois le Kremlin.

Mais rassurez-vous, ceci est un adieu.

Quelques plaintifs chants d'ouvriers, répétés par les échos des meurtrières, tombaient du haut des terrasses à demi cachées sous des échafaudages, et retentissaient de voûte en

voûte, de créneaux en créneaux, de précipices en précipices, précipices bâtis de main d'homme et d'où les sons rebondissaient en frappant jusqu'à mon cœur pénétré d'une inexprimable mélancolie. Des lumières errantes apparaissaient dans les profondeurs de l'édifice royal ; ces galeries désertes, ces longues percées avec leurs barbacanes vides et leurs mâchecoulis abandonnés, se renvoyaient la voix de l'homme, qu'on était étonné d'entendre retentir à cette heure, au milieu des palais solitaires, et l'oiseau de nuit, troublé dans ses mystérieuses amours, fuyait la lueur des torches en s'envolant au plus haut des clochers et des tours, pour y porter la nouvelle de quelque désordre inouï.

Ce bouleversement était l'effet des travaux commandés par l'*empereur* pour fêter la prochaine arrivée de l'*empereur* : il se fête lui-même et fait illuminer son Kremlin quand il vient à Moscou ; tandis qu'une madone, avec une lampe qui ne s'éteint jamais, l'attend dans une niche au-dessus d'une des principales portes du sacré palais ; cependant, à mesure que l'ombre croissait, la ville s'illuminait ; ses boutiques, ses cafés, ses rues, ses théâtres sortaient des ténèbres comme par magie. Ce jour était aussi l'anniversaire du couronnement de l'empereur ; encore un motif de fête et d'illumination : les Russes ont tant de jours de joie à célébrer par an, qu'à leur place je n'éteindrais pas mes lampions.

On commence à se ressentir ici de l'approche du magicien : Moscou il y a trois semaines n'était habité que par des marchands qui vaquaient à leurs affaires en drowska ; maintenant les beaux coursiers, les voitures à longs attelages de quatre chevaux, les uniformes dorés pullulent dans les rues devenues brillantes ; les grands seigneurs, les valets obstruent les théâtres et leurs portiques. L'empereur est à trente lieues d'ici ; qui sait si l'empereur ne va pas arriver ; l'empereur pourrait venir cette nuit ; peut-être l'empereur sera-t-il à Moscou demain ; on assure que l'empereur y était hier incognito ; qui nous prouve qu'il n'y est pas maintenant ? » Et ce doute, et cet espoir, et ce souvenir, agitent les cœurs,

animent les lieux, changent l'aspect de toutes les choses, le langage de toutes les personnes, et la physionomie de tous les visages. Moscou, ville marchande, ville occupée d'affaires, hier, est aujourd'hui agitée et troublée comme une petite bourgeoise attendant la visite d'un grand seigneur. Des palais presque toujours déserts s'ouvrent et s'illuminent : des jardins s'embellissent partout ; des fleurs et des flambeaux luttent à l'envi d'éclat et de gaieté forcés; des murmures flatteurs parcourent tout bas la foule, des pensers plus flatteurs et plus secrets encore s'éveillent dans les esprits; tous les cœurs battent d'une joie sincère, car les ambitieux se séduisent eux-mêmes, et les plaisirs qu'ils affectent beaucoup, il les ressentent un peu.

Cette magie du pouvoir m'épouvante, j'ai peur d'éprouver moi-même les effets du prestige et de devenir courtisan, si ce n'est par calcul, au moins par amour du merveilleux.

Un empereur de Russie à Moscou, c'est un roi d'Assyrie à Babylone.

La présence de celui-ci opère en ce moment, dit-on, bien d'autres miracles à Borodino. Une ville entière vient de naître, et cette ville à peine sortie du désert, est destinée à durer une semaine : on a planté jusqu'à des jardins autour du palais; ces arbres, qui vont mourir, ont été transportés là de bien loin et à grands frais pour représenter des ombrages antiques; ce qu'on s'applique surtout à imiter en Russie, c'est l'œuvre du temps; les hommes de ce pays où le passé manque, ressentent toutes les transes d'amour-propre des parvenus éclairés, et qui savent fort bien ce qu'on pense de leur fortune subite. Dans ce monde des fées, ce qui dure est imité par ce qu'il y a de plus éphémère : un vieux arbre par un arbre déraciné!.... des palais par des baraques tapissées d'étoffes; des jardins par des toiles peintes. Plusieurs théâtres se sont élevés dans la plaine de Borodino, et la comédie y sert d'intermède aux pantomimes guerrières : ce n'est pas tout encore, une ville bourgeoise est sortie de la poussière dans le voisi-

nage de la ville impériale et militaire. Mais les entrepreneurs qui ont improvisé ces auberges sont ruinés par la police, laquelle n'accorde que très-difficilement aux curieux la permission d'approcher de Borodino.

Le programme de la fête est la répétition exacte de la bataille que nous avons appelée de la Moskowa et que les Russes ont nommée bataille de Borodino; voulant approcher autant que possible de la réalité, on a convoqué, des parties les plus reculées de l'empire, tout ce qui reste parmi les vétérans de 1812 d'hommes ayant pris part à l'action. Vous figurez-vous l'étonnement et les angoisses de ces pauvres vieux braves, arrachés tout d'un coup à la douceur de leurs souvenirs, à la tristesse de leur repos et forcés d'accourir du bout de la Sibérie, du Kamtschatka, du Caucase, d'Archangel, des frontières de la Laponie, des vallées du Caucase, des côtes de la mer Caspienne, sur un théâtre qu'on leur dit être le théâtre de leur gloire? Ils vont recommencer là la terrible comédie d'un combat auquel ils ont dû, non leur fortune, mais leur renommée, mesquine rétribution d'un dévouement surhumain : une obscurité fatiguée; voilà le fruit qu'ils ont recueilli de leur obéissance qu'on qualifie de gloire pour la récompenser aux moindres frais possibles. Pourquoi remuer ces questions et ces souvenirs? pourquoi cette téméraire évocation de tant de sceptres oubliés et muets? c'est le jugement dernier des conscrits de l'an 1812. On voudrait faire une satire de la vie militaire qu'on ne s'y prendrait pas autrement; c'est ainsi qu'Holbein dans sa danse des morts a fait la caricature de la vie humaine. Plusieurs de ces hommes, réveillés en sursaut au bord de leur tombe, n'avaient pas monté à cheval depuis nombre d'années, et les voilà forcés, pour plaire à un maître qu'ils n'ont jamais vu, de rejouer leur rôle, bien qu'ils aient désappris leur métier; les malheureux ont tant de peur de ne pas répondre à l'attente du capricieux souverain qui trouble leur vieillesse, que la représentation de la bataille leur paraît, disent-ils, plus effrayante que ne le fut la réalité. Cette so-

lennité inutile, cette guerre de fantaisie achèvera de tuer les soldats que l'événement et les années avaient épargnés, plaisirs cruels et dignes d'un des successeurs de ce czar qui fit introduire des ours vivants dans la mascarade ordonnée par lui pour les noces de son bouffon : ce czar était Pierre le Grand. Tous ces divertissements prennent leur source dans la même pensée : le mépris de la vie humaine.

Voilà jusqu'où peut aller la puissance d'un homme sur les hommes; croyez-vous que celle des lois sur un citoyen puisse jamais l'égaler? il y aura toujours entre les deux espèces de pouvoirs une énorme distance.

Je suis émerveillé de ce qu'il faut dépenser de fiction pour faire aller ensemble un peuple et un gouvernement tels que le gouvernement et le peuple russes. C'est le triomphe de la fantaisie. De semblables tours de force, des victoires si singulières remportées sur la raison devraient hâter la ruine des nations qui s'exposent à de semblables luttes : cependant qui peut calculer la portée d'un miracle?

L'empereur m'avait permis, ce qui veut dire ordonné, de venir à Borodino. C'est une faveur dont je me sens devenu indigne; je n'avais pas réfléchi d'abord à l'extrême difficulté du rôle d'un Français dans cette comédie historique; et puis, je n'avais pas vu les monstrueux travaux du Kremlin qu'il me faudrait vanter; j'ignorais enfin l'histoire de la princesse Troubetzkoï, dont je pourrais d'autant moins me distraire que je n'en pourrais parler : toutes ces raisons réunies me décident à rester oublié. C'est facile, car le contraire me donnerait de la peine, si j'en juge par les inutiles agitations d'une foule de Français et d'étrangers de tous pays qui sollicitent en vain la permission d'aller à Borodino.

Tout d'un coup la police du camp est devenue d'une extrême sévérité; on attribue ce redoublement de précautions à des révélations inquiétantes. Partout le feu de la révolte couve sous les cendres de la liberté. J'ignore même si, dans les circonstances actuelles, il me serait encore possible de faire valoir la parole que l'empereur m'a dite à Pétersbourg, et

répétée à Péterhoff, quand je pris congé de lui : « Je serai bien aise que vous assistiez à la cérémonie de Borodino, où nous posons la première pierre d'un monument en l'honneur du général Bagration. » Ce fut son dernier mot (1).

Je vois ici des personnes invitées et qui n'ont pu approcher du camp; on refuse des permissions à tout le monde, excepté à quelques Anglais privilégiés et à quelques membres du corps diplomatique, spectateurs désignés de cette grande pantomime. Tous les autres, vieux, jeunes, militaires, diplomates, étrangers et Russes, sont revenus à Moscou, harassés de leurs inutiles efforts. J'ai écrit à une personne de la maison de l'empereur que je regrettais de ne pouvoir profiter de la grâce que m'avait accordée Sa Majesté, en me permettant d'assister aux manœuvres, et j'ai donné pour raison mon mal d'yeux, qui n'est pas guéri.

La poussière du camp est, dit-on, insupportable, même aux personnes bien portantes; elle me ferait perdre l'œil. Il faut que le duc de Leuchtenberg soit doué d'une forte dose d'indifférence pour pouvoir assister de sang-froid à la représentation qu'on va lui donner. On assure que, dans ce simulacre de bataille, l'empereur commande le corps du prince Eugène, le père du jeune duc.

Je regretterais un spectacle si curieux sous le rapport moral et anecdotique, si je pouvais y assister en spectateur désintéressé; mais, sans avoir ici la renommée d'un père à soutenir, je suis enfant de la France, et je sens que ce n'est pas à moi de prendre plaisir à voir cette répétition d'une guerre représentée à grands frais, uniquement dans l'intention d'exalter l'orgueil national des Russes à l'occasion de nos désastres. Quant au coup d'œil, je me le figure du reste, j'ai vu assez de lignes droites en Russie. D'ailleurs, aux revues et aux petites guerres, l'œil ne va jamais au delà d'un grand nuage de poussière.

(1) J'ai appris plus tard à Pétersbourg que des ordres avaient été donnés pour qu'on me laissât arriver jusqu'à Borodino, où j'étais attendu.

Encore si les acteurs chargés de jouer l'histoire étaient véridiques cette fois!... Mais comment espérer que la vérité va être respectée soudain par des hommes qui ont passé leur vie à la compter pour rien?

Les Russes s'enorgueillissent avec raison de l'issue de la campagne de 1812; mais le général qui en a tracé le plan, celui qui le premier avait conseillé de faire retirer graduellement l'armée russe vers le centre de l'empire pour y attirer les Français exténués; l'homme enfin au génie duquel la Russie dut sa délivrance, le prince Witgenstein n'est pas représenté dans cette répétition générale; c'est que, malheureusement pour lui, il est vivant... A demi disgracié, il vit dans ses terres; son nom ne sera donc pas prononcé à Borodino, et l'on va élever sous ses yeux un monument éternel à la gloire du général Bagration, tombé sur le champ de bataille.

Sous les gouvernements despotiques, les guerriers morts ont beau jeu; voilà celui-ci décrété le héros d'une campagne où il a péri en brave, mais qu'il n'avait pas dirigée.

Cette absence de probité historique, cet abus de la volonté d'un seul homme qui impose ses vues à tous, qui dicte aux populations jusqu'à leurs jugements sur des faits d'un intérêt national, me paraît la plus révoltante de toutes les impiétés du gouvernement arbitraire!... Frappez, torturez les corps, mais ne faussez pas les esprits; laissez l'homme juger de toutes choses selon les vues de la Providence, d'après sa conscience et sa raison. On doit qualifier d'impies les peuples qui souffrent dévotement cette continuelle violation du respect dû à ce qu'il y a de plus saint aux yeux de Dieu et des hommes : à la vérité.

(*Suite de la même lettre.*)

Moscou, ce 6 septembre 1839.

On m'envoie une relation des manœuvres de Borodino qui n'est pas faite pour calmer ma colère.

Tout le monde a lu le récit de la bataille de la Moskowa, et l'histoire l'a comptée parmi celles que nous avons gagnées, puisqu'elle fut hasardée par l'empereur Alexandre contre l'avis de ses généraux, comme un dernier effort pour sauver sa capitale, laquelle fut prise quatre jours plus tard; mais un incendie héroïque, combiné avec un froid mortel pour des hommes nés sous un climat plus doux; enfin l'imprévoyance de notre chef, aveuglé cette fois par un excès de confiance en son heureuse étoile, ont décidé de nos désastres, et, grâce à l'issue de cette campagne, voilà qu'aujourd'hui l'empereur de Russie se plaît à compter pour une victoire la bataille perdue par son armée à quatre journées de sa capitale! C'est abuser de la liberté de travestir les faits accordée au despotisme parce qu'il se l'arroge; et, pour confirmer cette fiction, l'empereur vient de défigurer la scène militaire qu'il prétendait reproduire avec une scrupuleuse exactitude. Lisez le démenti qu'il a donné à l'histoire aux yeux de l'Europe entière.

Au moment où les Français, foudroyés par l'artillerie russe, s'élancent sur les batteries qui les déciment pour emporter les canons ennemis avec le courage et le succès que vous savez, l'empereur Nicolas, au lieu de laisser exécuter une manœuvre célèbre, et qu'il était de sa justice de permettre et de sa dignité d'ordonner, l'empereur Nicolas, devenu le flatteur des derniers de son peuple, fait reculer de trois lieues le corps qui représente celui de notre armée auquel nous avons dû la défaite des Russes, notre marche en avant, et la prise de Moscou. Jugez si je rends grâce à Dieu

d'avoir eu le bon esprit de refuser d'assister à cette pantomime menteuse !...

Cette comédie militaire vient de donner lieu à un ordre du jour impérial dont on sera scandalisé en Europe, si la pièce y est publiée telle que nous l'avons eue ici sous les yeux. On ne saurait mieux démentir les faits les plus avérés, ni se jouer plus audacieusement des consciences, à commencer par la sienne. D'après ce curieux exposé des idées d'un homme, non des événements d'une campagne, « c'est volontairement que les Russes ont reculé jusqu'au delà de Moscou, ce qui prouve qu'ils n'ont pas perdu la bataille de Borodino (mais alors pourquoi l'ont-ils livrée?), et *les ossements* de leurs *présomptueux ennemis*, dit l'ordre du jour, semés depuis la ville sainte jusqu'au Niémen, attestent le triomphe des défenseurs de la patrie. ».

Sans attendre l'entrée solennelle de l'empereur à Moscou, je pars dans deux jours pour Pétersbourg.

Ici finit la correspondance du voyageur; le récit qu'on va lire complète ses souvenirs : il fut écrit en divers lieux, d'abord à Pétersbourg en 1839, puis en Allemagne et plus tard à Paris.

RÉCIT.

Retour de Moscou à Berlin par Saint-Pétersbourg.—Histoire d'un Français, M. Louis Pernet. — Il est arrêté dans une auberge au milieu de la nuit. — Rencontre singulière. — Prudence extrême d'un autre Français, compagnon de voyage du prisonnier. — Le consul de France à Moscou. — Son indifférence au sort du prisonnier.— Mes instances inutiles. — Effet de l'imagination. — Conversation avec un Russe. — Ce qu'il me conseille au sujet du prisonnier. — Départ pour Pétersbourg. — Lenteur du voyage. — Novgorod la Grande. — Ce qui reste de la ville antique. — Souvenirs d'Ivan IV.— Dernier résultat de la gloire de cette république.— Arrivée à Pétersbourg. — Mon récit à M. de Barante. — Note — Conclusion de l'histoire de M. Pernet. — Intérieur des prisons de Moscou. — Promesse d'un général russe au prisonnier.— Derniers moments passés à Pétersbourg. — Course à Colpina. — Magnificence de cet arsenal. — Mensonge gratuit. — Anecdote racontée en voiture. — Origine de la famille de Laval en Russie. — Trait de sensibilité de l'empereur Paul. — L'écusson effacé. — Académie de peinture. — Élèves enrégimentés. — Paysagistes.—Peintre d'histoire : Brulow, son tableau du *Dernier jour de Pompeia*. — Superbes copies de Raphaël par Brulow. — Influence du Nord sur l'esprit des artistes. — La poésie perd moins que la peinture sous le ciel du septentrion. — Mademoiselle Taglioni à Pétersbourg. — Influence de ce séjour sur les artistes. — Abolition des uniates.—Persécutions souffertes par l'Église catholique.— Avantages incontestables du gouvernement représentatif. — Sortie de la Russie ; passage du Niémen ; Tilsit. — Lettre sincère. — Trait d'un Allemand et d'un Anglais. — Pourquoi je ne suis pas revenu en Allemagne par la Pologne.

Berlin, dans les premiers jours d'octobre 1839.

Au moment où j'allais quitter Moscou, un fait singulier attira toute mon attention et me força de retarder mon départ.

J'avais fait demander des chevaux de poste pour sept heures du matin ; à mon grand étonnement, mon valet de chambre me réveille avant quatre heures ; je m'informe de la cause de cet empressement, il me répond qu'il n'a pas voulu tarder à m'instruire d'un fait qu'il vient d'apprendre, et qui lui paraît assez grave pour l'obliger à venir me le raconter en toute hâte. Voici le résumé de son récit :

Un Français, nommé M. Louis Pernet, arrivé depuis peu de jours à Moscou, et logé à l'auberge de Kopp, vient d'être arrêté au milieu de la nuit (de cette nuit même); on s'est saisi de sa personne, après avoir enlevé ses papiers, et on l'a conduit à la prison de la ville, où on l'a mis au cachot : tel est le récit que le garçon de notre auberge, qui parle allemand, venait de faire à mon domestique. Celui-ci, après diverses questions, avait encore appris que ce M. Pernet est un jeune homme d'environ vingt-six ans, qu'il est d'une faible santé, ce qui redouble les craintes qu'on a pour lui; qu'il avait déjà passé par Moscou l'année dernière, et que même il y avait séjourné avec un Russe de ses amis, lequel plus tard l'avait mené chez lui à la campagne : ce Russe est absent en ce moment, et le malheureux prisonnier n'a plus ici d'autre appui qu'un Français, nommé M. R***, dans la compagnie duquel il vient, dit-on, de faire un voyage à travers le nord de la Russie. Ce M. R*** loge dans la même auberge que le prisonnier. Son nom me frappa tout d'abord, parce que c'est celui de l'homme de bronze avec lequel j'avais dîné, peu de jours auparavant, chez le gouverneur de Nijni. Vous vous rappelez que sa physionomie m'avait donné beaucoup à penser. Retrouver ce personnage mêlé à l'événement de cette nuit me parut une circonstance romanesque; à peine pouvais-je croire à tout ce qu'on me racontait. Je pensai que le récit d'Antonio était une invention faite à plaisir pour nous éprouver; néanmoins je me hâtai de me lever et d'aller m'informer moi-même auprès du garçon d'auberge de la vérité des faits, ainsi que de l'exactitude du nom de M. R***, dont je tenais avant tout à constater l'identité. Le garçon me répondit qu'ayant été chargé d'une commission pour un étranger qui devait quitter Moscou la nuit précédente, il s'était rendu dans l'auberge de Kopp au moment même où venait d'avoir lieu la descente de la police, et il ajouta que M. Kopp lui avait conté la chose dans des termes qui se rapportaient exactement au premier récit d'Antonio.

Dès que je fus habillé, je me rendis chez M. R***. Je trouvai effectivement que c'était bien mon homme de bronze de Nijni. Seulement, à Moscou l'homme de bronze n'était plus impassible ; il paraissait agité. Je le trouvai levé ; nous nous reconnûmes au premier abord, puis, lorsque je lui dis le motif de ma très-matinale visite, il me parut embarrassé.

« Il est vrai que j'ai voyagé, me dit-il, avec M. Pernet, mais c'était par hasard; nous nous sommes rencontrés à Archangel, de là nous avons fait route ensemble; il est d'une chétive complexion, et sa faible santé m'a donné des inquiétudes pendant le voyage; je lui ai rendu les services que l'humanité m'imposait, voilà tout; je ne suis nullement de ses amis, je ne le connais pas.

— Je le connais encore moins, répliquai-je, mais nous sommes Français tous les trois, et nous nous devons réciproquement assistance dans un pays où notre liberté, notre vie peuvent être à chaque instant menacées par un pouvoir qu'on ne reconnaît qu'aux coups qu'il frappe.

— Peut-être M. Pernet, reprit M. R***, se sera-t-il attiré cette mauvaise affaire par quelque imprudence. Étranger ici comme lui, sans crédit, qu'ai-je à faire ? S'il est innocent, l'arrestation n'aura pas de suite ; s'il est coupable, il subira sa peine. Je ne puis rien pour lui, je ne lui dois rien, et je vous engage, monsieur, à mettre vous-même beaucoup de réserve dans les démarches que vous tenterez en sa faveur, ainsi que dans vos paroles.

— Mais qui décidera de sa culpabilité? m'écriai-je. Avant tout, il faudrait le voir pour savoir à quoi il attribue cette arrestation, et pour lui demander ce qu'on peut faire et dire pour lui.

— Vous oubliez le pays où nous sommes, reprit M. R*** ; il est au cachot, comment arriver jusqu'à lui ? c'est impossible.

— Ce qui est impossible aussi, repris-je en me levant, c'est que des Français, que des hommes laissent un de leurs

compatriotes dans une situation critique, sans seulement s'enquérir de la cause de son malheur. »

En sortant de chez ce très-prudent compagnon de voyage, je commençai à croire le cas plus grave que je ne l'avais jugé d'abord, et je pensai que pour m'éclaircir de la vraie position du prisonnier, il fallait m'adresser au consul de France. Forcé d'attendre l'heure convenable pour me rendre chez ce personnage, je fis demander mes chevaux de remise, au vif déplaisir et à la grande surprise de mon feldjæger; car ceux de la poste étaient déjà dans la cour de l'auberge, quand je donnai ce contre-ordre.

Vers dix heures, j'allai faire à M. le consul de France le récit de ce que vous venez de lire. Je trouvai ce protecteur officiel des Français tout aussi prudent et encore plus froid que ne m'avait paru le docteur R ***. Depuis le temps qu'il vit à Moscou, le consul de France est devenu presque Russe. Je ne pus démêler si ses réponses étaient dictées par une crainte fondée sur la connaissance qu'il a des usages du pays, ou par un sentiment d'amour-propre blessé, de dignité personnelle mal appliqué.

« M. Pernet, me dit-il, a passé six mois à Moscou et aux environs, sans que, pendant tout ce temps, il ait jugé à propos de faire la moindre démarche auprès du consul de France. M. Pernet ne peut donc compter aujourd'hui que sur lui-même pour se tirer de la situation où l'a placé son insouciance. Ce mot, ajouta M. le consul, est peut-être trop faible; » puis il finit en me répétant qu'il ne pouvait, ne devait ni ne voulait se mêler de cette affaire.

J'eus beau lui faire observer qu'en sa qualité de consul de France, il devait protection à tous les Français sans acception de personnes, et même à ceux qui manqueraient aux lois de l'étiquette; qu'il ne s'agissait pas ici d'une question de bon goût; d'une affaire de cérémonie, mais de la liberté, peut-être de la vie d'un de nos compatriotes; qu'en présence d'un pareil malheur tout ressentiment devait se taire au moins pendant le temps du danger, je n'en tirai pas une pa-

role, pas un geste d'intérêt pour le prisonnier; j'ajoutai que je le priais de considérer que la partie n'était rien moins qu'égale, puisque assurément le tort que M. Pernet avait fait à M. le consul de France en négligeant la visite qu'il lui devait, n'approchait pas de la punition que lui infligeait celui-ci en le laissant mettre au cachot sans s'informer des causes de cet emprisonnement arbitraire, et sans parer aux suites bien plus graves que pourrait avoir cet acte de sévérité ; je conclus en disant que, dans cette circonstance, nous n'avions pas à nous occuper du degré de compassion que M. Pernet méritait d'inspirer, mais de la dignité de la France et de la sûreté de tous les Français qui voyageaient et voyageraient en Russie.

Mes raisons ne firent nul effet, et cette seconde visite m'avança autant que m'avait avancé la première.

Néanmoins quoique je ne connusse pas même de nom M. Pernet, et que je n'eusse aucun motif personnel pour prendre intérêt à lui, il me sembla que, puisque le hasard m'avait fait connaître son malheur, mon devoir était de lui porter tous les secours qu'il dépendait de moi de lui offrir.

A ce moment, je fus fortement frappé d'une vérité qui, sans doute, s'est souvent présentée à la pensée de tout le monde, mais qui ne m'était jusqu'alors apparue que vaguement et passagèrement; c'est que l'imagination sert à étendre la pitié et à la rendre plus vive. J'allai même jusqu'à penser qu'un homme entièrement dénué d'imagination serait impitoyable. Tout ce que j'ai de puissance de création dans la pensée s'employait malgré moi à me montrer ce pauvre inconnu aux prises avec les fantômes de la solitude et de la prison; je souffrais avec lui, comme lui, j'éprouvais ce qu'il éprouvait, je craignais ce qu'il craignait ; je le voyais abandonné de tout le monde, déplorant son isolement et reconnaissant qu'il était sans remède, car qui s'intéresserait jamais à un prisonnier dans un pays si éloigné, si différent du nôtre, dans une société où les amis s'unissent pour le bonheur et se séparent dans l'adversité? Que de stimulants à ma

commisération ! « Tu te crois seul au monde, tu es injuste envers la Providence qui t'envoie un ami, un frère ; » voilà ce que je répétais tout bas, et bien d'autres choses encore, en croyant m'adresser à la victime.

Cependant le malheureux n'espérait nul secours, et chaque heure écoulée dans une monotonie cruelle, en silence, sans incident, le plongeait plus avant dans son désespoir ; la nuit viendrait avec son cortége de spectres ; alors que de terreurs, que de regrets ne le martyriseraient-ils pas ! Combien je désirais lui faire savoir que le zèle d'un inconnu lui tenait lieu des infidèles protecteurs sur lesquels il ne devait plus compter ! Mais tout moyen de communication m'était refusé ; aussi me sentais-je doublement obligé de le servir par l'impossibilité même où j'étais de le consoler ; les lugubres hallucinations du cachot me poursuivaient au soleil, et mon imagination renfermée sous une voûte obscure, me voilait le ciel qui brillait sur ma tête et m'ôtait ma liberté pour me représenter incessamment les apparitions de la nuit dans des souterrains ou des donjons ténébreux ; enfin, dans mon trouble, oubliant que les Russes appliquent l'architecture classique même à la construction des prisons, je me voyais confiné sous terre ; je rêvais non de colonnades romaines, mais de trappes gothiques ; je devenais conspirateur, j'étais coupable, exilé, frappé, j'étais fou avec le prisonnier... inconnu !... Eh bien, si mon imagination m'eût retracé moins vivement toutes ces choses, j'aurais mis moins d'activité, moins de persévérance dans mes démarches en faveur d'un malheureux qui n'avait que moi pour appui, et qui ne pouvait m'intéresser qu'à ce titre. J'étais poursuivi par un spectre, et pour m'en délivrer j'aurais percé des murs ; le désespoir de mon impuissance me jetait dans une rage égale, peut-être, aux tourments de l'infortuné dont je partageais le supplice en m'efforçant de le faire cesser.

Insister pour pénétrer dans la prison, c'eût été une démarche dangereuse autant qu'inutile. Après de longues et douloureuses incertitudes, je m'arrêtai à une autre pensée ;

j'avais fait connaissance avec quelques personnes prépondérantes à Moscou ; et bien que, dès l'avant-veille, j'eusse pris congé de tout le monde, je résolus de tenter une confidence auprès d'un des hommes qui m'avait inspiré le plus de confiance.

Non-seulement je dois éviter ici de le nommer, mais je ne puis parler de lui que de manière à ne le point désigner.

Quand il me vit entrer dans sa chambre, il savait déjà ce qui m'amenait ; et sans me laisser le temps de m'expliquer, il me dit que par un hasard singulier il connaissait personnellement M. Pernet, qu'il le croyait innocent, d'où il suit que son affaire lui paraissait inexplicable. Mais qu'il était sûr que des considérations politiques pouvaient seules motiver un tel emprisonnement, parce que la police russe ne se démasque jamais à moins d'y être forcée; que sans doute, on avait cru l'existence de cet étranger tout à fait ignorée à Moscou; mais qu'à présent que le coup était porté, les amis ne pourraient que nuire en se montrant, car si l'on venait à penser qu'il eût des protecteurs, on se hâterait d'aggraver sa position en l'éloignant pour éviter tout éclaircissement et pour étouffer les plaintes : il ajouta qu'on devait donc dans l'intérêt même du patient ne le défendre qu'avec une extrême circonspection. « Si une fois il part pour la Sibérie, Dieu sait quand il en reviendra, » s'écria mon conseiller ; puis ce personnage s'efforça de me faire comprendre qu'il ne pouvait avouer l'intérêt qu'il prenait à un Français suspect, parce que, soupçonné lui-même d'attachement aux idées libérales, il lui suffirait de solliciter en faveur d'un prisonnier ou seulement de dire qu'il l'eût connu, pour faire exiler le malheureux au bout du monde. Il conclut en ces mots : « Vous n'êtes ni son parent ni son ami ; vous ne prenez à lui que l'intérêt que vous croyez devoir prendre à un compatriote, à un homme que vous savez dans la peine : vous vous êtes acquitté déjà du devoir que vous imposait ce louable sentiment ; vous avez parlé au compagnon de voyage du prison-

nier, à votre consul, à moi; maintenant si vous m'en croyez, vous vous abstiendrez de toute démarche ultérieure, ce que vous feriez n'irait pas au but, vous vous compromettriez sans fruit pour l'homme dont vous prenez gratuitement la défense. Il ne vous connaît pas, il n'attend rien de vous, partez donc; vous ne pouvez craindre de tromper un espoir qu'il n'a pas : moi j'aurai l'œil sur lui; je ne dois point paraître dans l'affaire, mais j'ai des moyens détournés d'en connaître et jusqu'à un certain point d'en diriger la marche; je vous promets de les employer le mieux que je pourrai; encore une fois, suivez mon conseil et partez.

— Si je partais, m'écriai-je, je n'aurais plus un instant de repos : je serais poursuivi comme d'un remords par l'idée que ce malheureux n'avait que moi pour le servir, et que je l'ai abandonné sans avoir rien fait pour lui.

— Votre présence ici, me répondit-on, ne sert même pas à le consoler, puisqu'il l'ignore ainsi que l'intérêt que vous prenez à lui, et que cette ignorance durera autant que sa détention.

— Il n'y a donc aucun moyen d'arriver jusqu'à son cachot? repartis-je.

— Aucun, » répliqua, non sans quelque marque d'impatience, la personne auprès de laquelle je croyais devoir insister avec tant de vivacité. « Vous seriez son frère, ajouta-t-elle, que vous ne pourriez faire ici plus que ce que vous avez fait. Votre présence à Pétersbourg, au contraire, peut devenir utile à M. Pernet. Vous instruirez M. l'ambassadeur de France de ce que vous savez sur cet emprisonnement, car je doute qu'il apprenne l'événement par la correspondance de votre consul. Une démarche auprès du ministre de la part d'un personnage placé comme l'est votre ambassadeur et d'un homme du caractère de M. de Barante, fera plus pour hâter la délivrance de votre compatriote que tout ce que vous et moi, et vingt autres personnes, nous pourrions tenter à Moscou.

— Mais l'empereur et ses ministres sont à Borodino ou

à Moscou, repris-je encore sans vouloir me laisser éconduire.

— Tous les ministres n'ont pas suivi Sa Majesté dans ce voyage, » me répliqua-t-on, toujours sur le ton de la politesse, quoique avec une mauvaise humeur croissante et dissimulée, mais non sans peine. « D'ailleurs, au pis aller, il faudrait attendre leur retour. Vous n'avez, je vous le répète, aucune autre marche à suivre, si vous ne voulez pas nuire à l'homme que vous voulez sauver, en vous exposant vous-même à beaucoup de tracasseries ; peut-être à quelque chose de pis, » ajouta-t-on d'un air significatif.

Si la personne à laquelle je m'adressais eût été un homme en place, j'aurais déjà cru voir les Cosaques s'avancer pour s'emparer de moi et pour me conduire dans un cachot tout pareil à celui de M. Pernet.

Je sentis que la patience de mon interlocuteur était à bout; j'étais resté moi-même interdit et je ne pouvais trouver une parole contre ses arguments ; je me retirai donc en promettant de partir, et en remerciant avec reconnaissance mon conseiller de l'avis qu'il venait de me donner.

Puisqu'il est avéré que je ne puis rien faire ici, pensai-je, je partirai sans retard. Les lenteurs de mon feldjæger, qui, sans doute, avait un dernier rapport à faire sur mon compte, me prirent le reste de la matinée ; je ne pus obtenir le retour des chevaux de poste que vers quatre heures du soir ; à quatre heures et un quart, j'étais sur la route de Pétersbourg.

La mauvaise volonté de mon courrier, divers accidents, fruits du hasard ou de la malveillance, les chevaux qui manquaient partout à cause des relais retenus pour la maison de l'empereur et pour les officiers de l'armée, ainsi que pour les courriers allant et venant continuellement de Borodino à Pétersbourg, rendirent mon voyage lent et pénible ; dans mon impatience, je ne voulais pas m'arrêter la nuit, mais je ne gagnai rien à me presser, car je fus contraint par le manque de chevaux, réel ou supposé, de passer six heures

entières à Novgorod la Grande, à cinquante lieues de Pétersbourg.

Je n'étais guère en train de visiter ce qui reste du berceau de l'empire des Slaves devenu le tombeau de leur liberté. La fameuse église de Sainte-Sophie renferme les tombes de Vladimir Iaroslawitch, mort en 1051, d'Anne sa mère, d'un empereur de Constantinople et quelques autres sépultures intéressantes. Elle ressemble à toutes les églises russes : peut-être n'est-elle pas plus authentique que la cathédrale soi-disant ancienne, où reposent les os de Minine à Nijni-Novgorod ; je ne crois plus à la date d'aucun des vieux monuments qu'on me fait voir en Russie. Je crois encore au nom de ses fleuves ; le Volkoff m'a représenté les affreuses scènes du siége de cette ville républicaine, prise, reprise et décimée par Ivan le Terrible. L'hyène impériale présidant au carnage, à la peste, à la vengeance, m'apparaissait là, couchée sur des ruines ; et les cadavres sanglants de ses sujets ressortaient du fleuve comblé de morts pour attester à mes yeux les horreurs des guerres intestines, et les fureurs qui s'allument dans les sociétés qu'on appelle civilisées parce que des forfaits qualifiés d'actes de vertus s'y commettent en sûreté de conscience. Chez les sauvages, les passions déchaînées sont les mêmes, et plus brutales, et plus féroces encore ; mais elles ont moins de portée : là, l'homme, réduit à peu près à ses forces individuelles, y fait le mal sur une plus petite échelle ; d'ailleurs, l'atrocité des vaincus explique, si elle n'excuse la cruauté des vainqueurs ; mais dans les États policés, le contraste des horreurs qui se commettent et des belles paroles qui se débitent, rend le crime plus révoltant et montre l'humanité sous un point de vue plus décourageant. Là, trop souvent certains esprits tournés à l'optimisme et d'autres qui, par intérêt, par politique ou par duperie, se font les flatteurs des masses, prennent le mouvement pour le progrès. Ce qui me paraît digne de remarque, c'est que ce sont les correspondances de Pinen l'archevêque, et de plusieurs des principaux citoyens de Novgorod avec les Polonais, qui attirèrent

la foudre sur la ville où trente mille innocents périrent dans les combats ainsi que dans les supplices et les massacres inventés et présidés par le czar. Il y eut des jours où six cents victimes furent exécutées sous ses yeux ; et toutes ces horreurs avaient lieu pour punir un crime, irrémissible dès cette époque : le crime de communication clandestine avec les Polonais. Ceci se passait il y a près de trois cents ans, en 1570.

Novgorod la Grande ne s'est jamais relevée de cette dernière crise ; elle aurait remplacé ses morts, elle n'a pu survivre à l'abolition de ses institutions démocratiques ; ses murailles, badigeonnées avec le soin qu'emploient partout les Russes pour effacer, sous le fard d'une régénération menteuse, les trop véridiques vestiges de l'histoire, ne sont plus tachées de sang ; elles paraissent bâties d'hier ; mais ses larges rues tirées au cordeau sont désertes, et les trois quarts de ses ruines, dispersées hors de son étroite enceinte, se perdent dans les plaines d'alentour, où elles achèvent de crouler loin de la ville actuelle, qui n'est elle-même qu'une ombre et un nom. Voilà tout ce qui reste de la fameuse république du moyen âge. Quelques souvenirs effacés : gloire, puissance : fantômes rentrés dans le néant pour toujours. Où est le fruit des révolutions qui n'ont cessé d'arroser de sang cette terre maintenant presque déserte? quel succès peut valoir les larmes que les passions politiques ont fait couler dans ce coin du monde? Ici tout est silencieux aujourd'hui comme avant l'histoire. Dieu nous apprend trop souvent que ce que les hommes déçus par l'orgueil regardaient comme un digne but à leurs efforts, n'était réellement qu'un moyen d'occuper le superflu de leurs forces dans l'effervescence de la jeunesse. Voilà le principe de plus d'une action héroïque!

Novgorod la Grande est aujourd'hui un tas de pierres qui conserve quelque renom au milieu d'une plaine stérile à l'œil, au bord d'un fleuve triste, étroit et troublé comme une saignée dans un marécage. Il y eut là pourtant des

hommes célèbres par leur amour pour la liberté turbulente; il s'y passa des scènes tragiques; des catastrophes imprévues terminèrent des existences brillantes. De tout ce bruit, de tout ce sang, de toutes ces rivalités, il ne reste aujourd'hui que la somnolence d'un peuple de soldats languissant dans une ville qui ne s'intéresse plus à rien de ce qui se passe dans le monde : ni à la paix, ni à la guerre. En Russie, le passé est séparé du présent par un abîme !

Depuis trois cents ans la cloche du *vetché* (1) n'appelle plus ce peuple jadis le plus glorieux, le plus ombrageux des peuples russes, à délibérer sur ses affaires; la volonté du czar étouffe dans tous les cœurs jusqu'au regret, jusqu'au souvenir de la gloire effacée. Il y a quelques années que des scènes atroces se sont passées entre les Cosaques et les habitants du pays dans les colonies militaires établies aux environs de ce reste de ville. Mais l'émeute étouffée, tout est rentré dans l'ordre accoutumé, c'est-à-dire dans le silence et dans la paix du tombeau. La Turquie n'a rien à envier à Novgorod (2),

Je fus doublement heureux, pour le prisonnier de Moscou et pour moi-même, de quitter ce séjour jadis fameux par les désordres de la liberté, aujourd'hui désolé par ce qu'on appelle *le bon ordre*, mot qui équivaut ici à celui de mort.

J'eus beau faire diligence, je n'arrivai à Pétersbourg que le quatrième jour; à peine descendu de voiture, je courus chez M. de Barante.

Il ignorait encore l'arrestation de M. Pernet, et il me parut surpris de l'apprendre par moi; surtout quand il sut que j'avais mis près de quatre jours à faire la route. Son étonnement redoubla lorsque je lui contai mes inutiles instances auprès de notre consul pour déterminer ce défenseur officiel des Français à tenter une démarche en faveur du prisonnier.

(1) Assemblée populaire.
(2) *Voyez* la lettre dix-huitième, histoire de Thelenef.

L'attention avec laquelle m'écoutait M. de Barante, l'assurance qu'il me donna de ne rien négliger pour éclaircir cette affaire, de ne la point perdre de vue un moment, tant qu'il n'aurait pas démêlé le nœud de l'intrigue, l'importance qu'il me parut attribuer aux moindres faits qui pouvaient intéresser la dignité de la France et la sûreté de nos concitoyens, mirent ma conscience en paix et dissipèrent les fantômes de mon imagination. Le sort de M. Pernet était dans les mains de son protecteur naturel de qui l'esprit et le caractère devenaient pour ce malheureux des garants plus sûrs que mon zèle et mes impuissantes sollicitations.

Je sentis que j'avais fait tout ce que je pouvais et devais faire pour venir en aide au malheur, et pour défendre l'honneur de mon pays selon la mesure de mes forces, et sans sortir des bornes que m'imposait ma position de simple voyageur. *La folle de la maison* avait servi à quelque chose. Durant les douze ou quinze jours que je demeurai encore à Pétersbourg, je crus donc devoir m'abstenir de prononcer le nom de M. Pernet devant M. l'ambassadeur de France, et je quittai la Russie sans savoir la suite d'une histoire dont le commencement m'avait préoccupé et intéressé comme vous venez de le voir.

Mais tout en m'acheminant rapidement et *librement* vers la France, ma pensée se reportait souvent dans les cachots de Moscou. Si j'avais su ce qui s'y passait, j'aurais été encore plus agité (1).

(1) Pour ne pas laisser le lecteur dans l'ignorance où je suis resté près de six mois sur le sort du prisonnier de Moscou, j'insère ici ce que je n'ai appris que depuis mon retour en France, touchant l'emprisonnement de M. Pernet et sa délivrance.

Un jour, vers la fin de l'hiver de 1840, on m'annonce qu'un inconnu est à ma porte et désire me parler; je fais demander son nom; il répond qu'il ne le dira qu'à moi-même. Je refuse de le recevoir; il insiste; je refuse de nouveau. Enfin, renouvelant ses instances, il m'écrit deux mots non signés, pour me dire que je ne puis me dispenser d'écouter un homme qui me doit la vie et qui ne désire que me remercier.

Ce langage me paraît nouveau; je donne l'ordre de faire monter l'inconnu. En entrant dans ma chambre il me dit : « Monsieur, je n'ai appris votre adresse qu'hier, et aujourd'hui j'accours chez vous; je m'appelle Pernet, et je viens vous exprimer ma

Les derniers moments de mon séjour à Pétersboug furent employés à visiter divers établissements que je n'avais pu voir à mon premier passage par cette ville.

reconnaissance, car on m'a dit à Pétersbourg que c'est à vous que j'ai dû la liberté, et par conséquent la vie. »

Après la première émotion que devait me causer un tel début, je me mis à observer M. Pernet : c'est un des types de cette classe nombreuse de jeunes Français qui ont l'aspect et l'esprit des hommes du Midi ; il a les yeux et les cheveux noirs, les joues creuses, le teint d'une pâleur unie ; il est petit, maigre, grêle, et il paraît souffrant, mais plutôt moralement que physiquement. Il se trouve que je connais des personnes de sa famille établies en Savoie, personnes qui sont des plus recommandables de ce pays d'honnêtes gens. Il me dit qu'il était avocat, et il me raconta qu'on l'avait retenu dans la prison de Moscou pendant trois semaines, dont quatre jours au cachot. Vous allez voir, d'après son récit, de quelle manière un prisonnier est traité dans ce séjour. Mon imagination n'avait pas approché de la réalité.

Les deux premiers jours on l'a laissé *sans nourriture*; jugez de ses angoisses! Personne ne l'interrogeait, il était seul ; il se crut pendant quarante-huit heures destiné à mourir de faim, ignoré dans sa prison. L'unique bruit qu'il entendit, c'était le retentissement des coups de verges dont on frappait, depuis cinq heures du matin jusqu'au soir, les malheureux esclaves envoyés par leurs maîtres dans cette maison pour y recevoir correction. Ajoutez à ce bruit affreux les sanglots, les pleurs, les hurlements des victimes, les menaces, les imprécations des bourreaux, et vous aurez une légère idée du traitement moral auquel notre malheureux compatriote fut soumis pendant quatre mortelles journées ; et toujours sans savoir par quel motif.

Après avoir ainsi pénétré, bien malgré lui, dans le profond mystère des prisons russes, il se crut à trop juste titre condamné à y finir ses jours, se disant non sans fondement : « Si l'on avait l'intention de me relâcher, ce n'est pas ici que m'auraient enfermé d'abord des hommes qui ne craignent rien tant que de voir divulguer le secret de leur barbarie. »

Une mince et légère cloison séparait seule son étroit cachot de la cour intérieure où se faisaient les exécutions.

Ces verges qui, depuis l'adoucissement des mœurs, remplacent le plus ordinairement le knout, de mongolique mémoire, sont un roseau fendu en trois, instrument qui enlève la peau à chaque coup; au quinzième, le patient perd presque toujours la force de crier : alors sa voix affaiblie ne peut plus faire entendre qu'un gémissement sourd et prolongé : cet horrible râle des suppliciés perçait le cœur du prisonnier et lui présageait un sort qu'il n'osait envisager.

M. Pernet entend le russe; d'abord il assista sans les voir à bien des tortures ignorées : c'étaient deux jeunes filles, ouvrières chez une modiste en vogue à Moscou; on fustigeait ces malheureuses sous les yeux mêmes de leur maîtresse; celle-ci leur reprochait d'avoir des amants, et de s'être oubliées jusqu'à les amener dans sa maison... la maison d'une marchande de modes!!!... quelle énormité! Cependant cette mégère exhortait les bourreaux à frapper plus fort; une des jeunes filles demandait grâce; on vit qu'elle allait mourir, qu'elle était en sang ; n'importe!... elle avait poussé l'audace jusqu'à dire qu'elle était moins coupable que sa maîtresse; alors celle-ci redoublait de sévérité. M. Pernet m'assura, en ajoutant toutefois qu'il pensait bien que je douterais de son assertion, que chacune de ces malheureuses reçut, à plusieurs reprises, cent

Le prince *** me fit montrer entre autres curiosités les immenses usines de Colpina, l'arsenal des arsenaux russes, situé à quelques lieues de la capitale. C'est dans cette fabrique

quatre-vingts coups de verges. « J'ai trop souffert à les compter, me dit le prisonnier, pour m'être trompé sur le chiffre ! »

On sent la démence s'approcher quand on assiste à de telles horreurs et qu'on ne peut rien faire pour secourir les victimes.

Ensuite c'étaient des paysans envoyés là par l'intendant de quelque seigneur ; c'était un serf, domestique dans la ville, puni à la sollicitation de son maître ; rien que vengeances atroces, qu'iniquités, que désespoirs ignorés (*). Le malheureux prisonnier aspirait à l'obscurité de la nuit, parce que l'heure des ténèbres amenait aussi le silence : mais alors sa pensée devenait un fer rouge ; pourtant il préférait encore les atroces douleurs de l'imagination aux souffrances que lui causaient les trop réels tourments des malfaiteurs ou des victimes amenées près de lui durant le jour. Les vrais malheureux ne redoutent pas la pensée autant que le fait. Les rêveurs bien couchés et bien nourris prétendent seuls que les peines qu'on se figure passent celles qu'on éprouve.

Enfin, après quatre fois vingt-quatre heures d'un supplice dont l'horreur passe, je crois, tous les efforts que nous faisons pour nous le figurer, M. Pernet fut tiré de son cachot, toujours sans explication, et transféré dans une autre partie de la prison.

De là il écrivit à M. de Barante par le général ***, sur l'amitié duquel il croyait pouvoir compter.

La lettre n'est point parvenue à son adresse, et quand, plus tard, celui qui l'avait écrite demanda l'explication de cette infidélité, le général s'excusa par des subterfuges, et finit en jurant sur l'Évangile, à M. Pernet, que sa lettre n'avait pas été remise au ministre de la police, et qu'elle ne le serait jamais ! Tel fut le plus grand effort de dévouement que le prisonnier put obtenir *de son ami*. Voilà ce que deviennent les affections humaines en passant par la filière du despotisme.

Trois semaines s'écoulèrent dans une inquiétude toujours croissante, car il semblait que tout était à redouter, et que rien n'était à espérer.

Au bout de ce temps, qui avait paru une éternité à M. Pernet, il fut élargi sans autre forme de procès, et sans jamais avoir pu savoir la cause de son emprisonnement.

Les questions réitérées adressées par lui au directeur de la police, à Moscou, n'ont rien éclairci : on lui dit que son ambassadeur l'avait réclamé, et on lui intima simplement l'ordre de quitter la Russie. Il demanda et obtint la permission de prendre la route de Pétersbourg.

Il désirait remercier l'ambassadeur de France de la liberté qu'il lui devait. Il désirait aussi obtenir quelques éclaircissements sur la cause du traitement qu'il venait de subir. M. de Barante tâcha, mais en vain, de le détourner du projet d'aller s'expliquer chez M. de Benkendorf, le ministre de la police impériale. Le prisonnier délivré demanda une audience ; elle lui fut accordée. Il dit au ministre qu'ignorant la cause de

(*) *Voir* à la fin du volume dans l'extrait de Laveau la liste des personnes incarcérées dans la prison de Moscou pendant l'année 1836. *Voir* aussi à la suite du voyage en Amérique de Dickens, les extraits des journaux américains concernant le traitement des esclaves aux États-Unis ; rapprochement remarquable entre les excès du despotisme et les abus de la démocratie.

que se confectionnent tous les objets nécessaires à la marine impériale. On arrive à Colpina par une route de sept lieues dont la dernière moitié est détestable. L'établissement est dirigé par un Anglais, M. Wilson, honoré du grade de général (toute la Russie est enrégimentée) (1); il nous fit les honneurs de ses machines en véritable ingénieur russe, c'est-à-dire qu'il ne nous permit pas de négliger un clou ni un écrou ; escortés par lui, nous avons passé en revue près de vingt ateliers d'une grandeur immense. Cette extrême complaisance du directeur méritait sans doute beaucoup de reconnaissance; j'en exprimai peu, c'était encore plus que je n'en ressentais; la fatigue rend ingrat presque autant que l'ennui.

Ce que nous trouvâmes de plus admirable dans la longue revue qu'on nous obligea de faire des mécaniques de Colpina, c'est une machine de Bramah destinée à éprouver la force des chaînes qui servent à porter les ancres des plus gros navires; les énormes anneaux qui ont pu résister aux efforts de

la peine qu'il avait subie, il désirait savoir son crime avant de quitter la Russie. Le ministre lui répondit brièvement qu'il ferait bien de ne pas pousser plus loin ses investigations à ce sujet, et il le congédia en lui réitérant l'ordre de sortir de l'empire sans retard.

Tels sont les seuls renseignements que j'ai pu obtenir moi-même de M. Pernet. Ce jeune homme, ainsi que toutes les personnes qui ont vécu pendant un peu de temps en Russie, a pris le ton mystérieux, réservé, auquel les étrangers qui séjournent dans cette contrée n'échappent pas plus que les habitants du pays eux-mêmes. On dirait qu'en Russie un secret pèse sur toutes les consciences.

Sur mes instances, M. Pernet finit par me dire qu'à son premier voyage on lui avait donné, dans son passe-port, le titre de négociant, et celui d'avocat au second voyage; il ajouta quelque chose de plus grave : c'est qu'avant d'arriver à Pétersbourg, voguant sur un des bateaux à vapeur de la mer Baltique, il avait exprimé librement son opinion contre le despotisme russe devant plusieurs individus qu'il ne connaissait pas.

Il m'assura, en me quittant, que ses souvenirs ne lui retraçaient nulle autre circonstance qui pût motiver le traitement qu'il avait éprouvé à Moscou.

Je ne l'ai jamais revu; mais, par un hasard aussi singulier que les circonstances qui m'ont fait jouer un rôle dans cette histoire, c'est deux ans plus tard que j'ai rencontré une personne de sa famille, qui me dit qu'elle savait le service que j'avais rendu à son jeune parent, et qui m'en remercia. Je dois ajouter que cette personne a des opinions conservatrices religieuses, et je répète qu'elle et sa famille sont estimées et respectées de tout ce qui les connaît dans le royaume de Sardaigne.

(1) On se rappelle ce que j'ai dit du tchinn, lettre dix-neuvième.

cette machine, peuvent ensuite maintenir les bâtiments contre les coups de vent et de mer les plus violents. Dans la machine de Bramah on fait un ingénieux usage de la pression de l'eau pour mesurer la force du fer ; cette invention me parut merveilleuse.

Nous examinâmes aussi des écluses destinées à servir de trop plein dans les crues d'eau extraordinaires C'est au printemps surtout que ces singulières écluses fonctionnent ; sans elles le ruisseau qui sert de moteur aux machines, au lieu de porter la vie partout, ferait des ravages incalculables. Le fond des canaux et les piles de ces écluses sont revêtus d'épaisses feuilles de cuivre, parce que ce métal, dit-on, résiste aux hivers mieux que le granit. On nous assure que nous ne verrons rien de semblable ailleurs.

J'ai retrouvé à Colpina l'espèce de grandeur et en même temps de luxe qui m'a frappé dans toutes les constructions utiles ordonnées par le gouvernement russe. Ce gouvernement ne manque presque jamais de joindre au nécessaire beaucoup de superflu. Il a tant de puissance réelle qu'il ne faut pas se laisser aller au dédain qu'inspirent les ruses auxquelles il est habitué de descendre pour éblouir les étrangers ; cette finesse est de pur choix, on doit l'attribuer à un penchant inhérent au caractère national : ce n'est pas toujours par faiblesse qu'on ment, on ment quelquefois parce qu'on a reçu de la nature le don de bien mentir : c'est un talent, et tout talent veut s'exercer.

Quand nous montâmes en voiture pour retourner à Saint-Pétersbourg, il faisait nuit et froid. La longueur de la route fut diminuée par une conversation charmante dont j'ai retenu l'anecdote que voici. Elle sert à prouver jusqu'où s'étend la puissance de création d'un souverain absolu. Jusque-là, j'avais vu le despotisme russe exercer son action sur les morts, sur les églises, sur les faits de l'histoire, sur les condamnés, sur les prisonniers, enfin, sur tout ce qui ne peut prendre la parole pour protester contre un abus de pouvoir : cette fois nous verrons un empereur de Russie im-

poser à l'une des plus illustres familles de France une parenté dont elle ne se doutait ni ne se souciait.

Sous le règne de Paul I[er], un Français du nom de Laval, d'autres disent Lovel, se trouvait à Pétersbourg; il était agréable de sa personne, il était jeune; il plut à une demoiselle fort riche dont il était amoureux : la famille de cette jeune personne était alors assez puissante et assez distinguée; aussi s'opposa-t-elle au mariage par la raison que l'étranger n'avait ni nom ni fortune. Les deux amants réduits au désespoir, eurent recours à un moyen de roman. Ils attendirent l'empereur à son passage dans une rue, se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent protection. Paul I[er] qui était bon quand il n'était pas fou, promit le consentement de la famille, qu'il décida par plus d'un moyen sans doute, mais surtout par celui-ci : « Mademoiselle *** épouse, dit l'empereur, *M. le comte de Laval,* jeune émigré français d'une famille illustre et possesseur d'une fortune considérable (1). »

Doté de la sorte, mais bien entendu en paroles seulement, le jeune Français épousa mademoiselle *** dont la famille se serait bien gardée de donner un démenti à l'empereur.

Pour prouver le dire du souverain, le nouveau *M. de Laval* fit sculpter fièrement son écusson sur la porte de l'*hôtel* où il s'établit avec sa nouvelle épouse.

Malheureusement quinze ans plus tard, sous la restaura-

(1) Après la publication de la première édition de cet ouvrage, j'ai reçu de madame la comtesse de Kosacoska, fille du comte de Laval de Pétersbourg, une lettre dans laquelle on insiste sur les erreurs dont je me suis rendu complice en rapportant cette anecdote de la manière dont je l'avais entendu raconter. On y convient cependant que M. de Laval de Pétersbourg n'appartient pas à l'illustre famille française qui, par alliance, joignit à son nom celui de Montmorenci, on ajoute même, pour le prouver, qu'il a été fait comte de Laval par le roi Louis XVIII, fait qui, lui seul, suffit pour établir que les Laval fixés en Russie depuis l'émigration n'ont rien de commun avec l'ancienne maison de Laval, ni avec l'ancienne noblesse de France. Mais ils n'ont rien à envier à personne en fait d'illustration ; leur nom est devenu historique par un fait moderne des plus glorieux : le comte de Laval de Pétersbourg est le père de la princesse Troubetzkoï, l'exilée volontaire en Sibérie.

J'ignorais, en publiant mon ouvrage, la part d'honneur que la France avait à revendiquer dans l'héroïsme de cette sainte victime du devoir conjugal.

tion, je ne sais quel M. de Montmorenci-Laval voyageait en Russie; voyant par hasard ses armes sur une porte, il s'informe; on lui conte l'histoire de M. de Laval.

A sa demande, l'empereur Alexandre fit aussitôt enlever l'écusson des Laval et la porte resta découronnée.

Le lendemain de ma course à Colpina, je visitai en détail l'Académie de peinture : superbe et pompeux édifice qui, jusqu'à présent, renferme peu de bons ouvrages : mais que peut-on espérer de l'art dans un pays où les jeunes artistes portent l'uniforme? j'aimerais mieux renoncer de bonne foi à tout travail d'imagination. J'ai trouvé tous les élèves de l'Académie enrégimentés, costumés, commandés comme des cadets de marine. Ce fait seul dénote un profond mépris pour ce qu'on prétend protéger, ou plutôt une grande ignorance des lois de la nature et des mystères de l'art : l'indifférence affichée serait moins barbare; il n'y a de libre en Russie que ce dont le gouvernement ne se soucie pas; il ne se soucie que trop des arts, mais il ignore que l'art a besoin de liberté et que cette accointance entre les œuvres du génie et l'indépendance de l'homme attesterait à elle seule la noblesse de la profession d'artiste.

Je parcourus beaucoup d'ateliers et j'y trouvai des paysagistes distingués; ils ont de l'imagination dans leurs compositions et même de la couleur. J'ai admiré surtout un tableau représentent Saint-Pétersbourg pendant une nuit d'été, par M. Vorobief : c'est beau comme la nature, poétique comme la vérité. En voyant ce tableau, j'ai cru arriver en Russie : je me suis reporté à l'époque de l'année où les nuits d'été n'étaient qu'un composé de deux crépuscules : on ne peut mieux rendre l'effet de ce jour persistant et qui triomphe de l'obscurité comme une lampe éclaire à travers une gaze légère.

Je me suis éloigné à regret de cette toile où la nature est prise sur le fait par un homme dont l'imagination s'applique à l'imitation exacte de ce qu'il a sous les yeux. Ses ouvrages m'ont rendu les premières impressions que j'éprouvai à la

vue de la mer Baltique. C'était la clarté polaire que je revoyais, ce n'était pas la lumière des tableaux ordinaires. Il y a un grand mérite à caractériser, d'une manière aussi précise, des phénomènes particuliers de la nature.

On fait beaucoup de bruit en Russie du talent de Brulow. Son *Dernier jour de Pompeia* a produit, dit-on, quelque effet en Italie. Cette énorme toile fait maintenant la gloire de l'école russe à Saint-Pétersbourg ; ne riez pas de cette qualification ; j'ai vu, en parcourant l'Académie de peinture, une salle sur la porte de laquelle sont inscrits ces mots : *École russe !!!*... Le tableau de Brulow me paraît d'une couleur fausse ; à la vérité, le sujet choisi par l'artiste était propre à voiler ce défaut ; car qui peut savoir la couleur qu'avaient les édifices de Pompeia à leur dernier jour ? Ce peintre a le pinceau sec, la touche dure, mais il a de la force ; ses conceptions ne manquent ni d'imagination ni d'originalité. Ses têtes ont de la variété et de la vérité ; s'il entendait l'usage du clair-obscur, il mériterait peut-être un jour la réputation qu'on lui fait ici ; en attendant, il manque de naturel, de coloris, de légèreté, de grâce, et le sentiment du beau lui est étranger ; il ne manque pas d'une sorte de poésie sauvage : toutefois, l'effet général de ses tableaux est désagréable à l'œil, et son style roide, mais qui n'est pas dépourvu de force, rappelle les imitateurs de l'école de David ; c'est dessiné comme d'après la bosse avec assez de soin et colorié au hasard.

Dans un tableau de *l'Assomption*, qu'on est convenu à Pétersbourg d'admirer parce qu'il est du *fameux* Brulow, j'ai remarqué des nuages si lourds qu'on pourrait les envoyer à l'Opéra pour représenter des rochers.

Il y a pourtant dans Pompeia des expressions de têtes qui promettent un vrai talent. Ce tableau, malgré les défauts de composition qu'on y découvre, gagnerait à être gravé ; car c'est surtout par la couleur qu'il pèche.

On dit que depuis son retour en Russie, l'auteur a déjà beaucoup perdu de son enthousiasme pour l'art. Que je le

plains d'avoir vu l'Italie, puisqu'il devait revenir dans le Nord ! Il travaille peu, et malheureusement sa facilité, dont on lui fait un mérite, paraît trop dans ses ouvrages. C'est par des études assidues et forcées qu'il parviendrait à vaincre la roideur de son dessin, et la crudité de ses couleurs. Les grands peintres savent la peine qu'il se faut donner pour ne plus dessiner avec le pinceau, pour peindre par la dégradation des tons, pour effacer de dessus la toile les lignes qui n'existent nulle part dans la nature, pour montrer l'air qui est partout, pour cacher l'art, enfin pour apprendre à reproduire la réalité sans cesser de l'ennoblir. Il semble que le Raphaël russe ne se doute pas de la rude tâche de l'artiste.

On m'assure qu'il passe sa vie à s'enivrer plus qu'à travailler; je le blâme moins que je ne le plains. Ici tous les moyens sont bons pour se réchauffer : le vin est le soleil de la Russie. Si l'on joint au malheur d'être Russe celui de se sentir peintre, il faut s'expatrier. N'est-ce pas un lieu d'exil pour les peintres qu'une ville où il fait nuit trois mois, et où la neige a plus d'éclat que le soleil?

En s'appliquant à reproduire les singularités de la nature sous cette latitude, quelques peintres de genre pourraient se faire honneur et obtenir sur les marches du temple des arts une petite place où ils feraient bande à part ; mais un peintre d'histoire, s'il veut développer les dispositions qu'il a reçues du ciel, doit fuir un tel climat. Pierre le Grand avait beau dire et beau faire, la nature mettra toujours des bornes aux fantaisies de l'homme, fussent-elles justifiées par les ukases de vingt czars.

J'ai vu de M. Brulow un ouvrage vraiment admirable : c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à Saint-Pétersbourg parmi les tableaux modernes ; à la vérité, c'est la copie d'un chef-d'œuvre assez ancien : de l'école d'Athènes. Elle est grande comme l'original au moins. Quand on sait reproduire ainsi ce que Raphaël a fait peut-être de plus inimitable après ses madones, on est obligé de retourner à Rome pour y ap-

prendre à faire mieux que *le Dernier jour de Pompeïa* et que *l'Assomption de la Vierge* (1).

Le voisinage du pôle est contraire aux arts, excepté à la poésie, à qui parfois l'âme humaine suffit ; alors c'est le volcan sous la glace. Mais pour les habitants de ces âpres climats, la musique, la peinture, la danse, tous les plaisirs de sensation qui, jusqu'à un certain degré, sont indépendants de la pensée, perdent de leurs charmes en perdant leurs organes. Que me feraient Rembrandt la nuit, et le Corrége, et Michel-Ange, et Raphaël dans une chambre sans lumière ? Le Nord a des beautés sans doute, mais c'est un palais qui manque de jour. L'amour plus dégagé des sens y naît des désirs physiques moins que des besoins du cœur ; mais, n'en déplaise au vain luxe du pouvoir et de l'opulence, tout le séduisant cortége de la jeunesse avec ses jeux, ses grâces, ses ris, ses danses, s'arrête aux régions bénies où les rayons du soleil, sans se contenter de glisser sur la terre qu'à peine ils effleurent, la réchauffent et la fécondent en l'éclairant du haut du ciel.

En Russie tout se ressent d'une double tristesse : la peur du pouvoir, l'absence du soleil !... Les danses nationales y ressemblent tantôt à une ronde menée par des ombres, défilant tristement à la lueur d'un crépuscule qui ne finit jamais ; tantôt, et c'est lorsqu'elles sont vives, à un exercice qu'on s'impose de peur de s'endormir et de geler en dormant. Mademoiselle Taglioni elle-même... hélas !... mademoiselle Taglioni n'a-t-elle pas été métamorphosée à Saint-Pétersbourg en une danseuse parfaite ? Quelle chute pour la Sylphide !!!... c'est l'histoire d'Ondine devenue simple femme... Mais quand elle marche dans les rues... car elle marche à présent !... elle est suivie par des laquais en grande livrée avec de belles cocardes à leurs chapeaux et des galons d'or, et on l'accable tous les matins dans les journaux d'articles

(1) M. Brulow a copié d'une manière fort remarquable plusieurs ouvrages de Raphaël ; mais j'ai surtout été frappé de la beauté de celui-ci.

pleins de louanges les plus ridicules que j'aie lues. Voilà ce que les Russes, avec tout leur esprit, savent faire pour les arts et pour les artistes. Ce qu'il faut aux artistes, c'est un ciel qui les fasse naître, un public qui les comprenne, une société qui les inspire... Voilà le nécessaire : les récompenses sont de surérogation ; on les leur donne par surcroît, comme dit l'Évangile. Ce n'est pas dans un empire dont le peuple, refoulé de force non loin de la terre des Lapons, et policé de force par Pierre I[er], qu'il faut aller chercher ces choses. J'attends les Russes à Constantinople pour savoir ce dont ils sont capables en fait de beaux-arts et de civilisation.

La meilleure manière de protéger les arts, c'est d'avoir sincèrement besoin des plaisirs qu'ils procurent ; une nation parvenue à ce point de civilisation ne sera pas longtemps contrainte à demander des artistes aux étrangers.

Au moment où j'allais quitter Saint-Pétersbourg, quelques personnes déploraient tout bas l'abolition des uniates (1), et racontaient les mesures arbitraires qui avaient amené de longue main cet acte irréligieux célébré comme un triomphe par l'Église russe. Les persécutions cachées qu'on a fait endurer à plusieurs prêtres des uniates révoltent les cœurs les plus indifférents ; mais dans un pays où les distances et le secret favorisent l'arbitraire et prêtent leur secours constant aux actes les plus tyranniques, toutes les violences restent couvertes. Ceci me rappelle le mot significatif trop souvent répété par les Russes privés de protecteurs : « Dieu est si haut ! l'empereur est si loin (2) ! »

Voici donc les Grecs qui se mettent à faire des martyrs. Qu'est devenue la tolérance dont ils se vantaient devant les hommes qui ne connaissent pas l'Orient ? Aujourd'hui les glorieux confesseurs de la foi catholique languissent dans des couvents-prisons, et leur lutte, admirée dans le ciel, reste

(1) Les uniates sont des Grecs réunis à l'Église catholique, et dès lors regardés comme des schismatiques par l'Église grecque.

(2) *Voir* le Livre des persécutions et souffrances de l'Église catholique en Russie, et les beaux articles du *Journal des Débats* au mois d'octobre 1842.

ignorée même de l'Église pour laquelle ils militent généreusement sur la terre, de cette Église, mère de toutes les Églises, et la seule universelle, car elle est la seule qui ne soit pas entachée de localité, qui soit restée libre et qui n'appartienne à aucun pays (1)!...

Quand le soleil de la publicité se lèvera sur la Russie, ce qu'il éclairera d'injustice non-seulement anciennes, mais de chaque jour, fera frémir le reste du monde. On ne frémira pas assez, car tel est le sort de la vérité sur la terre : tant que les peuples ont le plus grand intérêt à la reconnaître, ils l'ignorent, et lorsqu'ils l'apprennent, elle ne leur importe déjà plus guère. Les abus d'un pouvoir renversé n'excitent que de froides exclamations ; ceux qui les relatent passent pour des acharnés qui battent l'ennemi à terre, tandis que d'un autre côté les excès de ce pouvoir unique demeurent soigneusement cachés tant qu'il est debout, car avant tout il emploie sa force à étouffer les plaintes de ses victimes; il extermine, il anéantit, mais il se garde d'irriter, et il s'applaudit encore de sa mansuétude, parce qu'il ne se permet que les cruautés indispensables. Néanmoins, c'est à tort qu'il vante sa douceur : lorsque la prison est muette et fermée comme la tombe, on se passe aisément de l'échafaud !...

L'idée que je respirais le même air que tant d'hommes injustement opprimés, et séparés du monde, me privait du repos le jour et la nuit. J'étais parti de France effrayé des abus d'une liberté menteuse, je retourne dans mon pays, persuadé que si le gouvernement représentatif n'est pas le plus moral, logiquement parlant, il est sage et modéré dans la pratique; quand on voit que d'un côté il préserve les peuples de la licence démocratique, et de l'autre des abus les plus criants du despotisme, abus d'autant plus hideux que les sociétés qui les tolèrent sont plus avancées dans la civilisation matérielle; on se demande s'il ne faut pas imposer

(1) N'a-t-il pas fallu trois ans pour faire arriver jusqu'à Rome le cri de quelques-uns de ces infortunés?

silence à ses antipathies et subir sans se plaindre une nécessité politique qui, après tout, apporte aux nations préparées pour elle plus de bien que de mal.

A la vérité, jusqu'à présent cette nouvelle et savante forme de gouvernement n'a pu se consolider que par l'usurpation. Peut-être ces usurpations définitives avaient-elles été rendues inévitables par toutes les fautes précédentes; c'est une question de politique religieuse que le temps, le plus sage des ministres de Dieu sur la terre, résoudra pour nos neveux. Ceci me rappelle une pensée profonde exprimée par un des esprits les plus éclairés et les plus cultivés de l'Allemagne, M. de Varnhagen d'Ense : « J'ai bien cherché, m'écrivait-il un jour, par quels hommes se font en dernière analyse les révolutions, et, après trente ans de méditations, j'ai trouvé ce que j'avais pensé dès ma jeunesse, qu'elles se font par ceux contre qui elles sont dirigées. »

Jamais je n'oublierai ce que j'ai senti en passant le Niémen pour entrer à Tilsit; c'est surtout dans ce moment-là que j'ai donné raison à l'aubergiste de Lubeck. Un oiseau échappé de sa cage, ou sortant de dessous la cloche d'une machine pneumatique, serait moins joyeux. Je puis dire, je puis écrire ce que je pense, je suis libre!... m'écriai-je. La première lettre vraie que j'aie adressée à Paris est partie de cette frontière : elle aura fait événement dans le petit cercle de mes amis, qui, jusque-là sans doute, avaient été les dupes de ma correspondance officielle. Voici la copie de cette lettre :

Tilsit, ce jeudi 26 septembre 1839.

« Cette date vous fera, j'espère, autant de plaisir à lire qu'elle m'en fait à écrire; me voici hors de l'empire de l'uniformité, des minuties et des difficultés. On parle librement et l'on se croit dans un tourbillon de plaisir et dans un monde emporté par les idées nouvelles vers une liberté désordonnée. C'est pourtant en Prusse qu'on est; mais sortir de

la Russie c'est retrouver des maisons dont le plan n'a pas été commandé à un esclave par un maître inflexible, maisons pauvres encore, mais librement bâties; c'est voir une campagne gaie et librement cultivée (n'oubliez pas que c'est de la Prusse ducale que je parle), et ce changement épanouit le cœur. En Russie l'absence de la liberté se ressent dans les pierres toutes taillées à angles droits, dans les poutres toutes équarries régulièrement, comme elle se ressent dans les hommes... Enfin je respire!... je puis vous écrire sans les précautions oratoires commandées par la police : précautions presque toujours insuffisantes, car il y a autant de susceptibilité d'amour-propre que de prudence politique dans l'espionnage des Russes. La Russie est le pays le plus triste de la terre habité par les plus beaux hommes que j'aie vus; un pays où l'on aperçoit à peine les femme ne peut être gai... Enfin m'en voici dehors, et sans le moindre accident! Je viens de faire deux cent cinquante lieues en quatre jours, par des chemins souvent détestables, souvent magnifiques; car l'esprit russe, tout ami qu'il est de l'uniformité, ne peut atteindre à l'ordre véritable; le caractère de cette administration, c'est la tatillonnage, la négligence et la corruption. On est révolté à l'idée de s'habituer à tout cela, et pourtant on s'y habitue. Un homme sincère dans ce pays-là passerait pour fou.

» A présent je vais me reposer en voyageant à loisir. J'ai deux cents lieues à faire d'ici à Berlin; mais des lits où l'on peut coucher et de bonnes auberges partout, une grande route douce et régulière rendent ce voyage une vraie promenade. »

La propreté des lits, des chambres, l'ordre des ménages dirigés par des femmes : tout me semblait charmant et nouveau... J'étais surtout frappé de l'air de liberté des paysans et de la gaieté des paysannes : leur bonne humeur me causait presque de l'effroi : c'était une indépendance dont je craignais pour eux les conséquences; j'en avais perdu le souvenir. On voit là des villes qui sont nées spontanément, et

l'on reconnaît qu'elles étaient bâties avant qu'aucun gouvernement en eût fait le plan. Assurément, la Prusse ne passe pas pour le pays de la licence, eh bien, en traversant les rues de Tilsit et plus tard celles de Kœnigsberg, je croyais assister au carnaval de Venise. Je me suis souvenu alors qu'un Allemand de ma connaissance, après avoir passé, pour ses affaires, plusieurs années en Russie, parvint enfin à quitter ce pays pour toujours; il était dans la compagnie d'un de ses amis; à peine eurent-ils mis le pied sur le bâtiment anglais qui venait de lever l'ancre, qu'on les vit tomber dans les bras l'un de l'autre en disant : « Dieu soit loué, nous pouvons respirer librement et penser tout haut!... »

Beaucoup de gens, sans doute, ont éprouvé la même sensation : pourquoi nul voyageur ne l'a-t-il exprimée? C'est ici que j'admire, sans le comprende, le prestige que le gouvernement russe exerce sur les esprits. Il obtient le silence, non-seulement de ses sujets, c'est peu, mais il se fait respecter même de loin par les étrangers échappés à sa discipline de fer. On le loue, ou au moins l'on se tait : voilà un mystère que je ne puis m'expliquer. Si un jour la publication de ce voyage m'aide à le concevoir, j'aurai une raison de plus pour m'applaudir de ma sincérité.

Je devais retourner de Pétersbourg en Allemagne par Wilna et Varsovie. J'ai changé de projet.

Des malheurs tels que ceux de la Pologne ne sauraient être attribués uniquement à la fatalité : dans les infortunes prolongées, il faut toujours faire la part des fautes aussi bien que celle des circonstances. Jusqu'à un certain point les nations comme les individus deviennent complices du sort qui les poursuit; elles paraissent comptables des revers qui les atteignent coup sur coup, car à des yeux attentifs les destinées ne sont que le développement des caractères. En apercevant le résultat des erreurs d'un peuple puni avec tant de sévérité, je ne pourrais m'abstenir de quelques réflexions dont je me repentirais; dire leur fait aux oppresseurs, c'est une charge qu'on s'impose avec une sorte de joie, soutenu

qu'on se sent par l'apparence de courage et de générosité qui s'attache à l'accomplissement d'un devoir périlleux, ou tout au moins pénible ; mais contrister la victime, accabler l'opprimé, fût-ce à coups de vérités, c'est une exécution à laquelle ne s'abaissera jamais l'écrivain qui ne veut pas mépriser sa plume.

Voilà pourquoi j'ai renoncé à voir la Pologne.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME A M***.

Retour à Ems. — Ce qui caractérise les envieux. — L'automne aux environs du Rhin. — Comparaison des paysages russes et allemands. — Souvenir de René. — Jeunesse de l'âme. — Madame Sand. — Définition de la misanthropie. — Secret de la vie des saints. — Mécompte éprouvé par le voyageur en Russie. — Résumé du voyage. — Dernier portrait des Russes. — But définitif de tous leurs efforts. — Secret de leur politique. — Coup d'œil sur toutes les Églises chrétiennes. — Danger qu'on court en Russie à dire la vérité sur la religion grecque. — Parallèle de l'Espagne et de la Russie.

Des eaux d'Ems, ce 22 octobre 1839.

J'ai pris l'habitude de ne laisser jamais passer beaucoup de temps sans vous obliger à vous souvenir de moi; un homme tel que vous devient nécessaire à ceux qui ont pu l'apprécier une fois et qui savent profiter de ses lumières sans les craindre. Il y a plus de peur encore que d'envie dans la haine qu'inspire le talent aux petits esprits : qu'en feraient-ils s'ils l'avaient? Mais ils sont toujours à portée de redouter son influence et sa pénétration. Ils ne voient pas que la supériorité de l'intelligence qui sert à connaître l'essence des choses et à reconnaître leur nécessité, promet l'indulgence : l'indulgence éclairée, c'est adorable comme la Providence; mais les petits esprits n'adorent pas.

Parti d'Ems pour la Russie, il y a cinq mois, je reviens dans cet élégant village, après une tournée de quelque mille lieues. Le séjour des eaux m'était désagréable au printemps, à cause de la foule inévitable des baigneurs et des buveurs, je le trouve délicieux à présent que j'y suis *seul à la lettre*, occupé à jouir du progrès d'un bel automne, au milieu des montagnes dont j'admire la tristesse, tout en recueillant mes souvenirs et en cherchant le repos dont j'ai besoin après le rapide voyage que je viens de faire.

9.

Quel contraste! en Russie, j'étais privé du spectacle de la nature : il n'y a point là de nature; pourtant ces vues de plaines, dénuées de paysages pittoresques, ont bien aussi leur genre de beautés : mais une grandeur sans charme fatigue vite : quel plaisir y a-t-il à voyager au travers d'immenses espaces nus, à perte de vue, où l'on ne découvre qu'une vaste étendue toute vide? cette monotonie aggrave la fatigue du déplacement, parce qu'elle la rend infructueuse. La surprise entre pour quelque chose dans tous les plaisirs du voyage et dans le zèle du voyageur.

C'est avec bonheur que je me retrouve à la fin de la saison, dans un pays varié et dont les beautés frappent d'abord les regards. Je ne saurais vous dire quel charme j'éprouvais il n'y a qu'un instant à m'égarer sous de grands bois dont une neige de feuilles mortes avait jonché le sol et couvert les sentiers effacés. Je me reportais aux descriptions de René; le cœur me battait comme il avait battu jadis en lisant ce douloureux et sublime entretien d'une âme avec la nature.

Cette prose religieuse et lyrique n'avait rien perdu de son pouvoir sur moi, et je me disais, étonné de mon attendrissement : la jeunesse ne finit donc jamais!

J'apercevais quelquefois à travers le feuillage éclairci par les premières gelées blanches, les lointains vaporeux du vallon de la Lahn, voisin du plus beau fleuve de l'Europe, et j'admirais le calme et la grâce du paysage.

Les points de vue formés par les ravins qui servent d'écoulement aux affluents du Rhin, sont variés; ceux des environs du Volga se ressemblent tous : mais l'aspect des plaines élevées qu'on appelle ici montagnes, parce qu'elles font plateaux et qu'elles séparent de profondes vallées, est en général froid et monotone. Cependant, ce froid et cette monotonie sont du feu, de la vie, du mouvement auprès des marécages sans bornes et des steppes sans végétation de la Moscovie : ce matin, la lumière scintillante du soleil des derniers beaux jours se répandait sur toute la nature et prêtait un éclat méridional à ces paysages du Nord qui, grâce aux vapeurs de

l'automne, avaient perdu leur sécheresse de contours et la roideur de leurs lignes brisées.

Le repos des bois dans cette saison est frappant; il contraste avec l'activité des champs où l'homme, averti par le calme précurseur de l'hiver, presse la fin des travaux.

Ce spectacle instructif et solennel, car il doit durer autant que le monde, m'intéresse comme si je ne faisais que de naître, comme si j'allais mourir; c'est que la vie intellectuelle n'est qu'une succession de découvertes. L'âme, lorsqu'elle n'a point dissipé ses forces dans les affectations, trop habituelles aux gens du monde, conserve une inépuisable faculté de surprise et de curiosité; des puissances toujours nouvelles l'excitent à de nouveaux efforts; cet univers ne lui suffit plus : elle appelle, elle comprend l'infini; sa pensée mûrit, elle ne vieillit pas, et voilà ce qui nous promet quelque chose au delà de ce que nous voyons.

C'est l'intensité de notre vie qui fait la variété; ce qu'on sent profondément paraît toujours neuf, le langage se ressent de cette éternelle fraîcheur d'impressions; chaque affection nouvelle prête son harmonie particulière aux paroles destinées à l'exprimer : voilà pourquoi le coloris du style est la mesure la plus certaine de la nouveauté, je veux dire de la sincérité des sentiments. Les idées s'empruntent, on cache leur source, l'esprit ment à l'esprit, mais l'harmonie du discours ne trompe jamais; preuve assurée de la sensibilité de l'âme, c'est une révélation involontaire; elle sort immédiatement du cœur et va droit au cœur, l'art ne la supplée qu'imparfaitement, elle naît de l'émotion, enfin cette musique de la parole porte plus loin que l'idée, c'est ce qu'il y a de plus involontaire, de plus vrai, de plus fécond dans l'expression de la pensée : voilà pourquoi madame Sand a si vite obtenu chez nous la réputation qu'elle mérite.

Saint amour de la solitude, tu n'es qu'un vif besoin de réalité!.... le monde est si menteur, qu'un caractère passionné pour le vrai doit être disposé à fuir les sociétés. La misanthropie est un sentiment calomnié : c'est la haine du

mensonge. A vrai dire, il n'y a pas de misanthropes, il y a des âmes qui aiment mieux fuir que feindre.

Seul avec Dieu, l'homme dans sa retraite devient humble à force de sincérité; là il expie, par le silence et la méditation, toutes les heureuses fraudes des esprits mondains, leurs duplicités triomphantes, leurs vanités, leurs trahisons ignorées et trop souvent récompensées; ne pouvant être dupe, ne voulant point être trompeur, il se fait victime volontaire et cache son existence avec autant de soin que les courtisans de la mode en prennent pour se mettre en lumière; tel est, sans nul doute, le secret de la vie des saints, secret facile à pénétrer, vie difficile à imiter Si j'étais un saint, je n'aurais plus la curiosité de voyager, j'aurais encore moins l'envie de raconter mes voyages; les saints ont trouvé : je cherche.

Tout en cherchant, j'ai parcouru la Russie; je voulais voir un pays où règne le calme d'un pouvoir assuré de sa force; mais arrivé là, j'ai reconnu qu'il n'y règne que le silence de la peur, et j'ai tiré de ce spectacle un enseignement tout différent de celui que j'étais venu lui demander. C'est un monde à peu près ignoré des étrangers : les Russes qui voyagent pour le fuir payent de loin, en éloges astucieux, leur tribut à la patrie, et la plupart des voyageurs qui nous l'ont décrit n'ont voulu y découvrir que ce qu'ils allaient y chercher. Si l'on défend ses préventions contre l'évidence, à quoi bon voyager? Lorsqu'on est décidé à voir les nations comme on les veut, on n'a plus besoin de sortir de chez soi.

Je vous envoie le résumé de mon voyage, écrit depuis mon retour à Ems; vous étiez présent à ma pensée pendant que je faisais ce travail; il m'est donc bien permis de vous l'adresser.

RÉSUMÉ DU VOYAGE.

En Russie, tout ce qui frappe vos regrrds, tout ce qui se passe autour de vous est d'une régularité effrayante, et la

première pensée qui vient à l'esprit du voyageur lorsqu'il contemple cette symétrie, c'est qu'une si complète uniformité, une régularité si contraire aux penchants naturels de l'homme, n'a pu s'obtenir et ne peut subsister sans violence. L'imagination implore un peu de variété.... inutilement, comme un oiseau déploie ses ailes dans une cage. Sous un tel régime, l'homme peut savoir et sait, le premier jour de sa vie, ce qu'il verra, ce qu'il fera jusqu'au dernier. Une si rude tyrannie s'appelle, en langage officiel, respect pour l'unité, amour de l'ordre; et ce fruit acerbe du despotisme paraît si précieux aux esprits méthodiques, qu'on ne saurait, disent-ils, l'acheter trop cher.

En France je me croyais d'accord avec ces esprits rigoureux; depuis que j'ai vécu sous la discipline terrible qui soumet la population de tout un empire à la règle militaire, je vous l'avoue, j'aime encore mieux un peu de désordre qui annonce la force, qu'un ordre parfait qui coûte la vie.

En Russie, le gouvernement domine tout et ne vivifie rien. Dans cet immense empire, le peuple, s'il n'est tranquille, est muet; la mort y plane sur toutes les têtes et les frappe capricieusement; c'est à faire douter de la suprême justice; là l'homme a deux cercueils : le berceau et la tombe. Les mères y doivent pleurer la naissance plus que la mort de leurs enfants.

Je ne crois pas que le suicide y soit commun; on y souffre trop pour se tuer. Singulière disposition de l'homme!!! quand la terreur préside à sa vie, il ne cherche pas la mort; il sait déjà ce que c'est (1).

(1) Dickens l'a dit : « Le suicide est rare parmi les prisonniers, même il est presque inconnu; mais nul argument en faveur du système (*) ne peut être raisonnablement déduit de cette circonstance, quoiqu'on s'en soit prévalu souvent. Tous les hommes qui ont fait leur étude des maladies de l'esprit savent parfaitement bien qu'un abattement, qu'un désespoir assez profonds pour changer entièrement le caractère et pour anéantir toute force d'élasticité, toute résistance propre, peuvent travailler l'intérieur

(*) La prison solitaire.

D'ailleurs le nombre des hommes qui se tuent serait grand en Russie, que personne ne le saurait; la connaissance des chiffres est un privilége de la police russe; j'ignore s'ils arrivent exacts à l'empereur lui-même; ce que je sais, c'est que nul malheur ne se publie sous son règne sans qu'il ait consenti à cet humiliant aveu de la supériorité de la Providence. L'orgueil du despotisme est si grand qu'il rivalise avec la puissance de Dieu. Monstrueuse jalousie !!!... dans quelles aberrations as-tu fait tomber les rois et les sujets? Pour que le prince soit plus qu'un homme, que faut-il que soit le peuple?

Aimez donc la vérité, défendez-la dans un pays où l'idolâtrie est le principe de la constitution? Un homme qui peut tout, c'est le mensonge couronné.

Vous comprenez que ce n'est pas de l'empereur Nicolas que je m'occupe en ce moment, mais de l'empereur de Russie. On vous parle beaucoup des coutumes qui bornent son pouvoir; j'ai été frappé de l'abus et n'ai point vu le remède.

Aux yeux du véritable homme d'État et de tous les esprits pratiques, les lois, j'en conviens, sont moins importantes que ne le croient nos logiciens rigoureux, nos philosophes politiques, car, en dernière analyse, c'est la manière dont

d'un homme, et s'arrêtent pourtant devant l'idée de la destruction volontaire; c'est un cas fréquent.

(*Philadelphie et sa prison solitaire. Voyage en Amérique*, par Charles Dickens.)

« Suicides are rare among the prisoners: are almost Indeed unknown. But no » argument in favour of the system, can reasonably be deduced from this circum- » stance, although it is very often urged. All men who have made diseases of the » mind, their study, know perfectly well that such extreme depression and despair » as to change the whole character and beat down all its powers of elasticity and self » resistance, may be at work within a man, and yet stop short of self destruction. » This is a common case. »

(*Philadelphia and its solitary prison. American Notes for general circulation*, by Charles Dickens. Paris, Baudry's edition, p. 135, 1842.)

Le grand écrivain, le profond moraliste, le philosophe chrétien auquel j'emprunte ces lignes, a non-seulement l'autorité du talent et d'un style qui grava ses pensées sur l'airain, mais son opinion fait loi dans cette matière si scrupuleusement établie par lui. (*Note du voyageur.*)

elles sont appliquées qui décide de la vie des peuples. Oui, mais la vie des Russes est plus triste que celle d'aucun des autres peuples de l'Europe; et quand je dis le peuple, ce n'est pas seulement des paysans attachés à la glèbe que je veux parler, c'est de tout ce qui compose l'empire.

Un gouvernement soi-disant vigoureux et qui se fait impitoyablement respecter en toute occasion, doit nécessairement rendre les hommes misérables. Dans les sociétés, tout peut servir au despotisme, quelle que soit d'ailleurs la fiction, monarchique ou démocratique, qu'on y laisse dominer. Partout où le jeu de la machine publique est rigoureusement exact, il y a despotisme. Le meilleur des gouvernements est celui qui se fait le moins sentir; mais on n'arrive à cet oubli du joug que par un génie et une sagesse supérieurs, ou par un certain relâchement de la discipline sociale. Les gouvernements, toujours bienfaisants dans la jeunesse des peuples, lorsque les hommes à demi sauvages honorent tout ce qui les arrache au désordre, le redeviennent dans la vieillesse des nations. A cette époque, on voit naître les constitutions mixtes. Mais ces gouvernements, fondés sur un pacte entre l'expérience et la passion, ne peuvent convenir qu'à des populations déjà fatiguées, à des sociétés dont les ressorts sont usés par les révolutions. On doit conclure de là que s'ils ne sont pas les plus solides, ils sont les plus doux; donc, les peuples qui les ont une fois obtenus ne sauraient trop en prolonger la durée : c'est celle d'une verte vieillesse. La vieillesse des États, comme celle des hommes, est l'âge le plus paisible quand elle couronne une vie glorieuse : mais l'âge moyen d'une nation est toujours rude à passer : la Russie l'éprouve.

Dans ce pays, différent de tous les autres, la nature elle-même est devenue complice des caprices de l'homme qui a tué la liberté pour diviniser l'unité; elle aussi, elle est partout la même : deux arbres mal venants et clair-semés à perte de vue dans les plaines marécageuses ou sablonneuses, le bouleau et le pin, voilà toute la végétation naturelle de la

Russie septentrionale, c'est-à-dire des environs de Pétersbourg et des provinces circonvoisines, ce qui comprend une immense étendue de pays.

Où trouver un refuge contre les inconvénients de la société sous un climat où l'on ne peut jouir de la campagne que trois mois par an ? et quelle campagne ! Ajoutez que, pendant les six mois les plus rigoureux de l'hiver, on n'ose respirer l'air libre que deux heures par jour, à moins d'être un paysan russe. Voilà ce que Dieu avait fait pour l'homme dans ces contrées.

Voyons ce que l'homme a fait pour lui-même : une des merveilles du monde, sans contredit, c'est Saint-Pétersbourg; Moscou est aussi une ville très-pittoresque, mais que dire de l'aspect des provinces ?

Vous verrez dans mes lettres l'excès de l'uniformité engendré par l'abus de l'unité. Un seul homme dans tout l'empire a le droit de vouloir; il résulte de là que lui seul a la vie propre. L'absence d'âme se trahit dans toutes choses : à chaque pas que vous faites, vous sentez que vous êtes chez un peuple privé d'indépendance. De vingt en trente lieues sur toutes les routes, une seule ville vous attend; c'est toujours la même. La tyrannie n'invente que les moyens de s'affermir; elle se soucie peu du bon goût dans les arts.

La passion des princes russes et des hommes du métier en Russie pour l'architecture païenne, pour la ligne droite, pour les bâtisses peu élevées et pour les rues espacées, est en contradiction avec les lois de la nature et avec les besoins de la vie dans un pays froid, brumeux et sans cesse exposé à de grands coups de vent qui vous glacent le visage. Pendant tout le temps de mon voyage, je me suis efforcé vainement de concevoir comment cette manie a pu s'emparer des habitants d'une contrée si différente des pays où naquit l'architecture qu'on transplante en Russie : les Russes ne le conçoivent probablement pas plus que moi, car ils ne sont pas plus maîtres de leurs goûts que de leurs actions. On leur a imposé ce qu'on appelle les beaux-arts comme on leur commande

l'exercice. Le régiment et son minutieux esprit, tel est le moule de cette société.

Les remparts élevés, les hauts édifices très-rapprochés les uns des autres, les rues tortueuses des villes du moyen âge conviendraient mieux que des caricatures de l'antique au climat et aux habitudes de la Russie; mais le pays auquel les Russes influents pensent le moins, celui dont ils consultent le moins le génie et les besoins, c'est le pays qu'ils gouvernent.

Quand Pierre le Grand publiait, depuis la Tartarie jusqu'en Laponie, ses édits de civilisation, les créations du moyen âge étaient depuis longtemps passées de mode en Europe; or, les Russes, même ceux qu'on a qualifiés du surnom de *grands*, n'ont jamais su que suivre la mode.

Cette disposition à l'imitation ne s'accorde guère avec l'ambition que nous leur attribuons, car on ne domine pas ce que l'on copie; mais tout est contradictoire dans le caractère de ce peuple superficiel : d'ailleurs ce qui le distingue particulièrement, c'est le manque d'invention. Pour inventer il faudrait de l'indépendance; il y a de la singerie jusque dans ses passions : s'il veut avoir son tour sur la scène du monde, ce n'est pas pour employer des facultés qu'il a et qui le tourmentent dans son inaction, c'est uniquement pour recommencer l'histoire des sociétés illustres; son ambition n'est pas une puissance, elle est une prétention : il n'a nulle force créatrice; la comparaison, voilà son talent; l'imitation, voilà son génie; si néanmoins il paraît doué d'une sorte d'originalité, c'est parce que nul peuple sur la terre n'a jamais eu un tel besoin de modèles; naturellement porté à observer, il ne redevient lui-même que lorsqu'il singe les créations des autres. Ce qu'il a d'originalité tient au don de contrefaire qu'il possède plus que tout autre peuple. Sa seule faculté primitive est l'aptitude à reproduire les inventions des étrangers. Il sera dans l'histoire ce qu'est, dans la littérature, un traducteur habile. Les Russes sont chargés de traduire la civilisation européenne aux Asiatiques.

Le talent d'imiter peut devenir utile et même admirable dans les nations, pourvu qu'il s'y développe tard; mais il tue tous les autres talents lorsqu'il les précède. La Russie est une société d'imitateurs : or, tout homme qui ne sait que copier tombe nécessairement dans la caricature.

Hésitant depuis quatre siècles entre l'Europe et l'Asie, la Russie n'a pu parvenir encore à marquer par ses œuvres dans l'histoire de l'esprit humain, parce que son caractère national s'est effacé sous les emprunts.

Séparée de l'Occident par son adhésion au schisme grec, elle est revenue après bien des siècles, avec l'inconséquence de l'amour-propre déçu, demander à des nations formées par le catholicisme, la civilisation dont l'avait privée une religion toute politique. Cette religion byzantine, sortie d'un palais pour aller maintenir l'ordre dans un camp, ne répond pas aux besoins les plus sublimes de l'âme humaine; elle aide la police à tromper la nation : voilà tout.

Elle a rendu d'avance ce peuple indigne du degré de culture auquel il aspire.

L'indépendance de l'Église est nécessaire au mouvement de la séve religieuse; car le développement de la plus noble faculté des peuples, de la faculté de croire, dépend de la dignité du sacerdoce. L'homme chargé de communiquer à l'homme les révélations divines, doit jouir d'une liberté inconnue à tout prêtre révolté contre son chef spirituel. Aussi l'humiliation des ministres du culte est elle la première punition de l'hérésie; voilà pourquoi dans tous les pays schismatiques, on voit les prêtres méprisés du peuple, malgré la protection des rois; ou pour mieux dire à cause de cette protection, qui les place dans la dépendance du prince, même en ce qui concerne leur mission divine.

Les peuples qui se connaissent en liberté n'obéiront jamais au fond du cœur à un clergé dépendant.

Le temps n'est pas loin où l'on reconnaîtra qu'en matière de religion, ce qu'il y a d'essentiel, ce n'est pas d'obtenir la liberté du troupeau, c'est d'assurer celle du pasteur.

Quand le monde en sera là, il aura fait un grand pas.

La foule obéira toujours ; elle sera toujours guidée par des hommes : appelez-les prêtres, docteurs, poëtes, savants, tyrans, l'esprit du peuple est dans la main de ses chefs ; la liberté religieuse pour les masses est donc une chimère, mais ce qui importe au sort des âmes, c'est la liberté de l'homme chargé de faire auprès d'elles l'office du prêtre : or, il n'y a au monde de prêtre libre que le prêtre catholique.

Des pasteurs esclaves ne peuvent guider que des esprits stériles : un pope n'instruira jamais les nations qu'à se prosterner devant la force !... Ne me demandez donc plus d'où vient que les Russes n'imaginent rien ; et pourquoi les Russes ne savent que copier sans perfectionner !...

Lorsque en Occident les descendants des barbares étudiaient les anciens avec une vénération qui tenait de l'idolâtrie, ils les modifiaient pour se les approprier ; qui peut reconnaître Virgile dans le Dante ? Homère dans le Tasse ? Justinien même et les lois romaines dans les codes de la féodalité ? L'imitation de maîtres, entièrement étrangers aux mœurs modernes, pouvait polir les esprits en formant la langue ; elle ne pouvait les réduire à une reproduction servile. Le respect passionné qu'ils professaient pour le passé, loin d'étouffer leur génie, l'éveillait ; mais ce n'est pas ainsi que les Russes se sont servis de nous.

Quand on contrefait la forme d'une société sans se pénétrer de l'esprit qui l'anime, quand on va demander des leçons de civilisation, non pas aux antiques instituteurs du genre humain, mais à des étrangers dont on envie les richesses sans respecter leur caractère, quand l'imitation est hostile et qu'elle tombe en même temps dans la puérilité, lorsqu'on va prendre chez un voisin, qu'on affecte de dédaigner, jusqu'à la manière d'habiter sa maison, de s'habiller, de parler, on devient un calque, un écho, un reflet ; on n'existe plus par soi-même.

Les sociétés du moyen âge, vivantes de leurs croyances renouvelées, fortes de leurs besoins à elles, pouvaient adorer

l'antiquité sans risquer de la parodier; parce que la force de création, quand elle existe, ne se perd jamais à quelque usage que l'homme l'applique... que d'imagination dans l'érudition des xve et xvie siècles !...

Le respect pour les modèles est le cachet d'un esprit créateur.

C'est pourquoi l'étude des classiques dans l'Occident à l'époque de la renaissance, n'a guère influé que sur les belles-lettres et sur les beaux-arts : le développement de l'industrie, du commerce, des sciences naturelles et des sciences exactes, est uniquement l'œuvre de l'Europe moderne, qui pour ces choses a tiré presque tout d'elle-même. L'admiration superstitieuse qu'elle professa longtemps pour la littérature païenne n'a pas empêché que sa politique, sa religion, sa philosophie, la forme de ses gouvernements, sa manière de faire la guerre, son point d'honneur, ses mœurs; son esprit, ses habitddes sociales ne soient à elle.

La Russie elle seule, civilisée tard, s'est vue, par l'impatience de ses chefs, privée d'une fermentation profonde et du bénéfice d'une culture lente et naturelle. Le travail intérieur qui forme les grands peuples, et prépare une nation à dominer, c'est-à-dire à éclairer les autres, a manqué à la Russie; je l'ai souvent remarqué, dans ce pays, la société, telle que ses souverains l'ont faite, n'est qu'une immense serre chaude remplie de jolies plantes exotiques. Là, chaque fleur rappelle son sol natal, mais on se demande où est la vie, où est la nature, où sont les productions indigènes dans cette collection de souvenirs qui dénote le choix plus ou moins heureux de quelques voyageurs curieux, mais qui n'est pas l'œuvre sérieuse d'une nation libre.

La nation russe se ressentira éternellement de cette absence de vie propre dont elle souffrait à l'époque de son réveil politique. L'adolescence, cet âge laborieux où l'esprit de l'homme assume toute la responsabilité de son indépendance, a été perdue pour elle. Ses princes et surtout Pierre le Grand, comptant pour rien le temps, l'ont fait passer violemment

de l'enfance à la virilité. A peine échappée au joug étranger, tout ce qui n'était pas la domination mongole, lui semblait la liberté; c'est ainsi que dans la joie de son inexpérience elle accepta comme une délivrance le servage lui-même, parce qu'il lui était imposé par ses souverains légitimes. Ce peuple avili sous la conquête, se trouvait assez heureux, assez indépendant pourvu que son tyran s'appelât d'un nom russe au lieu d'un nom tatare.

L'effet d'une telle illusion dure encore; l'originalité de l'esprit a fui de ce sol dont les enfants, rompus à l'esclavage, n'ont pris au sérieux, jusqu'à ce jour, que la terreur et l'ambition. Qu'est-ce que la mode pour eux, si ce n'est une chaîne élégante et qu'on ne porte qu'en public?... La politesse russe, quelque bien jouée qu'elle nous paraisse, est plus cérémonieuse que naturelle, tant il est vrai que l'urbanité est une fleur qui ne s'épanouit qu'au sommet de l'arbre social; cette plante ne se greffe pas, elle s'enracine, et la tige qui doit la supporter, comme celle de l'aloès, met des siècles à pousser; il faut que bien des générations à demi barbares soient mortes dans un pays avant que les couches supérieures de la terre sociale y fassent naître des hommes réellement polis : plusieurs âges de souvenirs sont nécessaires à l'éducation d'un peuple civilisé; l'esprit d'un enfant né de parents polis, peut seul mûrir assez vite pour comprendre ce qu'il y a de réel au fond de la politesse. C'est un échange secret de sacrifices volontaires. Rien de plus délicat, on peut dire de plus véritablement moral, que les principes qui constituent l'élégance parfaite des manières. Une telle politesse; pour résister à l'épreuve des passions, ne peut-être entièrement distincte de la noblesse des sentiments, que nul homme n'acquiert à lui seul, car c'est surtout sur l'âme qu'influe la première éducation : en un mot, la véritable urbanité est un héritage; notre siècle a beau compter le temps pour rien, la nature, dans ses œuvres, le compte pour beaucoup.

Jadis un certain raffinement de goût caractérisait les Rus-

ses du midi : et, grâce aux rapports entretenus de toute antiquité, pendant les siècles les plus barbares, avec Constantinople par les souverains de Kiew, l'amour des arts régnait dans cette partie de l'empire slave, en même temps que les traditions de l'Orient y avaient maintenu le sentiment du grand et perpétué une certaine dextérité parmi les artistes et les ouvriers : mais ces avantages, fruits d'anciennes relations avec des peuples avancés dans une civilisation héritée de l'antique, ont été perdus lors de l'invasion des Mongols.

Cette crise a forcé, pour ainsi dire, la Russie primitive d'oublier son histoire : l'esclavage produit la bassesse, qui exclut la vraie politesse; celle ci n'a rien de servile puisqu'elle est l'expression des sentiments les plus élevés et les plus délicats Or, ce n'est que lorsque la politesse devient en quelque sorte une monnaie courante chez un peuple entier qu'on peut dire que ce peuple est civilisé; alors la rudesse originelle, la personnalité brutale de la nature humaine se trouvent effacées dès le berceau par les leçons que chaque individu reçoit dans sa famille; quelque part qu'il naisse, l'homme enfant n'est point pitoyable, et si, dès le début de la vie, il n'est détourné de ses penchants cruels, jamais il ne sera réellement poli. La politesse n'est que le code de la pitié appliqué aux relations journalières de la société; ce code enseigne surtout la pitié pour les souffrances de l'amour-propre : c'est aussi le remède le plus universel, le plus applicable, le plus pratique qu'on ait trouvé jusqu'ici contre l'égoïsme.

On dira ce qu'on voudra, tous ces raffinements, résultat naturel de l'œuvre du temps, sont inconnus aux Russes actuels, qui se souviennent bien plus de Saraï que de Byzance, et qui, à peu d'exceptions près, ne sont encore que des barbares bien habillés. Ils me paraissent des portraits mal peints, mais très-bien vernis. Pour que votre politesse fût vraie, il faudrait avoir été longtemps humains avant d'être polis.

C'est Pierre le Grand qui, avec toute l'imprudence d'un

génie inculte, toute la témérité d'un homme d'autant plus impatient qu'il est censé tout-puissant, avec la persévérance d'un caractère de fer, est allé dérober bien vite à l'Europe les fruits de la civilisation tout venus, au lieu de se résigner à en jeter lentement les semences dans son propre terrain : cet homme trop vanté n'a produit qu'une œuvre factice : c'est étonnant ; mais le bien qu'a fait ce génie barbare fut passager, le mal est irréparable.

Qu'importe à la Russie de se sentir peser sur l'Europe? d'influer sur la politique de l'Europe ? Intérêts factices ! passions vaniteuses ! Ce qui lui importait, c'était d'avoir en elle-même le principe de la vie et de le développer : une nation qui n'a rien à elle que son obéissance n'est pas vivante. On a mis celle-ci à la fenêtre : elle regarde, elle écoute, elle agit comme un homme assis au spectacle agit ; quand fera-t-on cesser ce jeu ?

Il faudrait s'arrêter et recommencer : un tel effort est-il possible? peut-on reprendre en sous-œuvre un si vaste édifice? La trop récente civilisation de l'empire russe, toute factice qu'elle est, a déjà produit des résultats réels, et que nul pouvoir humain ne saurait annuler : il me paraît impossible de diriger l'avenir d'un peuple en comptant pour rien le présent. Mais le présent, quand il a été violemment séparé du passé, ne promet que du malheur : éviter ces malheurs à la Russie, en la forçant de tenir compte de son ancienne histoire qui n'était que le résultat de son caractère primitif : telle sera désormais la tâche ingrate, et plus utile que brillante, des hommes appelés à gouverner ce pays.

Le génie souverainement pratique et tout national de l'empereur Nicolas a compris ce problème : pourra-t-il le résoudre? je ne le crois pas, il ne laisse pas assez faire, il se fie trop à lui même et trop peu aux autres pour réussir. D'ailleurs, en Russie, la volonté la plus absolue ne suffit pas pour faire le bien.

Ce n'est pas contre un tyran, c'est contre la tyrannie que les amis des hommes ont à lutter ici. Il serait injuste d'accu-

ser l'empereur des malheurs de l'empire et des vices du gouvernement : la force d'un homme n'est pas égale à la tâche imposée au souverain qui tout à coup voudrait régner par l'humanité sur un peuple inhumain.

Il faut aller en Russie, il faut voir de près ce qui s'y passe pour apprendre tout ce que ne peut pas faire l'homme qui peut tout, surtout quand c'est le bien qu'il veut faire.

Les fâcheuses conséquences de l'œuvre de Pierre Ier ont encore été aggravées sous le grand ou pour mieux dire, sous le long règne d'une femme qui n'a gouverné son peuple que pour s'amuser à étonner l'Europe... L'Europe, toujours l'Europe!... jamais la Russie!

Pierre Ier et Catherine II ont donné au monde une grande et utile leçon que la Russie a payée ; ils nous ont montré que le despotisme n'est jamais si redoutable que lorsqu'il prétend faire du bien, car alors il croit excuser ses actes les plus révoltants par ses intentions : et le mal qui se donne pour remède n'a plus de bornes. Le crime à découvert ne triomphe qu'un jour; mais les fausses vertus, voilà ce qui égare à jamais l'esprit des nations. Les peuples éblouis par les brillants accessoires du crime, par la grandeur de certains forfaits que l'événement a justifiés, croient à la fin qu'il y a deux scélératesses, deux morales, et que la nécessité, la raison d'État, comme on disait jadis, disculpe les criminels de haut parage, pourvu qu'ils aient su mettre leurs excès d'accord avec les passions du pays.

La tyrannie avouée m'effrayerait peu auprès d'une oppression déguisée en amour de l'ordre. La force du despotisme est uniquement dans le masque du despote. Que le souverain soit contraint de ne plus mentir, le peuple est libre; aussi n'ai-je reconnu en ce monde d'autre mal que le mensonge. Si vous ne craignez que l'arbitraire violent et avoué, allez en Russie, vous apprendrez à redouter surtout la tyrannie hypocrite (1).

(1) « Et sui d'opinion que n'erroyent les Perses estimans le second vice estre men-

Je ne puis le nier, je rapporte de mon voyage des idées qui n'étaient pas les miennes lorsque je l'ai entrepris. Aussi ne donnerais-je pour rien au monde la peine qu'il m'a coûtée; si j'en imprime la relation, ce sera précisément parce qu'il a modifié mes opinions sur plusieurs points. Elles étaient connues de tout ce qui me lira ; mon désappointement ne l'est pas : c'est un devoir que de le publier.

En partant, je comptais me dispenser d'écrire ce dernier voyage; ma méthode est fatigante, parce qu'elle consiste à retracer pour mes amis, pendant la nuit, mes souvenirs de la journée. Durant ce travail, qui ressemble à une confidence, le public apparaît à ma pensée, mais dans un lointain vaporeux..... si vaporeux que je m'obstine à douter de sa présence; et voilà pourquoi le ton de familiarité qu'on prend malgré soi dans une correspondance intime se conserve dans mes lettres imprimées.

Quelque légère que puisse vous paraître cette tâche, je ne suis plus assez jeune pour me l'imposer impunément ; une fois l'entreprise commencée, je tiens à la compléter, je ne me permets ni paresse ni négligence : c'est une rude fatigue. Aussi me plaisais-je à penser que je pourrais cette fois voyager pour moi tout seul, c'était le moyen de voir avec tranquillité. Mais la préoccupation où j'ai trouvé les Russes à mon égard, depuis les plus grands personnages jusqu'aux plus petits particuliers, m'a donné la mesure de mon importance, du moins de celle que j'ai pu acquérir à Pétersbourg. « Que pensez-vous, ou plutôt que direz-vous de nous? » voilà le fond de tous les discours qu'on m'adressait : ils m'ont tiré de mon inaction ; je faisais le modeste par apathie, peut-être par lâcheté ; d'ailleurs, Paris rend humble ceux qu'il ne rend pas excessivement présomptueux ; j'avais donc lieu de me défier de moi-même, mais l'amour-propre inquiet des Russes a rassuré le mien.

sir, le premier estre debvoir, car debtes et mensonges sont ordinairement ensemble raillez. » Rabelais, livre III, chap. v, *Pantagruel*, p. 209.

J'ai été soutenu dans ma nouvelle résolution par un désenchantement toujours croissant. Certes, il faut que la cause du mécompte soit profonde et active pour que le dégoût m'ait atteint au milieu des fêtes les plus brillantes que j'aie vues de ma vie, et malgré l'éblouissante hospitalité des Russes. Mais j'ai reconnu du premier coup d'œil qu'il y a dans les démonstrations d'intérêt qu'ils vous prodiguent plus d'envie de passer pour prévenants, qu'il n'y a de vraie cordialité. La cordialité est inconnue aux Russes; ce n'est pas là ce qu'ils ont emprunté des Allemands. Ils occupent tous vos instants, ils vous distraient, ils vous absorbent, ils vous tyrannisent à force d'empressement, ils s'enquièrent de l'emploi de vos journées, ils vous questionnent avec des instances qui n'appartiennent qu'à eux, et de fêtes en fêtes, ils vous empêchent de voir leur pays. Ils ont fait un mot français pour exprimer le résultat de cette tactique soi-disant obligeante : c'est ce qu'ils appellent enguirlander (1) les étrangers. Par malheur, ces soins empressés sont tombés sur un homme que les fêtes ont toujours moins distrait que fatigué. Mais viennent-ils à s'apercevoir que leur effet direct est manqué sur l'esprit de l'étranger, ils ont recours à des moyens détournés pour discréditer ses récits auprès des lecteurs éclairés : ils l'abusent avec une dextérité merveilleuse. Ainsi, afin de lui montrer les choses sous un faux jour, ils mentent en mal comme ils mentaient en bien, tant qu'ils croyaient pouvoir compter sur une crédulité bienveillante. Souvent dans la même conversation, j'ai surpris la même personne changeant deux ou trois fois de tactique à mon égard. Je ne me flatte pas d'avoir toujours pu discerner le vrai, en dépit des efforts combinés avec tant d'art par des gens dont c'est le métier de le déguiser; mais c'est déjà beaucoup que de savoir qu'on est trompé; si je ne vois pas la vérité, je vois qu'on me la cache (2); et si je ne suis éclairé, je suis armé.

(1) *Voyez* lettre quinzième.
(2) *Voyez* la relation de la course à Schlusselbourg.

La gaieté manque à toutes les cours ; mais à celle de Saint-Pétersbourg on n'a même pas la permission de s'ennuyer. L'empereur, qui voit tout, prend l'affectation du plaisir pour un hommage, ce qui rappelle le mot de M. de Talleyrand sur Napoléon : « L'empereur ne plaisante pas ; il veut qu'on s'amuse. »

Je blesserai des amours-propres, mon incorruptible bonne foi m'attirera des reproches : mais est-ce ma faute, à moi, si en allant demander à un gouvernement absolu des arguments nouveaux contre le despotisme de chez nous, contre le désordre baptisé du nom de liberté, je n'ai été frappé que des abus de l'autocratie, c'est-à-dire de la tyrannie qualifiée de bon ordre ? Le despotisme russe est un faux ordre comme notre républicanisme est une fausse liberté. Je fais la guerre au mensonge partout où je le reconnais, mais il y a plus d'un genre de mensonges : j'avais oublié ceux du pouvoir absolu ; je les raconte en détail aujourd'hui, parce qu'en décrivant mes voyages, je dis toujours ingénument ce que je vois.

Je hais les prétextes : j'ai vu qu'en Russie l'ordre sert de prétexte à l'oppression, comme en France la liberté à l'envie. En un mot, j'aime la vraie liberté, la liberté possible dans une société d'où toute élégance n'est pas exclue ; je ne suis donc ni démagogue ni despote ; je suis aristocrate dans l'acception la plus large du mot. L'élégance que je désire conserver aux sociétés n'est point frivole ; elle n'est point cruelle, elle est réglée par le goût ; le goût exclut les abus ; il en est le plus sûr préservatif, car il craint toute exagération. Une certaine élégance est nécessaire aux arts, et les arts sauvent le monde, puisque c'est par eux surtout que les peuples s'attachent à la civilisation dont ils sont la dernière expression, et la plus précieuse récompense. Par un privilége unique entre tout ce qui peut répandre de l'éclat sur une nation, leur gloire plaît et profite à la fois à toutes les classes de la société.

L'aristocratie telle que je l'entends, loin de s'allier avec la

tyrannie en faveur de l'ordre, ainsi que le lui reprochent les démagogues qui la méconnaissent, ne peut subsister avec l'arbitraire. Elle a pour mission de défendre, d'un côté, le peuple contre le despote, et de l'autre, la civilisation contre la révolution, le plus redoutable des tyrans. La barbarie prend plus d'une forme : vous la frappez dans le despotisme, elle renaît dans l'anarchie ; mais la vraie liberté, sous la garde de la vraie aristocratie, n'est ni violente ni désordonnée.

Malheureusement aujourd'hui les partisans de l'aristocratie modératrice en Europe s'aveuglent et prêtent des armes à leurs adversaires ; dans leur fausse prudence, ils s'en vont chercher du secours chez les ennemis de toute liberté politique et religieuse, comme si le danger ne pouvait venir que du côté des nouveaux révolutionnaires ; pourtant les souverains arbitraires étaient d'anciens usurpateurs tout aussi redoutables que le sont les jacobins modernes.

L'aristocratie féodale est finie, moins l'éclat indélébile dont brilleront toujours les grands noms historiques ; mais dans les sociétés qui veulent vivre, la noblesse du moyen âge sera remplacée comme elle l'est depuis longtemps chez les Anglais par une magistrature héréditaire ; et cette nouvelle aristocratie, héritière de toutes les anciennes aristocraties, combinée de plusieurs éléments divers, puisque la charge, la naissance et la richesse en sont les bases, ne retrouvera son crédit que lorsqu'elle s'appuiera sur une religion libre ; or, je l'ai dit et je le répète aussi souvent que je le crois nécessaire, la seule religion libre est celle qui est enseignée par l'Église catholique, la plus libre de toutes les Églises, puisqu'elle est la seule qui ne dépende d'aucune souveraineté temporelle, celle du pape n'étant plus aujourd'hui destinée qu'à défendre l'indépendance sacerdotale. L'aristocratie est le gouvernement des esprits indépendants, et l'on ne peut trop le redire : le catholicisme est la religion des prêtres libres.

Vous le savez : dès qu'une vérité m'apparaît, je la dis

sans en calculer les conséquences, persuadé que le mal ne vient pas des vérités qu'on publie, mais des vérités qu'on déguise; aussi ai-je toujours regardé comme pernicieux le proverbe de nos pères : Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire.

C'est parce que chacun trie dans la vérité ce qui sert à ses passions, à sa peur, à sa servilité, à son intérêt, qu'on la rend plus nuisible que l'erreur; aussi, quand je voyage, je ne choisis pas dans les faits que je recueille, je ne repousse pas ceux qui combattent mes croyances les plus chères. Tant que je raconte, je n'ai d'autre religion que le culte du vrai; je m'efforce de n'être pas juge, je ne suis pas même peintre, car les peintres composent; je tâche de devenir miroir; enfin je veux être impartial avant tout, et en ceci l'intention suffit, du moins aux yeux des lecteurs spirituels; je ne puis ni ne veux m'avouer qu'il en existe d'autres, cette découverte rendrait la tâche de l'écrivain trop fastidieuse.

Toutes les fois que j'ai eu l'occasion de communiquer avec les hommes, la première pensée que m'aient inspirée leurs procédés envers moi, c'est qu'ils avaient plus d'esprit que moi, qu'ils savaient mieux se défendre, mieux dire et mieux faire. Tel a été jusqu'à ce jour le résultat de mes expériences; je ne méprise donc personne, à plus forte raison suis-je loin de mépriser mes lecteurs. Voilà pourquoi je ne les flatte jamais.

S'il est des hommes pour lesquels il m'est difficile d'être équitable, c'est pour ceux qui m'ennuient; mais je n'en connais guère, car je fuis les oisifs.

Je vous ai dit qu'il n'y avait qu'une ville en Russie : à Pétersbourg il n'y a qu'un salon; c'est toujours et partout la cour ou des fractions de la cour. Vous changez de maison, vous ne changez pas de cercle, et dans ce cercle unique on s'interdit tout sujet de conversation intéressante; mais ici je trouve qu'il y a compensation, grâce à l'esprit aiguisé des femmes, qui s'entendent merveilleusement à nous faire penser ce qu'elles ne disent pas.

Les femmes sont en tous lieux les moins serviles des esclaves, parce que, usant habilement de leur faiblesse, dont elles se font une puissance, elles savent mieux que nous échapper aux mauvaises lois ; aussi sont-elles destinées à sauver la liberté individuelle partout où manque la liberté publique.

Qu'est-ce que la liberté, si ce n'est la garantie du droit du plus faible, que les femmes sont chargées par la nature de représenter dans la société? En France, aujourd'hui, on s'enorgueillit de tout décider à la majorité ;.... belle merveille !!!..... quand je verrai qu'on a quelque égard aux réclamations de la minorité, je crierai à mon tour : Vive la liberté !

Il faut tout dire, les plus faibles de maintenant étaient les plus forts d'autrefois, et alors ils n'ont que trop donné l'exemple de l'abus de la force dont je me plains aujourd'hui ! Mais une erreur n'en excuse pas une autre.

Malgré la secrète influence des femmes, la Russie est encore plus loin de la liberté que ne le sont la plupart des pays de la terre; non du mot, mais de la chose. Demain dans une émeute, dans un massacre, à la lueur d'un incendie, on peut crier vive la liberté jusque sur les frontières de la Sibérie; un peuple aveugle et cruel peut éventrer ses maîtres, il peut se révolter contre des tyrans obscurs; et faire rougir de sang les eaux du Volga, il n'en sera pas plus libre : la barbarie est un joug.

Aussi, le meilleur moyen d'émanciper les hommes n'est-il pas de proclamer leur affranchissement avec pompe, c'est de rendre la servitude impossible en développant dans le cœur des nations le sentiment de l'humanité; il manque en Russie. Parler libéralité aujourd'hui à des Russes, de quelque condition qu'ils soient, ce serait un crime; leur prêcher l'humanité à tous, sans exception, c'est un devoir.

La nation russe, il faut bien le dire, n'a pas encore de justice (1); aussi m'a-t-on cité un jour à la louange de l'em-

(1) *Voir* la brochure de M. Tolstoï, citée dans le cours du voyage.

pereur Nicolas le gain d'un procès par un particulier obscur, contre des grands seigneurs. Dans ce cas, l'admiration pour le caractère du souverain me paraissait une satire contre la société. Ce fait trop vanté m'a prouvé positivement que l'équité n'est qu'une exception en Russie.

Tout bien considéré, je ne conseillerais pas à tous les hommes de peu, comme on disait jadis en France, de se fier au succès de ce personnage, favorisé peut-être par exception pour assurer l'impunité aux injustices courantes : espèce de moulin de Sans-Souci, échantillon d'équité dont les régulateurs de la loi se plaisent à faire montre pour répondre aux reproches de corruption et de servilité.

Un autre fait dont nous devons tirer une induction peu favorable à la magistrature russe, c'est qu'on ne plaide guère en Russie : chacun sait où cela mène; on recourrait plus souvent à la justice, si les juges étaient plus équitables. C'est ainsi qu'on ne se querelle pas, qu'on ne se bat pas dans les rues, de peur du cachot et des fers, indistinctement réservés, la plupart du temps, aux deux parties.

Malgré les tristes tableaux que je vous trace, deux choses et une personne valent la peine du voyage. La Néva de Pétersbourg, pendant les jours sans nuits, le Kremlin de Moscou, au clair de lune, et l'empereur de Russie : c'est la Russie pittoresque, historique et politique; hors de là tout n'est que fatigue et qu'ennui sans dédommagement : vous en jugerez en lisant mes lettres.

Plusieurs de mes amis m'ont écrit déjà qu'ils sont d'avis de ne les pas faire paraître.

Lorsque je m'apprêtais à quitter Pétersbourg, un Russe me demanda, comme tous les Russes, ce que je dirais de son pays. « J'y ai été trop bien reçu pour en parler, » lui ai-je répondu.

On se fait contre moi des armes de cet aveu, où j'avais cru cacher à peine poliment une épigramme. « Traité comme vous l'avez été, m'écrit-on, il est certain que vous ne pouvez dire la vérité; or, comme vous ne savez écrire que pour elle,

vous ferez mieux de vous taire. » Telle est l'opinion d'une partie des personnes que j'ai l'habitude d'écouter. En tout cas, elle n'est pas flatteuse pour les Russes.

La mienne est que sans blesser la délicatesse, sans manquer à la reconnaissance qu'on doit aux personnes, quand on leur en doit, ni au respect qu'on se doit toujours à soi-même, il y a une manière convenable de parler sincèrement des choses et des hommes publics ; j'espère avoir trouvé cette manière-là. Il n'y a que la vérité qui choque, à ce qu'on prétend ; c'est possible ; mais en France du moins, nul n'a le droit ni la force de fermer la bouche à qui la dit. Mes cris d'indignation ne pourront passer pour l'expression déguisée de la vanité blessée. Si je n'avais écouté que mon amour-propre, il m'aurait dit d'être enchanté de tout : mon cœur n'a été satisfait de rien.

Tant pis pour les Russes si tout ce qu'on raconte de leur pays et de ses habitants tourne en personnalités : c'est un malheur inévitable ; car, à vrai dire, les choses n'existent pas en Russie, puisque c'est le bon plaisir d'un homme qui les fait et qui les défait ; ceci n'est pas la faute des voyageurs.

L'empereur me paraît peu disposé à se démettre d'une partie de son autorité : qu'il subisse donc la responsabilité de l'omnipotence ; c'est une première expiation du mensonge politique par lequel un seul homme est déclaré maître absolu d'un pays, souverain tout-puissant de la pensée d'un peuple.

Les adoucissements dans la pratique n'excusent pas l'impiété d'une telle doctrine. J'ai trouvé chez les Russes que le principe de la monarchie absolue, appliqué avec une conséquence inflexible, mène à des résultats monstrueux. Et cette fois, mon quiétisme politique ne m'empêche pas de reconnaître et de proclamer qu'il est des gouvernements que les peuples ne devraient jamais subir.

L'empereur Alexandre causant confidentiellement avec madame de Staël sur les améliorations qu'il projetait, lui dit : « Vous louez mes intentions philanthropiques, je vous

remercie; néanmoins dans l'histoire de Russie, je ne suis qu'un accident heureux. » Ce prince disait vrai; les Russes vantent en vain la prudence et les ménagements des hommes qui dirigent leurs affaires, le pouvoir arbitraire n'en est pas moins chez eux la base fondamentale de l'État, et ce principe fonctionne de telle sorte que l'empereur fait ou fait faire, ou laisse faire, ou laisse subsister des lois — pardonnez-moi si je donne ce nom sacré à des arrêts impies, mais je me sers du mot usité en Russie — l'empereur laisse subsister des lois qui, par exemple, permettent à l'empereur de déclarer que les enfants légitimes d'un homme légitimement marié n'ont point de père, point de nom, enfin, qu'ils sont des chiffres, et ne sont point des hommes (1). Et vous voulez m'empêcher de traduire à la barre du tribunal de l'Europe un prince qui, tout distingué, tout supérieur qu'il est, consent à régner sans abolir une telle loi!

Son ressentiment est implacable : avec des haines si vives, on peut encore être un grand souverain, on ne saurait plus être un grand homme : le grand homme est clément, l'homme politique est vindicatif; on règne par la vengeance, on convertit par le pardon.

Je viens de vous dire mon dernier mot sur un prince qu'on hésite à juger lorsqu'on connaît le pays où il est condamné à régner : car les hommes y sont tellement dépendants des choses, qu'on ne sait à qui remonter, ni jusqu'où descendre pour demander compte des faits. Et ce sont les grands seigneurs d'un tel pays qui prétendent ressembler aux Français!...

Les rois de France, dans les temps de barbarie, ont fait souvent couper la tête à leurs grands vassaux; l'un d'eux, de tyrannique mémoire, a voulu, par un raffinement de cruauté, que le sang du père fût versé sur les enfants placés au-dessous de l'échafaud : néanmoins, quelle que fût la rigueur de ces princes absolus, lorsqu'ils tuaient leur ennemi,

(1) *Voyez* l'histoire de la princesse Troubetzkoï.

lorsqu'ils le dépouillaient de ses biens, ils se gardaient d'avilir en lui, par un arrêt dérisoire, sa caste, sa famille, son pays : un tel oubli de toute dignité aurait révolté les peuples de France même ceux du moyen âge. Mais le peuple russe souffre bien autre chose. Disons mieux, il n'y a pas encore de peuple russe... il y a des empereurs qui ont des serfs, et des courtisans qui ont aussi des serfs : tout cela ne fait pas un peuple.

La classe moyenne, jusqu'à ce jour peu nombreuse en proportion des autres, se compose presque uniquement des étrangers ; quelques paysans affranchis par leur richesse, et les plus petits employés, montés de quelques degrés, commencent à la grossir : l'avenir de la Russie dépend de ces nouveaux bourgeois, d'origines tellement diverses, qu'ils ne peuvent guère s'accorder dans leurs vues; les société secrètes travaillent à les réunir.

L'empereur s'efforce aujourd'hui de créer une nation russe; mais la tâche est rude pour un homme. Le mal se fait vite, il se répare lentement; les dégoûts du despotisme doivent souvent éclairer les despote sur les abus du pouvoir absolu : je le crois. Mais les embarras de l'oppresseur n'excusent pas l'oppression ; et si ses crimes m'inspirent quelque pitié — le mal est toujours à plaindre, — ils m'en inspirent beaucoup moins que les souffrances de l'opprimé. En Russie, quelle que soit l'apparence des choses, il y a au fond de tout la violence et l'arbitraire. On y a rendu la tyrannie calme à force de terreur : voilà, jusqu'à ce jour, la seule espèce de bonheur que ce gouvernement ait su procurer à ses peuples.

Et lorsque le hasard me rend témoin des maux inouïs qu'on souffre sous une constitution à principe exagéré, la crainte de blesser je ne sais quelle délicatesse, m'empêcherait de dire ce que j'ai vu? Mais je serais indigne d'avoir eu des yeux si je cédais à cette partialité pusillanime, qu'on me déguise cette fois sous le nom de respect pour les convenances sociales; comme si ma conscience n'avait pas le premier droit à mon respect... Quoi! on m'aura laissé pénétrer

dans une prison ; j'aurai compris le silence des victimes terrifiées, et je n'oserai raconter leur martyre, de peur d'être accusé d'ingratitude, à cause de la complaisance des geôliers à me faire les honneurs du cachot? Une telle prudence serait loin d'être une vertu; je vous déclare donc, qu'après avoir bien regardé autour de moi pour voir ce qu'on me cachait, bien écouté pour entendre ce qu'on ne voulait pas me dire, bien essayé d'apprécier le faux dans ce qu'on me disait, je ne crois pas exagérer en vous assurant que l'empire de Russie est le pays de la terre où les hommes sont le plus malheureux, parce qu'ils y souffrent à la fois des inconvénients de la barbarie et de ceux de la civilisation. Quant à moi, je me croirais un traître et un lâche, si après avoir tracé déjà en toute liberté d'esprit le tableau d'une grande partie de l'Europe, je me refusais à le compléter de peur de modifier certaines opinions qui étaient les miennes, et de choquer certaines personnes par le tableau véridique d'un pays qui n'a jamais été peint tel qu'il est. Sur quoi se fonderait, je vous prie, mon respect pour de mauvaises choses? Suis-je lié par quelque autre chaîne que par l'amour de la vérité?

En général, les Russes m'ont paru des hommes doués de beaucoup de tact; des hommes très-fins, mais peu sensibles : je l'ai dit; une extrême susceptibilité unie à beaucoup de dureté, voilà, je crois, le fond de leur caractère : je l'ai dit; une vanité clairvoyante, une perspicacité d'esclave, une finesse sarcastique : tels sont les traits dominants de leur esprit; je l'ai dit et répété, car ce serait pure duperie que d'épargner l'amour-propre des gens quand ils sont eux-mêmes si peu miséricordieux ; la susceptibilité n'est pas de la délicatesse. Il est temps que ces hommes qui démêlent avec tant de sagacité les vices et les ridicules de nos sociétés, s'habituent à supporter la sincérité des autres : le silence officiel qu'on fait régner autour d'eux les abuse, il énerve leur intelligence ; s'ils veulent se faire reconnaître des nations de l'Europe et traiter avec nous d'égaux à égaux, il faut qu'ils commencent par se résigner à s'entendre juger.

Cette sorte de procès, toutes les nations le soutiennent sans en faire beaucoup d'état. Depuis quand les Allemands ne reçoivent-ils les Anglais qu'à condition que ceux-ci diront du bien de l'Allemagne? Les nations ont toujours de bonnes raisons pour être comme elles sont : et la meilleure de toutes, c'est qu'elles ne peuvent pas être autrement.

A la vérité cette excuse ne va pas aux Russes, du moins pas à ceux qui lisent. Comme ils singent tout, ils pourraient être autrement, et c'est justement cette possibilité qui rend leur gouvernement ombrageux jusqu'à la férocité!... ce gouvernement sait trop qu'on n'est sûr de rien avec des caractères tout en reflets.

Un motif plus puissant aurait pu m'arrêter; c'est la peur d'être accusé d'apostasie. « Il a longtemps protesté, dira-t-on, contre les déclamations libérales; maintenant le voilà qui cède au torrent et qui cherche la fausse popularité après l'avoir dédaignée. »

Je ne sais si je m'abuse, mais plus je réfléchis et moins je crois que ce reproche puisse m'atteindre, ni même que personne pense à me l'adresser.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la crainte d'être blâmé par les étrangers préoccupe l'esprit des Russes. Ce peuple bizarre unit une extrême jactance à une excessive défiance de lui-même; en dehors suffisance, au fond humilité inquiète : voilà ce que j'ai vu dans la plupart des Russes. Leur vanité, qui ne se repose jamais, est toujours en souffrance comme l'est l'orgueil anglais; aussi les Russes manquent-ils de simplicité. La naïveté, ce mot français dont aucune autre langue que la nôtre ne peut rendre le sens exact parce que la chose nous est propre, la naïveté, cette simplicité qui pourrait devenir malicieuse, ce don de l'esprit qui fait rire sans jamais blesser le cœur, cet oubli des précautions oratoires qui va jusqu'à prêter des armes contre soi à ceux auxquels on parle, cette équité de jugement, cette vérité d'expression tout involontaire, cet abandon de la personnalité dans l'intérêt de la vérité; la simplesse gauloise, en un mot, ils ne la con-

naissent pas. Un peuple d'imitateurs ne sera jamais naïf; le calcul chez lui tuera toujours la sincérité.

J'ai trouvé dans le testement de Monomaque des conseils sages et curieux adressés à ses enfants : voici un passage qui m'a particulièrement frappé: c'est un aveu précieux à recueillir : « Respectez surtout les étrangers, de quelque qua-» lité, de quelque rang qu'ils soient, et si vous n'êtes pas à » même de les combler de présents, prodiguez-leur au moins » des marques de bienveillance, *puisque de la manière dont » ils sont traités dans un pays dépend le bien et le mal qu'ils » en disent en retournant dans le leur.* » (Tiré des conseils de Vladimir Monomaque à ses enfants en 1126.) Ce prince avait été baptisé sous le nom de Basile. (Histoire de l'empire de Russie par Karamsin, traduite par MM. Saint-Thomas et Jauffret; tome II, page 205. Paris, 1820.)

Un tel raffinement d'amour-propre, vous en conviendrez, ôte beaucoup de son prix à l'hospitalité. Aussi cette charité calculée m'est-elle revenue malgré moi plus d'une fois à la mémoire pendant mon voyage. Ce n'est pas qu'on doive priver les hommes de la récompense de leurs bonnes actions; mais il est immoral, il est ignoble de donner cette récompense pour premier mobile à la vertu.

Voici quelques autres passages extraits du même auteur, et qui serviront d'appui à mes propres observations.

Karamsin lui-même raconte les fâcheux résultats de l'invasion des Mongols sur le caractère du peuple russe : si l'on me trouve sévère dans mes jugements, on verra qu'ils sont autorisés par un auteur grave et plutôt disposé à l'indulgence.

« L'orgueil national, dit-il, s'anéantit parmi les Russes; » ils eurent recours aux artifices qui suppléent à la force » chez des hommes condamnés à une obéissance servile : » *habiles à tromper les Tatars, ils devinrent aussi plus savants » dans l'art de se tromper mutuellement; achetant des barbares » leur sécurité personnelle, ils furent plus avides d'argent et » moins sensibles aux injures, à la honte, exposés sans cesse à*

» *l'insolence de tyrans étrangers!* » (Extrait du même ouvrage, tome V, chapitre 4, page 447 et suivante.)

Plus loin :

« *Il se pourrait que le caractère actuel des Russes conservât* » *quelques-unes des taches dont l'a souillé la barbarie des* » *Mongols*.. »

« Nous remarquons qu'avec plusieurs sentiments élevés » *on vit s'affaiblir en nous le courage*, alimenté surtout par » l'orgueil national.. »

.... « L'autorité du peuple favorisait aussi celle des » boyards, qui à leur tour pouvaient, à l'aide des citoyens, » avoir influence sur le prince, ou réciproquement par le » prince sur les citoyens. Ce soutien ayant disparu, il fallut » obéir au souverain, sous peine d'être regardé comme traître » ou comme rebelle; *et il n'existe plus aucune voie légitime* » *de s'opposer à ses volontés; en un mot, on vit naître l'auto-* » *cratie*. »

Je terminerai ces extraits en copiant deux passages du règne d'Ivan III; ils se trouvent également dans Karamsin, tome VI, page 351.

Après avoir raconté comment le czar Ivan III hésite entre son fils et son petit-fils pour désigner l'héritier du trône, l'historien continue en ces termes :

« Il est à regretter qu'au lieu de nous développer toutes les » circonstances de ce curieux événement » il parle ici du repentir du souveraien qui rend sa tendresse à sa femme et à son fils, et qui abandonne son petit-fils après l'avoir couronné, » les annalistes se contentent de dire qu'après un » plus mûr examen des accusations intentées contre son » épouse, Jean lui rendit toute sa tendresse ainsi qu'à son » fils : ils ajoutent qu'instruit enfin des trames ourdies par » leurs ennemis et persuadé qu'il avait été trompé, il résolut » de sévir et de faire un exemple sur les seigneurs les plus » distingués. Le prince Ivan Patrikeieff, ses deux fils et son » gendre le prince Siméon Riapolwski, furent condamnés à » mort COMME INTRIGANTS !... »

Cet Ivan III qui faisait supplicier les *intrigants*, est compté chez les Russes parmi les plus grands hommes.

Des choses semblables ou analogues se passent encore aujourd'hui en Russie. Grâce à l'omnipotence autocratique, le respect pour la chose jugée n'y existe pas; et l'empereur, bien informé, peut toujours défaire ce qu'a fait l'empereur mal informé (1).

Les aveux de Karamsin m'ont paru doublement significatifs dans la bouche d'un historien aussi courtisan, aussi timide qu'il l'était. Je pourrais multiplier les citations, mais je pense en avoir fait assez pour établir le droit que je crois avoir de dire ingénument ma façon de penser, qui se trouve justifiée par l'opinion d'un écrivain accusé de partialité.

Dans un pays où dès le berceau les esprits sont façonnés à la dissimulation et aux finesses de la politique orientale, le naturel doit être plus rare qu'ailleurs : aussi quand on l'y rencontre a-t-il un charme particulier. J'ai vu en Russie quelques hommes qui rougissent de se sentir opprimés par le dur régime sous lequel ils sont forcés de vivre sans oser s'en plaindre; ces hommes ne sont libres qu'en face de l'ennemi; ils vont faire la guerre au fond du Caucase pour se reposer du joug qu'on leur impose chez eux; la tristesse de cette vie imprime prématurément sur leur front un cachet de mélancolie qui contraste avec leurs habitudes militaires et avec l'insouciance de leur âge; les rides de la jeunesse révèlent de profonds chagrins et elles inspirent une grande pitié; ces jeunes hommes ont emprunté à l'Orient sa gravité, aux imaginations du Nord le vague et la rêverie : ils sont très-malheureux et très-aimables; nul habitant des autres pays ne leur ressemble.

Puisque les Russes ont de la grâce, il faut bien qu'ils aient un genre de naturel que je n'ai pu discerner; le naturel de ce peuple est peut-être insaisissable pour un étranger qui passe par le pays aussi rapidement que j'ai passé en Russie.

(1) *Voyez* plus haut l'histoire de Paulow et bien d'autres faits semblables.

Nul caractère n'est aussi difficile à définir que celui de ce peuple.

Sans moyen âge, sans souvenirs anciens, sans catholicisme, sans chevalerie derrière soi, sans respect pour sa parole (1), toujours Grecs du Bas-Empire, polis par formule comme des Chinois, grossiers ou du moins indélicats comme des Kalmoucks, sales comme des Lapons, beaux comme des anges, ignorants comme des sauvages (j'excepte les femmes et quelques diplomates), fins comme des juifs, intrigants comme des affranchis, doux et graves dans leurs manières comme des Orientaux, cruels dans leurs sentiments comme des barbares, sarcastiques et dédaigneux pas désespoir, doublement moqueurs par nature et par sentiment de leur infériorité, légers, mais en apparence seulement : les Russes sont essentiellement propres aux affaires sérieuses; tous ont l'esprit nécessaire pour acquérir un tact extraordinairement aiguisé, mais nul n'est assez magnanime pour s'élever audessus de la finesse; aussi m'ont-ils dégoûté de cette faculté indispensable pour vivre chez eux. Avec leur continuelle surveillance d'eux-mêmes, ils me paraissent les hommes les plus à plaindre de la terre. Le tact des convenances, cette police de l'imagination, est une qualité triste, au moyen de laquelle on sacrifie sans cesse son sentiment à celui des autres, une qualité négative qui en exclut de positives bien supérieures, c'est le gagne-pain des courtisans ambitieux qui sont là pour obéir à la volonté d'un autre, pour suivre, pour deviner l'impulsion, mais qui se feraient chasser le jour où ils prétendraient à la donner. C'est que, pour donner l'impulsion, il faut du génie; le génie est le tact de la force, le tact n'est que le génie de la faiblesse. Les Russes sont tout tact. Le génie agit, le tact observe, et l'abus de l'observation mène à la défiance, c'est-à-dire à l'inaction; le génie peut s'allier avec beaucoup d'art, jamais avec un tact très-raffiné,

(1) Malgré tout ce qui précède, il peut être utile de dire que ceci ne s'adresse qu'aux masses, qui en Russie ne sont conduites que par la peur et la force.

parce que le tact, cette flatterie à feu couvert, cette suprême vertu des subalternes qui respectent l'ennemi, c'est-à-dire le maître, tant qu'ils n'osent pas le frapper, est toujours uni à un peu d'artifice. Grâce à cette supériorité de sérail, les Russes sont impénétrables; il est vrai qu'on voit toujours qu'ils cachent quelque chose, mais on ne sait ce qu'ils cachent, et cela leur suffit. Ils seront des hommes bien redoutables et bien fins lorsqu'ils parviendront à masquer même leur finesse.

Déjà quelques-uns d'entre eux sont arrivés jusque-là; ce sont les plus avancés du pays, tant par le poste qu'ils occupent que par la supériorité d'esprit avec laquelle ils remplissent leur charge. Ceux-là, je n'ai pu les juger que de souvenir; leur présence a un prestige qui me fascinait.

Mais, bon Dieu! à quoi peut aboutir tout ce manége? Quel motif suffisant assignerons-nous à tant de feinte? Quel devoir, quelle récompense peut faire si longtemps supporter à des visages d'hommes la fatigue du masque?

Le jeu de tant de batteries ne serait-il destiné qu'à défendre un pouvoir réel et légitime?... Un tel pouvoir n'en a pas besoin, la vérité se défend d'elle-même. Veut-on protéger de misérables intérêts de vanité? peut-être. Cependant, prendre de tels soucis pour arriver à un résultat si misérable, ce serait un travail indigne des hommes graves qui se l'imposent; je leur attribue une pensée plus profonde; un but plus grand m'apparaît et m'explique leurs prodiges de dissimulation et le longanimité.

Une ambition désordonnée; immense, une de ces ambitions qui ne peuvent germer que dans l'âme des opprimés, et se nourrir que du malheur d'une nation entière, fermente au cœur du peuple russe. Cette nation, essentiellement conquérante, avide à force de privations, expie d'avance chez elle, par une soumission avilissante, l'espoir d'exercer la tyrannie chez les autres; la gloire, la richesse qu'elle attend la distraient de la honte qu'elle subit, et, pour se laver du

sacrifice impie de toute liberté publique et personnelle, l'esclave, à genoux, rêve la domination du monde.

Ce n'est pas l'homme qu'on adore dans l'empereur Nicolas, c'est le maître ambitieux d'une nation plus ambitieuse que lui. Les passions des Russes sont taillées sur le patron de celles des peuples antiques; chez eux tout rappelle l'Ancien Testament; leurs espérances, leurs tortures sont grandes comme leur empire.

Là, rien n'a de bornes, ni douleurs, ni récompenses, ni sacrifices, ni espérances : leur pouvoir peut devenir énorme, mais ils l'auront acheté au prix que les nations de l'Asie payent la fixité de leurs gouvernements : au prix du bonheur.

La Russie voit dans l'Europe une proie qui lui sera livrée tôt ou tard par nos dissensions; elle fomente chez nous l'anarchie dans l'espoir de profiter d'une corruption favorisée par elle, parce qu'elle est favorable à ses vues : c'est l'histoire de la Pologne recommencée en grand. Depuis longues années Paris lit des journaux révolutionnaires, révolutionnaires dans tous les sens, payés par la Russie. « L'Europe, dit-on à Pétersbourg, prend le chemin qu'a suivi la Pologne; elle s'énerve par un libéralisme vain, tandis que nous restons puissants, précisément parce que nous ne sommes pas libres : patientons sous le joug, nous ferons payer aux autres notre honte. »

Le plan que je vous révèle ici peut paraître chimérique à des yeux distraits; il sera reconnu pour vrai par tout homme initié à la marche des affaires de l'Europe et aux secrets des cabinets pendant les vingt dernières années. Il donne la clef de bien des mystères, il explique en un mot l'extrême importance que des personnes sérieuses par caractère et par position attachent à n'être vues des étrangers que du beau côté. Si les Russes étaient, comme ils le disent, les appuis de l'ordre et de la légitimité, se serviraient-ils d'hommes, et, qui pis est, de moyens révolutionnaires?

Le monstrueux crédit de la Russie à Rome est un des effets

du prestige contre lequel je voudrais nous prémunir (1). Rome et toute la catholicité n'a pas de plus grand, de plus dangereux ennemi que l'empereur de Russie. Tôt ou tard, sous les auspices de l'autocratie grecque, le schisme régnera seul à Constantinople ; alors le monde chrétien, partagé en deux camps, reconnaîtra le tort fait à l'Église romaine par l'aveuglement politique de son chef.

Ce prince, effrayé du désordre où tombaient les sociétés lors de son avénement au trône pontifical, épouvanté du mal moral causé à l'Europe par nos révolutions, sans soutien, éperdu au milieu d'un monde indifférent ou railleur, ne craignait rien tant que les soulèvements populaires dont il avait souffert et vu souffrir ses contemporains ; alors, cédant à la funeste influence de certains esprits étroits, il a pris conseil de la prudence humaine, il s'est montré sage selon le monde, habile à la manière des hommes : c'est-à-dire aveugle et faible selon Dieu, et voilà comment la cause du catholicisme en Pologne fut désertée par son avocat naturel, par le chef visible de l'Église orthodoxe. Est-il aujourd'hui beaucoup de nations qui sacrifieraient leurs soldats pour Rome ? Et lorsque dans son dénûment le pape trouve encore un peuple prêt à se faire égorger pour lui... il l'excommunie !... lui, le seul prince de la terre qui devait l'assister jusqu'à la mort, il l'excommunie pour complaire au souverain d'une nation schismatique ! Les fidèles se demandant avec effroi ce qu'est devenue l'infatigable prévoyance du saint-siége ; les martyrs, frappés d'interdiction, voient la foi catholique sacrifiée par Rome à la politique grecque : et la Pologne découragée dans sa sainte résistance, subit son sort sans le comprendre (1).

Le représentant de Dieu sur la terre n'a-t-il pas encore reconnu que depuis le traité de Westphalie, toutes les guerres de l'Europe sont des guerres de religion ? Quelle pru-

(1) Écrit en 1839.

(1) Ces remontrances, qui n'outre-passaient pas, ce semble, les bornes du respect, ont été justifiées par les derniers édits de la cour de Rome.

dence charnelle a pu troubler son regard au point de lui faire appliquer à la direction des choses du ciel des moyens assez bons pour les rois, mais indignes du roi des rois ! Leur trône n'a qu'une durée passagère, le sien est éternel ; oui, éternel, parce que le prêtre assis sur ce trône serait plus grand et plus clairvoyant dans les catacombes qu'il ne l'est au Vatican. Trompé par la subtilité des enfants du siècle, il n'a point aperçu le fond des choses, et dans les aberrations où l'a jeté sa politique de peur, il a oublié de puiser sa force où elle est : dans la politique de foi (1)

Mais patience, les temps mûrissent, bientôt toute question sera posée nettement, et la vérité, défendue par ses champions légitimes, reprendra son empire sur l'esprit des nations. Peut-être la lutte qui se prépare servira-t-elle à faire comprendre aux protestants une vérité essentielle, que j'ai déjà exprimée plus d'une fois, mais sur laquelle j'insiste incessamment, parce qu'elle me paraît l'unique vérité nécessaire pour hâter la réunion de toutes les communions chrétiennes : c'est que le seul prêtre réellement libre qui existe au monde, c'est le prêtre catholique. Partout ailleurs que dans l'Église catholique, le prêtre est assujetti à d'autres lois, à d'autres lumières qu'à celles de sa conscience et de sa doctrine. On frémit en voyant les inconséquences de l'Église anglicane, et l'on tremble en voyant l'avilissement de l'Église grecque à Pétersbourg; que l'hypocrisie cesse de triompher en Angleterre, la plus grande partie du royaume redevient catholique. L'Église romaine seule a sauvé la pureté de la foi, en

(1) L'ignorance des choses religieuses est telle aujourd'hui qu'un catholique, homme de beaucoup d'esprit, à qui je lisais ce passage, m'interrompit : « Vous n'êtes plus catholique, me dit-il, vous blâmez le pape !!! » Comme si le pape était impeccable aussi bien qu'il est infaillible en matière de foi. Encore cette infaillibilité même est-elle soumise à certaines restrictions par les gallicans, qui pourtant croient être catholiques. Le Dante a-t-il jamais été accusé d'hérésie? cependant quel langage ne tient-il pas à ceux des papes qu'il place dans son enfer ? Les meilleurs esprits de notre temps tombent dans une confusion d'idées qui eût fait rire les écoliers des siècles passés. Je répondis à mon critique en le renvoyant à Bossuet. Son exposition de la doctrine catholique, confirmée, approuvée, vantée en tout temps, et adoptée par la cour de Rome, justifie suffisamment mes principes.

défendant par toute la terre avec une générosité sublime, avec une patience héroïque, avec une inflexible conviction, l'indépendance du sacerdoce contre l'usurpation des souverainetés temporelles quelles qu'elles fussent. Où est l'Église qui ne se soit pas laissé rabaisser par les divers gouvernements de la terre au rang d'une police pieuse? Il n'y en a qu'une, une seule, c'est l'Église catholique; et cette liberté qu'elle a conservée au prix du sang de ses martyrs, est un principe éternel de vie et de puissance. L'avenir du monde est à elle, parce qu'elle a su rester pure d'alliage. Que le protestantisme s'agite, c'est dans sa nature; que les sectes s'inquiètent et discutent, c'est leur jeu : l'Église catholique attend !...

Le clergé grec russe n'a jamais été, il ne sera jamais qu'une milice revêtue d'un uniforme un peu différent de l'habit des troupes séculières de l'empire. Sous la direction de l'empereur, les popes et leurs évêques sont un régiment de clercs : voilà tout.

La distance qui sépare la Russie de l'Occident a merveilleusement servi jusqu'à ce jour à nous voiler toutes ces choses. Si l'astucieuse politique grecque craint la vérité, c'est parce qu'elle sait merveilleusement profiter du mensonge; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle parvienne à en perpétuer le règne.

Comprenez-vous maintenant l'importance d'une opinion, d'un mot sarcastique, d'une lettre, d'une moquerie, d'un sourire, à plus forte raison d'un livre aux yeux de ce gouvernement favorisé par la crédulité de ses peuples, et par la complaisance de tous les étrangers?... Un mot de vérité lancé en Russie, c'est l'étincelle qui tombe sur un baril de poudre.

Qu'importe aux hommes qui mènent la Russie le dénûment, la pâleur des soldats de l'empereur? Ces spectres vivants ont les plus beaux uniformes de l'Europe : qu'importent les sarraux de bure sous lesquels se cachent dans l'intérieur de leurs cantonnements ces fantômes dorés?... Pourvu

qu'ils ne soient pauvres et sales qu'en secret, et qu'ils brillent lorsqu'ils se montrent, on ne leur demande ni ne leur donne rien. Une misère drapée : telle et la richesse des Russes : pour eux l'apparence est tout, et l'apparence chez eux ment plus que chez d'autres. Aussi quiconque lève un coin du voile est-il pour jamais perdu de réputation à Pétersbourg.

La vie sociale en ce pays est une conspiration permanente contre la vérité.

Là, quiconque n'est pas dupe passe pour traître : là, rire d'une gasconnade, réfuter un mensonge, contredire une vanterie politique, *motiver l'obéissance* est un attentat contre la sûreté de l'État et du prince; c'est encourir le sort d'un révolutionnaire, d'un conspirateur, d'un ennemi de l'ordre, d'un criminel de lèse-majesté... d'un Polonais, et vous savez si ce sort est cruel! Il faut avouer qu'une *susceptibilité* qui se manifeste de la sorte est plus redoutable que moquable : la surveillance minutieuse d'un tel gouvernement d'accord avec la vanité éclairée d'un tel peuple, devient épouvantable; elle n'est plus ridicule.

On peut et l'on doit s'astreindre à tous les genres de précautions sous un maître qui ne fait grâce à aucun ennemi, qui ne méprise aucune résistance, et qui, dès lors, s'impose la vengeance comme un devoir. Cet homme, ou plutôt ce gouvernement personnifié, prendrait le pardon pour une apostasie, la clémence pour l'oubli de soi-même, l'humanité pour un manque de respect envers sa propre majesté... que dis-je? envers sa divinité!... Il n'est pas le maître de renoncer à se faire adorer.

La civilisation russe est encore si près de sa source qu'elle ressemble à de la barbarie. La Russie n'est qu'une société conquérante, sa force n'est pas dans la pensée, elle est dans la guerre, c'est-à-dire dans la ruse et la férocité.

La Pologne, par sa dernière insurrection, a retardé l'explosion de la mine : elle a forcé les batteries de rester masquées; on ne pardonnera jamais à la Pologne la dissimulation

dont on est forcé d'user, non pas avec elle, puisqu'on l'immole impunément, mais avec des amis dont il faut continuer de faire des dupes, en ménageant leur ombrageuse philanthropie. On intéresse à ce sentiment magnanime et passionné, notez ces deux points-ci, la sentinelle avancée du nouvel empire romain qui s'appellera l'empire grec, et, le plus circonspect, mais le plus aveugle des rois de l'Europe (1), pour plaire à son voisin, qui est son maître, commence une guerre de religion... il n'est pas près de s'arrêter dans la route où on le pousse; si l'on a pu égarer celui-là, on en séduira bien d'autres...

Considérez, je vous prie, que si jamais les Russes parvenaient à dominer l'Occident, ils ne le gouverneraient pas de chez eux, à la manière des anciens Mongols; tout au contraire, ils n'auraient rien de si pressé que de sortir de leurs plaines glacées, et sans imiter leurs anciens maîtres, les Tatares, qui pressuraient de loin les Slaves, leurs tributaires, — car le climat de la Moscovie effrayait même les Mongols, — les Moscovites sortiraient en foule de leur pays dès que les chemins des autres contrées leur seraient ouverts.

En ce moment, ils parlent modération, ils protestent contre la conquête de Constantinople, ils craignent, disent-ils, tout ce qui peut agrandir un empire où les distances sont déjà une calamité; ils redoutent même... jugez jusqu'où va leur prudence!... ils redoutent les climats chauds!... Attendez un peu, vous verrez à quoi aboutiront toutes ces craintes.

Et je ne signalerais pas tant de mensonges, tant de périls, tant de fléaux?... Non, non; j'aime mieux me tromper et parler que d'avoir vu juste et de me taire. S'il y a témérité à dire ce que j'ai observé, il y aurait crime à le cacher.

Les Russes ne me répondront pas; ils diront : « Quatre mois de voyage, il a mal vu. »

Il est vrai, j'ai mal vu, mais j'ai bien deviné.

(1) Écrit du vivant du feu roi de Prusse en 1839.

Ou s'ils me font l'honneur de me réfuter, ils nieront les faits; les faits, matière brute de tout récit, et qu'on est accoutumé de compter pour rien à Pétersbourg, où le passé comme l'avenir, comme le présent, est à la disposition du maître; car, encore une fois, les Russes n'ont rien à eux que l'obéissance et l'imitation; la direction de leur esprit, leur jugement, leur libre arbitre, appartiennent au souverain. En Russie, l'histoire fait partie du domaine de la couronne : c'est la propriété morale du prince comme les hommes et la terre y sont sa propriété matérielle; on la range dans les garde-meubles avec les trésors impériaux, et l'on n'en montre que ce qu'on en veut bien faire connaître. Le souvenir de ce qui s'est fait la veille est le bien de l'empereur; il modifie selon son bon plaisir les annales du pays, et dispense chaque jour à son peuple les vérités historiques qui s'accordent avec la fiction du moment. Voilà comment Minine et Pojarski, héros oubliés depuis deux siècles, furent exhumés tout d'un coup et devinrent à la mode au moment de l'invasion de Napoléon; c'est que, dans ce moment-là, le gouvernement permettait l'enthousiasme patriotique.

Toutefois ce pouvoir exorbitant se nuit à lui-même; la Russie ne le subira pas éternellement : un esprit de révolte couve dans l'armée. Je dis comme l'empereur, les Russes ont trop voyagé; la nation est devenue avide d'enseignements : la douane n'a pas de prise sur la pensée, les armées ne l'exterminent pas, les remparts ne l'arrêtent pas, elle passe sous terre : les idées sont dans l'air, elles sont partout, et les idées changent le monde (1).

De tout ce qui précède, il résulte que l'avenir, cet avenir si brillant, rêvé par les Russes, ne dépend pas d'eux; qu'ils n'ont point d'idées à eux, et que le sort de ce peuple d'imi-

(1) Depuis que ceci a été écrit, l'empereur permet le séjour de Paris à une foule de Russes. Il croit peut-être guérir les novateurs de leurs rêves en leur montrant de près la France qui lui est représentée comme un volcan de révolutions, comme un pays dont le séjour doit à jamais dégoûter les Russes des réformes politiques : il se trompe.

tateurs se décidera chez les peuples à idées qui leur sont propres : si les passions se calment dans l'Occident, si l'union s'établit entre les gouvernements et les sujets, l'avide espoir des Slaves conquérants devient une chimère.

Est-il à propos de vous répéter que je parle sans animosité, que j'ai décrit les choses sans accuser les personnes, et que dans les déductions que j'ai tirées de certains faits qui m'épouvantent, j'ai tâché de faire la part de la nécessité? j'accuse moins que je ne raconte.

J'étais parti de Paris avec l'opinion que l'alliance intime de la France et de la Russie pouvait seule accommoder les affaires de l'Europe ; mais depuis que j'ai vu de près la nation russe et que j'ai reconnu le véritable esprit de son gouvernement, j'ai senti qu'elle est isolée du reste du monde civilisé par un puissant intérêt politique, appuyé sur le fanatisme religieux, et je suis de l'avis que la France doit chercher ses appuis parmi les nations dont les besoins s'accordent avec les siens. On ne fonde pas des alliances sur des opinions contre des intérêts. Où sont en Europe les besoins qui s'accordent? ils sont chez les Français et les Allemands et chez les peuples naturellement destinés à servir de satellites à ces deux grandes nations. Les destinées d'une civilisation progressive, sincère et raisonnable, se décideront au cœur de l'Europe : tout ce qui concourt à hâter le parfait accord de la politique allemande avec la politique française est bienfaisant; tout ce qui retarde cette union, quelque spécieux que soit le motif du délai, est pernicieux.

La guerre éclatera entre la philosophie et la foi, la politique et la religion : entre le protestantisme et l'Église catholique : et de la bannière qu'arborera la France dans cette lutte colossale, dépendra le sort du monde, de l'Église, et avant tout de la France.

La preuve que le système d'alliance auquel j'aspire est bon, c'est qu'un temps viendra où nous n'aurons pas la liberté d'en choisir un autre.

Comme étranger, surtout comme étranger qui écrit, j'ai

été accablé de protestations de politesses par les Russes ; mais leur obligeance s'est bornée à des promesses, personne ne m'a donné la facilité de regarder au fond des choses. Une foule de mystères sont restés impénétrables à mon intelligence.

Un an passé dans le pays m'aurait peu avancé ; les inconvénients de l'hiver m'ont semblé d'autant plus à craindre que les habitants m'assuraient qu'on en souffre moins. Ils comptent pour rien les membres paralysés, les traits du visage gelés ; je pourrais pourtant vous citer plus d'un exemple de ce genre d'accidents arrivés même à des femmes de la société, soit étrangères, soit russes ; et une fois atteint, on se ressent toute sa vie du coup qu'on a reçu ; quand on ne risquerait que d'incurables névralgies, le danger serait grand : je n'ai pas voulu braver inutilement ces maux et l'ennui des précautions qu'il faut s'imposer pour les éviter. D'ailleurs, dans cet empire du profond silence, des grands espaces vides, des campagnes nues, des villes solitaires, des physionomies prudentes et dont l'expression peu franche fait trouver vide la société elle-même, la tristesse me gagnait : j'ai fui devant le spleen aussi bien que devant le froid. On a beau dire, quiconque veut passer l'hiver à Pétersbourg, doit se résigner pendant six mois à oublier la nature pour vivre emprisonné parmi des hommes qui n'ont point de naturel (1).

Je l'avoue ingénument, j'ai passé en Russie un été terrible, parce que je n'ai pu parvenir à bien comprendre qu'une très-petite partie de ce que j'y ai vu. J'espérais arriver à des solutions, je vous rapporte des problèmes.

Il est un mystère surtout que je regrette de n'avoir pu pénétrer, c'est le peu d'influence de la religion en Russie. Malgré l'asservissement politique de l'Église grecque, ne

(1) Je trouve dans les lettres de lady Montagu, nouvellement publiées, une maxime des courtisans turcs applicable à tous les courtisans, mais surtout aux courtisans russes, ce qui veut dire à tous les Russes ; elle peut servir à marquer les rapports de plus d'une sorte qui existent entre la Turquie et la Moscovie : « Caressez les favoris, évitez les malheureux et ne vous fiez à personne. » Lady Mary Wortley Montagu's Letters, p. 159, t. II.

pourrait-elle pas conserver du moins quelque autorité morale sur les peuples? elle n'en a aucune. A quoi tient la nullité d'une Église que tout semble favoriser dans son œuvre? Voilà le problème. Est-ce le propre de la religion grecque de rester ainsi stationnaire en se contentant des marques extérieures du respect? Un tel résultat est-il inévitable partout où le pouvoir spirituel tombe dans la dépendance absolue du temporel? je le crois, mais c'est ce que j'aurais voulu pouvoir vous prouver à force de documents et de faits. Pourtant, je résumerai en peu de mots le résultat des observations que j'ai faites sur les rapports du clergé russe avec les fidèles.

J'ai vu en Russie une Église chrétienne, que personne n'attaque, que tout le monde respecte, du moins en apparence : une Église que tout favorise dans l'exercice de son autorité morale, et pourtant cette Église n'a nul pouvoir sur les cœurs; elle ne sait faire que des hypocrites ou des superstitieux.

Dans les pays où la religion n'est point respectée, elle n'est point responsable; mais ici, où tout le prestige d'un pouvoir absolu aide le prêtre dans l'accomplissement de son œuvre, où la doctrine n'est attaquée ni par des écrits ni par des discours; où les pratiques religieuses sont, pour ainsi dire, passées en lois de l'État; où les coutumes servent la foi, comme elles la contrarient chez nous; on a le droit de reprocher à l'Église sa stérilité. Cette Église est morte, et pourtant, à en juger d'après ce qui se passe en Pologne, elle peut devenir persécutrice; tandis qu'elle n'a ni d'assez hautes vertus, ni d'assez grands talents pour être conquérante par la pensée; en un mot, il manque à l'Église russe ce qui manque à tout dans ce pays : la liberté, sans laquelle l'esprit de vie se retire et la lumière s'éteint.

L Europe occidentale ignore tout ce qu'il entre d'intolérance religieuse dans la politique russe. Le culte des Grecs réunis vient d'être aboli à la suite de longues et sourdes persécutions : l'Europe catholique sait-elle qu'il n'y a plus d'u-

niates chez les Russes? sait-elle seulement, éblouie qu'elle est des lumières de sa philosophie, ce que c'est que les uniates (1)?

Voici un fait qui vous prouvera le danger qu'on court en Russie à dire ce qu'on pense de la religion grecque et de son peu d'influence morale.

Il y a quelques années qu'un homme d'esprit, bien vu de tout le monde à Moscou, noble de naissance et de caractère, mais, malheureusement pour lui, dévoré de l'amour de la vérité, passion dangereuse partout, et mortelle dans ce pays-là, s'avisa d'imprimer que la religion catholique est plus favorable au développement des esprits, au progrès des arts, que ne l'est la religion byzantine russe; il pensait là-dessus ce que je pense, et il a osé le dire, crime irrémissible pour un Russe. La vie du prêtre catholique, est-il dit dans son livre, vie toute surnaturelle ou qui du moins doit l'être, est un sacrifice volontaire et journalier des penchants grossiers de la nature; c'est la preuve en action et incessamment renouvelée aux yeux d'un monde incrédule de la supériorité de l'esprit sur la matière; sacrifice toujours recommencé sur l'autel de la foi, pour prouver aux plus impies que l'homme n'est pas soumis en tout à la force physique, et qu'il peut recevoir d'une puissance supérieure le moyen d'échapper aux lois du monde matériel; puis il ajoute: « Grâce aux réformes opérées par le temps, la religion catholique ne peut plus employer sa virtualité qu'à faire le bien; » en un mot, il prétendait que le catholicisme avait manqué aux grandes destinées de la race slave, parce que là seulement se trouve à la fois, enthousiasme soutenu, charité parfaite et discernement pur; il appuyait son opinion d'un grand nombre de preuves, et s'efforçait de montrer les avantages d'une

(1) Depuis que ceci est écrit, plusieurs journaux ont publié l'allocution du pape aux cardinaux au sujet du fait que je viens de citer. Ce discours, inspiré par la plus haute sagesse, montre que le saint-père est enfin éclairé sur les périls que je signale, et que les vrais intérêts de la foi l'emportent aujourd'hui à Rome sur les considérations d'une politique mondaine.

religion indépendante, c'est-à-dire universelle, sur les religions locales, c'est-à-dire bornées par la politique; bref, il professait une opinion que je n'ai cessé de défendre de toutes mes forces.

Il n'est pas jusqu'aux défauts du caractère des femmes russes dont cet écrivain n'acccuse la religion grecque. Il prétend que, si elles sont légères, si elles n'ont pas su conserver sur leur famille l'autorité qu'il est du devoir d'une épouse chrétienne et d'une mère d'exercer chez elle, c'est qu'elles n'ont jamais reçu un véritable enseignement religieux.

Ce livre, échappé, je ne sais par quel miracle ou par quel subterfuge, à la surveillance de la censure, mit la Russie en feu : Pétersbourg et Moscou la sainte jetèrent des cris de rage et d'alarmes, enfin la conscience des fidèles se troubla tellement que d'un bout de l'empire à l'autre on demandait la punition de cet imprudent avocat de la mère des Églises chrétiennes, ce qui n'empêchait pas l'écrivain téméraire d'être conspué comme novateur; car... et ceci n'est pas une des moindres inconséquences de l'esprit humain presque toujours en contradiction avec lui-même dans les comédies qui se jouent en ce monde, le mot d'ordre de tous les sectaires et schismatiques, c'est qu'il faut respecter la religion sous laquelle on est né, vérité trop oubliée de Luther et de Calvin, qui ont fait en religion ce que bien des héros républicains voudraient faire en politique : de l'autorité à leur profit; enfin, il n'y avait pas assez de knout, pas assez de Sibérie, de galères, de mines, de forteresses, de solitudes dans toutes les Russies pour rassurer Moscou et son orthodoxie byzantine contre l'ambition de Rome, servie par la doctrine impie d'un homme traître à Dieu et à son pays!

On attend avec anxiété l'arrêt qui va décider du sort d'un si grand criminel; cette sentence, tardant à paraître, on désespérait déjà de la justice suprême, lorsque l'empereur, dans son impassibilité miséricordieuse, déclare qu'il n'y a point lieu à punir, qu'il n'y a point de criminel à frapper;

mais qu'il y a un fou à enfermer : il ajoute que *le malade sera livré aux soins des médecins.*

Cette torture d'un nouveau genre fut appliquée sans délai, mais d'une façon si sévère que le fou supposé pensa justifier l'arrêt dérisoire du chef absolu de l'Église et de l'État. Le martyr de la vérité fut près de perdre la raison à lui déniée par une décision d'en haut. Aujourd'hui, *au bout de trois années* d'un traitement rigoureusement observé, traitement aussi avilissant qu'il était cruel, le malheureux théologien du grand monde commence seulement à jouir d'un peu de liberté ; mais n'est-ce pas un miracle !... maintenant il doute de sa propre raison, et sur la foi de la parole impériale il s'avoue lui-même insensé !... O profondeurs des misères humaines !... En Russie, la parole souveraine, lorsqu'elle réprouve un homme, équivaut aujourd'hui à l'excommunication papale du moyen âge !...

Le fou supposé peut, dit-on, maintenant communiquer avec quelques amis : on m'a proposé, pendant mon séjour à Moscou, de me mener le voir dans sa retraite ; la peur m'a retenu et même la pitié, car ma curiosité lui aurait paru insultante. On ne m'a pas dit quelle peine ont subie les censeurs du livre qu'il a publié.

C'est un exemple tout récent de la manière dont les affaires de conscience se traitent aujourd'hui en Russie. Je vous le demande une dernière fois, le voyageur assez malheureux ou assez heureux pour avoir recueilli de tels faits, a-t-il le droit de les laisser ignorer ? En ce genre, ce que vous savez positivement vous éclaire sur ce que vous supposez, et de toutes ces choses, il résulte une conviction que vous avez l'obligation de faire partager au monde si vous le pouvez.

J'ai parlé sans haine personnelle, mais aussi sans crainte ni restriction ; car j'ai bravé même le danger d'ennuyer.

Le pays que je viens de parcourir est sombre et monotone, autant que celui que j'ai peint autrefois était brillant et varié. En faire le tableau exact c'est renoncer à plaire. En Russie, la vie est aussi terne qu'elle est gaie en Andalousie ;

le peuple russe est morne, le peuple espagnol plein de verve. En Espagne, l'absence de la liberté politique était compensée par une indépendance personnelle qui n'existe peut-être nulle part au même degré et dont les effets sont surprenants, tandis qu'en Russie, l'une est aussi inconnue que l'autre. Un Espagnol vit d'amour, un Russe vit de calcul ; un Espagnol raconte tout, et s'il n'a rien à raconter, il invente ; un Russe cache tout, et s'il n'a rien à cacher, il se tait pour avoir l'air discret, même il se tait sans calcul, par habitude ; l'Espagne est infestée de brigands, mais on n'y vole que sur les grands chemins ; les routes de la Russie sont sûres, mais on est volé immanquablement dans les maisons ; l'Espagne est remplie de souvenirs et de ruines qui datent de tous les siècles ; la Russie date d'hier, son histoire n'est riche qu'en promesses ; l'Espagne est hérissée de montagnes qui varient les sites à chaque pas du voyageur ; la Russie n'a qu'un paysage d'un bout de la plaine à l'autre ; le soleil illumine Séville, il vivifie tout dans la Péninsule ; la brume voile les lointains des paysages de Pétersbourg qui restent ternes, même pendant les plus belles soirées de l'été : enfin les deux pays sont en tous points l'opposé l'un de l'autre, c'est la différence du jour à la nuit, du feu à la glace, du midi au nord.

Il faut avoir vécu dans cette solitude sans repos, dans cette prison sans loisir, qu'on appelle la Russie, pour sentir toute la liberté dont on jouit dans les autres pays de l'Europe, quelque forme de gouvernement qu'ils aient adoptée. On ne saurait trop le répéter, en Russie, la liberté manque à tout, si ce n'est, m'a-t-on dit, au commerce d'Odessa. Aussi l'empereur, grâce au tact prophétique dont il est doué, n'aime-t-il guère l'esprit d'indépendance qui règne dans cette ville dont la prospérité est due à l'intelligence et à l'intégrité d'un Français (1) ; c'est pourtant la seule de tout son vaste empire où l'on puisse de bonne foi bénir son règne.

(1) M. le duc de Richelieu, ministre sous Louis XVIII.

Quand votre fils sera mécontent en France, usez de ma recette, dites-lui : « Allez en Russie. » C'est un voyage utile à tout étranger; quiconque aura bien vu ce pays, se trouvera content de vivre partout ailleurs. Il est toujours bon de savoir qu'il existe une société où nul bonheur n'est possible parce que, par une loi de sa nature, l'homme ne peut être heureux sans liberté.

Un tel souvenir rend indulgent; le voyageur rentré dans ses foyers peut dire de son pays ce qu'un homme d'esprit disait de lui-même : « Quand je m'apprécie, je suis modeste; mais je suis fier quand je me compare. »

APPENDICE.

Histoire de la captivité de MM. Girard et Grassini, prisonniers en Russie. — Récit de M. Girard. — Conversation du voyageur avec M. Grassini. — Récit officiel de la captivité en Russie et du renvoi en Danemark des princes et princesses de Brunswick sous l'impératrice Catherine II (extrait de la première partie des actes de l'Académie impériale russe). — Extrait de la Description de Moscou, par Lecointe de Laveau. — Prisons de Moscou.

Novembre 1842.

Pendant le cours de cette année, le hasard m'a fait rencontrer deux hommes qui servaient dans notre armée à l'époque de la campagne de 1812, et qui vécurent l'un et l'autre pendant plusieurs années en Russie, après y avoir été faits prisonniers. L'un est Français, actuellement professeur de langue russe à Paris ; il se nomme M. Girard ; l'autre est un Italien, M. Grassini, le frère de la célèbre cantatrice du même nom, laquelle fit sensation en Europe par sa beauté et contribua par son talent dramatique à la gloire de l'école moderne en Italie (1).

Ces deux personnes m'ont raconté des faits qui se confirment les uns par les autres, et qui me paraissent assez intéressants pour mériter d'être publiés.

Ayant noté, sans y retrancher un seul mot, ma conversation avec M. Grassini, je la rapporterai textuellement ; mais comme je n'avais pas eu le même soin relativement aux dé-

(1) Tous les anciens amateurs de musique se rappellent l'effet incomparable qu'elle produisait dans les beaux chants de Mayer, de Zingarelli, de Paesiello, et surtout dans les récitatifs obligés. Après avoir fait époque dans l'histoire de l'art, elle a servi de modèle aux plus grands talents modernes par son expression tragique, par son accent vraiment noble, vraiment italien, par son large style de chant et par l'énergie de sa déclamation.

tails qui m'avaient été communiqués par M. Girard, je ne puis donner de ceux-ci qu'un résumé. Les deux récits se ressemblent tellement qu'on les dirait calqués l'un sur l'autre; et cette similitude n'a pas laissé que d'ajouter à la confiance que m'inspiraient les deux personnes de qui je tiens les faits qu'on va lire. Remarquez que ces deux hommes sont complétement étrangers l'un à l'autre, qu'ils ne se sont jamais vus, et qu'ils ne se connaissent pas même de nom.

Voici d'abord ce que m'a conté M. Girard :

Il fut fait prisonnier pendant la retraite, et envoyé immédiatement dans l'intérieur de la Russie, sous la conduite d'un corps de Cosaques. Le malheureux faisait partie d'un convoi de trois mille Français. Le froid devenait de jour en jour plus intense, et, malgré la saison, les prisonniers furent dirigés au delà de Moscou, pour être dispersés ensuite dans divers gouvernements de l'intérieur.

Mourant de faim, exténués, la fatigue les forçait souvent de s'arrêter en chemin; aussitôt de nombreux et violents coups de bâton leur tenaient lieu de nourriture, et leur donnaient la force de marcher jusqu'à la mort. A chaque étape, quelques-uns de ces infortunés, peu vêtus, mal nourris, dénués de tout secours et cruellement traités, restaient sur la neige; une fois tombés, la gelée les collait à terre, et ils ne se relevaient plus. Leurs bourreaux eux-mêmes étaient épouvantés de l'excès de leur misère...

Dévorés de vermine, consumés par la fièvre, par la misère, portant partout avec eux la contagion, ils étaient des objets d'horreur pour les villageois chez lesquels on les faisait séjourner. Ils avançaient à coups de bâton vers les lieux qui leur étaient assignés comme points de repos; c'était encore à coups de bâton qu'on les y recevait, sans leur permettre d'approcher des personnes, ni même d'entrer dans les maisons. On en a vu qui furent réduits à un tel dénûment que dans leur désespoir furieux ils tombaient à coups de poing, de bûche, de pierres, les uns sur les autres pour

s'entre-tuer comme dernière ressource, parce que ceux qui sortaient vivants de la mêlée mangeaient les jambes des morts !!!... C'est à ces horribles excès que l'inhumanité des Russes poussait nos compatriotes.

On n'a pas oublié que, dans le même temps, l'Allemagne donnait d'autres exemples au monde chrétien. Les protestants de Francfort se souviennent encore du dévouement de l'évêque de Mayence, qui, bravant la contagion, vint lui-même dans une barque, suivi de son clergé, chercher jusqu'à Francfort nos malheureux soldats, qu'il menait à Mayence pour les guérir, ou tout au moins pour les soigner jusqu'à la mort ; et les catholiques italiens se rappellent avec gratitude les secours qu'ils ont reçus chez les protestants de la Saxe.

La nuit, dans les bivacs, les hommes qui se sentaient près de mourir se relevaient avec horreur pour lutter debout contre l'agonie; surpris par le froid dans les contorsions de la mort, ils restaient appuyés contre des murs, roides et gelés. Leur dernière sueur se glaçait sur leurs membres décharnés; on les voyait les yeux ouverts pour toujours, le corps fixé dans l'attitude convulsive où la mort les avait surpris et congelés. Les cadavres restaient là jusqu'à ce qu'on les arrachât de leur place pour les brûler : et la cheville se détachait du pied plus aisément que la semelle ne se séparait du sol. Quand le jour paraissait, leurs camarades, en levant la tête, se trouvaient sous la garde d'un cercle de statues à peine refroidies, et qui paraissaient postées autour du camp comme les sentinelles avancées de l'autre monde. L'horreur de ces réveils ne peut s'exprimer.

Tous les matins, avant le départ de la colonne, les Russes brûlaient les morts, et, le dirai-je, quelquefois ils brûlaient les mourants !...

Voilà ce que M. Girard a vu, voilà les souffrances qu'il a partagées, et auxquelles il a survécu, grâce à sa jeunesse et à son étoile.

Ces faits, tout affreux qu'ils sont, ne me paraissent pas

plus extraordinaires qu'une foule de récits constatés par les historiens ; mais ce qu'il m'est impossible d'expliquer ni presque de croire, c'est le silence d'un Français sorti de ce pays inhumain, et rentré pour toujours dans sa patrie.

M. Girard n'a jamais voulu publier la relation de ce qu'il a souffert, par respect, disait-il, pour la mémoire de l'empereur Alexandre, qui l'a retenu près de dix années en Russie, où, après avoir appris la langue du pays, il fut employé comme maître de français dans les écoles impériales. De combien d'actes arbitraires, de combien de fraudes n'a-t-il pas été témoin dans ces vastes établissements? Rien n'a pu l'engager à rompre le silence et à faire connaître à l Europe tant d'abus criants !

Avant de lui permettre de retourner en France, l'empereur Alexandre le rencontra un jour pendant une visite que faisait ce prince dans je ne sais quel collége de province. Alors, lui adressant quelques paroles gracieuses sur son désir de quitter la Russie, désir depuis longtemps manifesté par le prisonnier à ses supérieurs, il lui accorda enfin la permission tant de fois demandée de revenir en France : il lui fit même donner quelque argent pour son voyage. M. Girard a une physionomie douce qui sans doute aura plu à l'empereur.

Voilà comment, après dix ans, le malheureux, échappé à la mort par miracle, vit finir sa captivité. Il quitta le pays de ses bourreaux et de ses geôliers en chantant hautement les louanges des Russes, et en protestant de sa reconnaissance pour l'*hospitalité* qu'il avait reçue chez eux.

« Vous n'avez rien écrit? lui dis-je après avoir écouté attentivement sa narration.

— J'avais l'intention de dire tout ce que je sais, me répondit-il; mais, n'étant pas connu, je n'aurais pu trouver ni libraire ni lecteur.

— La vérité finit par se faire jour toute seule, repris-je.

— Je n'aime pas à la dire contre ce pays-là, me répliqua M. Girard ; l'empereur a été si bon pour moi !

. . . .

— Oui, repartis-je..... mais considérez qu'il est bien aisé de paraître bon en Russie.

— En me donnant mon passe-port, on m'a recommandé la discrétion. »

Voilà ce que dix ans de séjour dans ce pays-là peuvent produire sur l'esprit d'un homme né en France, d'un homme brave et loyal. Calculez, d'après cela, quel doit être le sentiment moral qui se transmet de génération en génération parmi les Russes.......

Au mois de février 1842, j'étais à Milan, où je rencontrai M. Grassini, qui me raconta qu'en 1812, servant dans l'armée du vice-roi d'Italie, il avait été fait prisonnier aux environs de Smolensk pendant la retraite. Depuis lors, il a passé deux années dans l'intérieur de la Russie. Voici notre dialogue : je le copie ici avec une exactitude scrupuleuse, car je l'avais noté le jour même.

« Vous avez dû bien souffrir dans ce pays-là, lui dis-je, de l'inhumanité des habitants et des rigueurs du climat?

— Du froid, oui, me répondit-il; mais il ne faut pas dire que les Russes manquent d'humanité.

— Si cela était vrai, pourtant, quel mal y aurait-il à le dire? Pourquoi faudrait-il laisser les Russes se vanter partout des vertus qu'ils n'auraient pas?

— Nous avons reçu, dans l'intérieur du pays, des secours inespérés. Des paysannes, de grandes dames nous envoyaient des vêtements pour nous garantir du froid, des remèdes pour nous guérir, des aliments et jusqu'à du linge ; plusieurs d'entre elles bravaient, pour venir nous soigner jusque dans nos bivacs, la contagion que nous portions avec nous, car la misère nous avait donné d'affreuses maladies qui se répandaient à notre suite dans les pays qu'on nous faisait traverser. Il fallait, pour arriver jusqu'à nos haltes, non pas une compassion légère, mais un grand courage, une véritable vertu ; j'appelle cela de l'humanité.

— Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait nulle exception à la dureté de cœur qu'en général j'ai reconnue chez les Russes,

Partout où il y a des femmes, il y a de la pitié; les femmes de tous les pays sont quelquefois héroïques dans la compassion ; mais il n'en est pas moins vrai qu'en Russie les lois, les habitudes, les mœurs, les caractères sont empreints d'une cruauté dont nos malheureux prisonniers ont eu trop à souffrir pour que nous puissions beaucoup célébrer l'humanité des habitants de ce pays-là.

— J'ai souffert chez eux comme les autres et plus que bien d'autres, car, revenu dans ma patrie, je suis resté presque aveugle ; depuis trente ans j'ai eu recours, sans succès, à tous les moyens de l'art pour guérir mes yeux; ma vue est à moitié perdue; l'influence des rosées de la nuit en Russie, même dans la belle saison, est pernicieuse pour quiconque dort en plein air.

— On vous faisait camper?

— Il le fallait bien pendant les marches militaires qu'on nous imposait.

— Ainsi, par des froids de vingt à trente degrés, vous manquiez d'abris?

— Oui, mais c'est l'inhumanité du climat, ce n'est pas celle des hommes qu'il faut accuser de nos souffrances dans ces haltes obligées.

— Les hommes n'ajoutaient-ils pas quelquefois leurs inutiles rigueurs à celles de la nature?

— Il est vrai que j'ai été témoin de traits d'une férocité digne des peuples sauvages. Mais je me distrayais de ces horreurs par mon grand amour de la vie ; je me disais : Si je me laisse emporter à l'indignation, je serai doublement exposé; ou la colère m'étouffera, ou nos gardiens m'assommeront pour venger l'honneur de leur pays. L'amour-propre humain est si bizarre que des hommes sont capables d'assassiner un homme pour prouver à d'autres qu'ils ne sont pas inhumains.

— Vous avez bien raison... Mais tout ce que vous me dites là ne me fait pas changer d'avis sur le caractère des Russes.

— On nous faisait voyager par bandes : nous couchions

hors des villages dont l'entrée nous était interdite à cause de la fièvre d'hôpital que nous traînions après nous. Le soir nous nous étendions à terre, enveloppés dans nos manteaux, entre deux grands feux. Le matin, avant de recommencer la marche, nos gardiens comptaient les morts, et, au lieu de les enterrer, ce qui eût exigé trop de temps et de peine à cause de l'épaisseur et de la dureté de la neige et de la glace, ils les brûlaient; par ce moyen on pensait arrêter les progrès de la contagion; on brûlait vêtements et corps tout ensemble; mais, le croiriez-vous? il est arrivé plus d'une fois que des hommes en vie ont été jetés au milieu des flammes! Un instant ranimés par la douleur, ces malheureux achevaient leur agonie dans les cris et dans les tourments du bûcher!

— Quelle horreur!

— Il s'est commis bien d'autres atrocités. Chaque nuit la rigueur du froid nous décimait. Quand on trouvait quelque édifice abandonné à l'entrée des villes, on s'emparait de ces mauvais bâtiments pour y établir notre gîte. On nous entassait à tous les étages de ces maisons vides. Mais les nuits que nous passions ainsi abrités n'étaient guère moins rudes que les nuits du bivac, parce que, dans l'intérieur du bâtiment, on ne pouvait faire du feu qu'à certaines places, tandis qu'en plein air au moins nous en allumions tout autour de notre campement. Ainsi, beaucoup de nos gens mouraient de froid dans leurs chambres faute de moyens de se réchauffer.

— Mais pourquoi vous faire voyager pendant l'hiver?

— Nous aurions donné la peste aux environs de Moscou; souvent j'ai vu emporter des morts que les soldats russes avaient été prendre au second étage des édifices où nous étions parqués; ils traînaient ces corps par les pieds avec des cordes liées autour des chevilles; et la tête suivait, frappant et rebondissant de marche en marche tout le long de l'escalier depuis le haut de la maison jusqu'au rez-de-chaussée. Ils ne souffrent plus, disait-on, ils sont morts!

— Et vous trouvez cela très-humain?

— Je vous raconte ce que j'ai vu, monsieur; il est même arrivé quelque chose de pis, car j'ai vu des vivants achevés de cette sorte, et laissant sur les degrés ensanglantés par leur tête brisée, les preuves hideuses de la férocité des soldats russes; je dois le dire, quelquefois un officier assistait à ces brutales exécutions : mais si l'on permettait ces horreurs, c'était dans l'espoir d'arrêter la contagion en hâtant la mort des hommes atteints du mal. Voilà ce que j'ai vu, ce que mes compagnons voyaient journellement sans réclamer, tant la misère abrutit les hommes !... La même chose m'arrivera demain, pensais-je; cette communauté de péril mettait ma conscience en repos, et favorisait mon inertie.

— Elle dure encore, à ce qu'il me semble, puisque vous avez pu être témoin de faits pareils et vous taire pendant vingt-huit ans.

— J'employai les deux années de ma captivité à écrire soigneusement mes Mémoires : j'avais ainsi complété deux volumes de faits plus curieux et plus extraordinaires que tout ce qu'on a imprimé sur le même sujet; j'avais décrit le régime arbitraire dont nous étions les victimes; la cruauté des mauvais seigneurs aggravant notre sort et renchérissant sur la brutalité des hommesdu peuple; les consolations et les secours que nous recevions des bons seigneurs, j'avais montré le hasard et le caprice disposant de la vie des prisonniers comme de celle des indigènes; enfin, j'avais tout dit!

— Eh bien !

— Eh bien! j'ai brûlé ma relation avant de repasser la frontière russe lorsqu'on me permit de retourner en Italie.

— C'est un crime!

— On m'a fouillé; si l'on eût saisi et lu ces papiers, on m'aurait donné le knout et envoyé finir mes jours en Sibérie, où mon malheur n'aurait pas mieux servi la cause de l'humanité que mon silence ne la sert ici.

— Je ne puis vous pardonner cette résignation.

— Vous oubliez qu'elle m'a sauvé la vie et qu'en mourant je n'eusse fait de bien à personne.

— Mais au moins depuis votre retour vous auriez dû récrire votre récit.

— Je n'aurais pu le faire avec la même exactitude : je ne crois plus à mes propres souvenirs.

— Où avez-vous passé vos deux années de captivité ?

— Aussitôt que j'arrivai dans une ville où je pus trouver un officier supérieur, je demandai à prendre service dans l'armée russe, c'était le moyen d'éviter le voyage de la Sibérie ; on accueillit ma requête, et au bout de quelques semaines je fus envoyé à Toula, où j'obtins la place d'instituteur chez le gouverneur civil de la ville ; j'ai passé deux ans chez cet homme.

— Comment avez-vous vécu dans son intérieur?

— Mon élève était un enfant de douze ans, que j'aimais, et qui s'était aussi fort attaché à moi, tout enfant qu'il était. Il me raconta que son père était veuf, qu'il avait acheté à Moscou une paysanne dont il avait fait sa concubine (1), et que cette femme rendait leur intérieur désagréable.

— Quel homme était ce gouverneur?

— Un tyran de mélodrame. Il faisait consister la dignité dans le silence : pendant deux ans que j'ai dîné à sa table, nous n'avons jamais causé ensemble. Il avait pour bouffon un aveugle qu'il faisait chanter tout le temps des repas, et qu'il excitait à parler devant moi contre les Français, contre l'armée, contre les prisonniers ; je savais assez de russe pour deviner une partie de ces indécentes et brutales plaisanteries, dont mon élève achevait de m'expliquer le sens quand nous étions retournés dans notre chambre.

— Quel manque de délicatesse ! et l'on vante l'hospitalité russe ! Vous parliez tout à l'heure de mauvais seigneurs qui

(1) On dit en Russie que les nouvelles lois ne permettent plus de vendre les hommes sans la terre; mais on dit en même temps qu'il y a toujours des moyens d'échapper à la sévérité de ces lois. (*Note de l'auteur.*)

aggravaient la position des prisonniers, en avez-vous rencontré?

— Avant d'arriver à Toula, je faisais partie d'un peloton de prisonniers confiés à un sergent, vieux soldat dont nous eûmes à nous louer. Un soir nous fîmes halte dans les domaines d'un baron redouté au loin pour ses cruautés. Ce forcené voulait nous tuer de sa propre main, et le sergent chargé de nous escorter pendant notre marche eut de la peine à défendre notre vie contre la rage patriotique du vieux boyard.

— Quels hommes! ce sont vraiment les fils des serviteurs d'Ivan IV. Ai-je tort de me récrier contre leur inhumanité? Le père de votre élève vous donnait-il beaucoup d'argent?

— Quand j'arrivai sous son toit, j'étais dépouillé de tout; pour me vêtir, il ordonna généreusement à son tailleur de retourner un de ses vieux habits; il n'eut pas honte de faire endosser au gouverneur de son propre fils un vêtement dont un laquais italien n'eût pas voulu s'affubler.

— Cependant les Russes veulent passer pour magnifiques.

— Oui, mais ils sont vilains dans leur intérieur : un Anglais venait-il à traverser Toula, tout était bouleversé dans les maisons où l'étranger devait être reçu. On substituait des bougies aux chandelles sur les cheminées, on nettoyait les chambres, on habillait les gens : enfin les habitudes de la vie étaient changées.

— Tout ce que vous dites là ne justifie que trop mes jugements; au fond, monsieur, je vois que vous pensez comme moi, nous ne différons que de langage.

— Il faut avouer qu'on devient d'une grande insouciance quand on a passé deux années de sa vie en Russie.

— Oui, vous m'en donnez la preuve : cette disposition est-elle générale?

— A peu près; on sent que la tyrannie est plus forte que les paroles, et que la publicité ne peut rien contre de pareils faits.

— Il faut cependant qu'elle ait quelque efficacité, puisque

les Russes la redoutent. C'est votre coupable inertie, permettez-moi de vous le dire, et celle des personnes qui pensent comme vous, qui perpétue l'aveuglement de l'Europe et du monde, et qui donne le champ libre à l'oppression.

— Elle l'aurait, malgré tous nos livres et tous nos cris. Pour vous prouver que je ne suis pas le seul de mon avis, je veux vous raconter encore l'histoire d'un de mes compagnons d'infortune; c'était un Français (1). Un soir, ce jeune homme arriva malade au bivac : tombé en léthargie pendant la nuit, il fut traîné le matin au bûcher avec les autres morts; mais avant de le jeter dans le feu, on voulait réunir tous les cadavres. Les soldats le laissèrent à terre un instant pour aller chercher les corps oubliés ailleurs. On l'avait couché tout habillé sur le dos, le visage tourné vers le ciel; il respirait encore; même il entendait tout ce qu'on faisait et disait autour de lui; la connaissance lui était revenue, mais il ne pouvait donner aucun signe de vie. Une jeune femme, frappée de la beauté des traits et de l'expression touchante de la figure de ce mort, s'approche de notre malheureux camarade; elle reconnaît qu'il vit encore, appelle du secours, et fait emporter, soigner, guérir l'étranger qu'elle a ressuscité. Celui-ci, revenu en France après plusieurs années de captivité, n'a pas non plus écrit son histoire.

— Mais vous, monsieur, vous, homme instruit, homme indépendant, pourquoi n'avez-vous pas publié le récit de votre captivité? Des faits de cette nature, bien avérés, auraient intéressé le monde entier.

— J'en doute; le monde est composé de gens si occupés d'eux-mêmes que les souffrances des inconnus les touchent peu. D'ailleurs j'ai une famille, un état, je dépends de mon gouvernement, qui est en bons rapports avec le gouvernement russe, et qui ne verrait pas avec plaisir un de ses sujets publier des faits qu'on s'efforce de cacher dans le pays où ils se passent (2).

(1) M. Grassini n'a jamais voulu me dire le nom de ce prisonnier.

(2) Par quel art le cabinet russe, ce gouvernement révolutionnaire par essence,

— Je suis persuadé, monsieur, que vous calomniez votre gouvernement ; vous seul, permettez-moi de vous le dire, vous me paraissez à blâmer en tout ceci par votre excès de prudence.

— Peut-être ; mais je n'imprimerai jamais que les Russes manquent d'humanité.

— Je me trouve bien heureux de n'avoir séjourné en Russie que pendant quelques mois, car je remarque que les hommes les plus francs, les esprits les plus indépendants, lorsqu'ils ont passé plusieurs années dans ce singulier pays, croient tout le reste de leur vie qu'ils y sont encore ou qu'ils sont exposés à y retourner. Et voilà ce qui nous explique l'ignorance où on nous a laissés jusqu'ici de tout ce qui s'y passe. Le vrai caractère des hommes qui habitent l'intérieur de cet immense et redoutable empire est une énigme pour la plupart des Européens. Si tous les voyageurs, par des motifs divers, se donnent le mot pour taire, ainsi que vous le faites, les vérités désagréables qu'on peut dire à ce peuple et aux hommes qui le gouvernent, il n'y a pas de raison pour que l'Europe sache jamais à quoi s'en tenir sur cette prison-modèle. Vanter les douceurs du despotisme, même lorsqu'on est hors de ses atteintes, c'est un degré de prudence qui me paraît criminel. Certes, il y a là un mystère inexplicable ; si je ne l'ai pas pénétré, j'ai du moins échappé à la fascination de la peur, et c'est ce que je prouverai par la sincérité de mes narrations. »

En terminant ces longs récits, je crois devoir communiquer aux lecteurs une pièce que je regarde comme authentique.

est-il parvenu à persuader à tous les cabinets de l'Europe qu'il représentait le principe antirévolutionnaire dans le monde entier? Ceci est un prodige dont j'ai jusqu'à présent demandé en vain l'explication. Où en serions-nous si l'ordre social était nécessairement confondu avec le gouvernement despotique ?

Il ne m'est pas permis de dire par quel moyen j'ai pu me la procurer ; car bien que les faits qu'on y raconte soient maintenant du domaine de l'histoire, il serait dangereux à Pétersbourg d'avouer qu'on s'en occupe ; ce serait au moins se rendre coupable d'*inconvenance* : c'est le mot d'ordre pour désigner prudemment les conspirations. Tout le monde sait cela, dit-on aux Russes ; oui, répondent-ils, mais personne n'en a jamais entendu parler. Sous le bon et grand prince Ivan III, on montait sur l'échafaud comme intrigant (1); aujourd'hui encore un homme pourrait bien expier en Sibérie le crime d'*inconvenance*.

Cette pièce, traduite du russe par la personne qui me l'a procurée, est la relation de la captivité et du renvoi en Danemark, sous le règne de Catherine II, des princes et des princesses de Brunswick, frères et sœurs d'Ivan VI, le prisonnier de Schlusselbourg. On frémit en lisant les preuves de l'abrutissement de ces malheureuses créatures, chez lesquelles toutes les idées de la vie se confondaient avec les habitudes de la prison, et qui pourtant sentaient leur position. Le trône auquel elles avaient droit était occupé par l'épouse de Pierre III succédant à sa victime, qui elle-même n'avait régné que par l'usurpation.

Je fais précéder ce récit véridique d'une généalogie de la maison de Romanoff (2), qui prouve que les prisonniers descendaient en droite ligne du czar Ivan V. La famille du prince de Brunswick fut la victime des souverains par lesquels elle avait été dépossédée ; car, dans l'histoire de Russie, le droit s'expie et le crime se récompense.

Si l'on veut bien apprécier l'hypocrisie de la czarine dans sa conduite envers ses prisonniers, il ne faut pas oublier que le présent récit est écrit pour l'impératrice elle-même, et que par conséquent chaque fait y est présenté sous le point de vue le plus *convenable*, et en même temps le plus satis-

(1) *Voyez* page 131 du Résumé.
(2) *Voir* le tableau généalogique ci-joint.

faisant pour la *grande âme* de Catherine II. Ce morceau doit être lu comme une œuvre de chancellerie, comme une pièce officielle, et non comme un récit impartial et naïf.

C'est un épisode de l'histoire du règne de Catherine II, rédigé par ordre supérieur, et destiné à prouver l'*humanité* de la Sémiramis du Nord.

GÉNÉALOGIE

DES PRINCES ET PRINCESSES

DE BRUNSWICK.

GÉNÉALOGIE DES PRINCES ET

I. MICHEL ROMAN

II. ALEXIS. Mort en 1676.

III. THÉODORE ou FÉDOR III. Mort sans postérité en 1682.

IV. JEAN ou IVAN V. Mort en 1696.

SOPHIE. un monas

CATHERINE, mariée au prince de Mecklembourg.

VIII. ANNE, duchesse de Courlande. Morte sans enfants en 1784.

ÉLISABETH, mariée à Antoine ULRICH de Brunswick, et morte ainsi que lui dans l'exil.

IX. JEAN VI, détrôné, enfermé à Schlusselbourg. Mort en 1764, à 22 ans.	CATHERINE. Morte en 1807, à 65 ans.	ÉLISABETH. Morte en 1782, à 39 ans	PIERRE. Mort en 1798, à 53 ans.	ALEXIS. Mort en 1787, à 41 ans.

N. B. A la mort de ces cinq princes et princesses s'éteignit la branche de JEAN V.

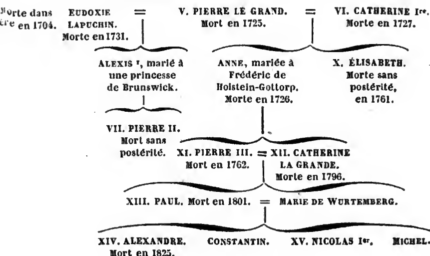
LISTE DES CZARS DEPUIS JEAN IV.

Jean IV.	Catherine Ire.
Théodore Ier.	Pierre II.
Boris Godounof.	Anne.
Théodore II.	Jean VI.
Démétrius V.	Élisabeth.
Basile V.	Pierre III.
Michel Romanoff.	Catherine II.
Alexis.	Paul.
Théodore III.	Alexandre.
Jean V.	Nicolas Ier.
Pierre Ier.	

PRINCESSES DE BRUNSWICK.

...FF. Mort en 1645.

= NATALIE NARISCHKIN.



[1] Condamné à mort par son père.

Renvoi en Danemark de la famille de Brunswick qui résidait à Cholmogory. Tiré de la première partie des actes de l'Académie impériale russe.

I.

La famille de Brunswick languit longtemps dans l'exil. Le dernier lieu de sa résidence en Russie fut Cholmogory, ancienne ville du gouvernement d'Archangel, construite dans une île de la Dwina, à 72 verstes d'Archangel. Elle vivait éloignée de toute autre habitation dans une maison expressément destinée à elle et aux employés, aux gens attachés à son service. La promenade ne lui était permise que dans le jardin attenant à la maison.

Le malheureux père, Antoine Ulrich de Brunswick, ayant perdu sa femme, l'ex-régente de l'empire de Russie, et étant devenu aveugle à la suite de ses malheurs, mourut le 4-16 mai 1774, n'ayant pas vécu assez pour recevoir la liberté qu'il avait demandée avec larmes. La politique du temps n'avait pas permis qu'on lui accordât sa demande. Il laissa après lui deux fils et deux filles.

L'aînée des deux filles, la princesse Catherine, était née à Saint-Pétersbourg avant les malheurs de sa famille ; la princesse Élisabeth, à Dunamunde ; les princes Pierre et Alexis, à Cholmogory. La naissance de ce dernier avait coûté la vie à sa mère. Pour les surveiller, on avait nommé un officier d'état-major, et pour leur service, on avait désigné quelques personnes de condition inférieure. Toute communication avec les voisins leur était interdite. Le gouverneur d'Archangel seul avait la permission de les visiter de temps à

autre pour s'informer de leur situation. Ayant reçu l'éducation des gens du peuple, ils ne connaissaient d'autre langue que la langue russe.

Pour l'entretien de la famille de Brunswick et pour celui des personnes qui la composaient, comme pour l'établissement de la maison qu'elle occupait, on n'avait alloué aucune somme; mais on recevait pour cela du magistrat d'Archangel de dix à quinze mille roubles. On envoyait de la garde-robe impériale les choses nécessaires pour la famille, et pour les militaires, les objets d'uniforme étaient fournis par le commissariat des guerres.

II.

Dès que l'impératrice Catherine II fut montée sur le trône, elle jeta un regard de pitié sur ses prisonniers, et adoucit la sévérité de leur régime; s'étant assurée enfin que l'élargissement des enfants d'Antoine-Ulrich ne pouvait avoir aucune suite sérieuse, elle résolut de les renvoyer dans les États danois et de les remettre sous la garde de la sœur de leur père, la reine douairière de Danemark, Julienne-Marie. Désirant exécuter son projet sans participation d'autrui, l'impératrice entama avec la reine une correspondance directe. La première lettre autographe de l'impératrice sur ce sujet fut envoyée le 18-30 mars 1780. Catherine proposait à la reine d'envoyer la famille de Brunswick en Norwége.

La reine reçut l'ordre de l'impératrice avec un sentiment de reconnaissance et les marques d'une satisfaction particulière; elle lui répondit que le roi son beau-fils consentait aux propositions de Sa Majesté concernant la famille de Brunswick.

Le roi lui-même écrivit à l'impératrice, l'assurant qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait. Mais ensuite la reine informa l'impératrice qu'il n'y avait pas en Norwége une seule ville qui n'eût un port, et ne fût située au bord de la

mer. On reconnut qu'il serait mieux de transporter la famille de Brunswick dans l'intérieur du Jutland, dans un district également éloigné de la mer et des grandes routes. La petite ville de Gorsens fut choisie pour sa résidence, et le roi y acheta pour elle deux maisons.

III.

Pendant que cette correspondance avait lieu avec la reine, on faisait les arrangements nécessaires pour le renvoi de la famille de Brunswick. L'impératrice désirait accomplir son projet autant que possible en secret, pour ne pas exciter de rumeur dans le peuple, *et donner lieu à de longs et inutiles commentaires*. Pour cela on ne mit dans le secret que très-peu de personnes. Le principal exécuteur de cette affaire fut le brigadier Besborodko, qui était attaché à la personne de l'impératrice, et qui fut dans la suite conseiller privé de première classe et chancelier.

Dans le même temps le conseiller privé Melgunof fut nommé gouverneur général de Yarowslaf et Vologda, et d'Archangel. On lui enjoignit de se rendre de Saint-Pétersbourg droit à Archangel, sous prétexte d'examiner de près le pays dont l'administration lui était confiée. En même temps on lui ordonna de faire personnellement connaissance avec les princes et princesses, de tâcher d'acheter ou de construire un bon bâtiment sous prétexte qu'il en avait besoin pour naviguer sur les rivières du gouvernement d'Archangel ; ensuite d'acheter un bon bâtiment marchand ; il lui fut ordonné, dans le cas où il n'en trouverait pas un qui fût propre à tenir la mer, de faire construire en hâte sur le lac Onéga un vaisseau marchand à trois mâts, sous prétexte de faire des découvertes dans les mers septentrionales, et de choisir pour le faire manœuvrer d'anciens matelots accoutumés au service, avec d'habiles officiers de marine.

IV.

Melgunof, arrivé à Archangel, reçut de l'ancien gouverneur Golowtzin des renseignements sur la famille de Brunswick, et de là il se transporta à Cholmogory.

A l'entrée de Melgunof dans la maison où demeuraient les princes et les princesses, ils vinrent tous à sa rencontre dans l'antichambre, et tout effrayés ils se jetèrent à ses pieds en le conjurant de leur accorder sa protection. Melgunof tâcha de les rassurer; il leur dit qu'il avait été nommé chef du gouvernement d'Archangel, par la volonté suprême de l'impératrice, et que, comme il était obligé de connaître tout ce qui existait dans la province qu'il devait administrer, il était venu leur faire une visite, sachant l'intérêt que l'impératrice prenait à leur situation. A ces mots, tous tombèrent de nouveau à ses pieds, et les deux sœurs fondirent en larmes. La plus jeune dit que depuis le commencement du règne de l'impératrice, ils renaissaient par la grâce de Sa Majesté; mais qu'avant son règne, ils étaient dans le besoin. Elle pria humblement Melgunof de témoigner à Sa Majesté leur reconnaissance sans bornes.

Melgunof resta à Cholmogory six jours et il vit habituellement les princes et les princesses; il dînait tous les jours chez eux avec le gouverneur, et quelquefois il y soupait. Après le dîner il passait avec eux une bonne partie de la journée, employant le temps à jouer aux cartes, au jeu appelé *tresselle* (1), fort ennuyeux pour lui à ce qu'il dit, mais pour eux très-amusant.

Pendant cet espace de temps, il tâcha, d'après les ordres qu'on lui avait donnés, de s'assurer de l'état de la santé des prisonniers, de leurs caractères et de leurs facultés intellectuelles.

(1) C'est une espèce de pharaon actuellement oublié.

Voici comment Melgunof dépeint les membres de la famille de Brunswick :

« La sœur aînée, Catherine, a trente-six ans ; elle est » d'une taille mince et petite ; elle a le teint blanc et res- » semble à son père. Dans son enfance, elle a perdu l'ouïe et » elle a la parole tellement embarrassée, qu'il n'est pas pos- » sible de comprendre ce qu'elle dit. Ses frères et sa sœur » correspondent avec elle par signes. Malgré cela, elle a tant » d'intelligence que lorsque ses frères et sa sœur, sans faire » aucun geste, lui disent quelque chose, elle les comprend » par le seul mouvement de leurs lèvres. Elle leur répond » quelquefois tout bas, quelquefois tout haut, tellement que » celui qui n'est pas accoutumé à un tel langage, n'y peut » rien comprendre. On voit, par sa conduite, qu'elle est ti- » mide, polie et modeste, d'un caractère doux et gai ; » voyant que les autres rient en parlant, quoiqu'elle ne com- » prenne pas le sujet de leur conversation, elle rit avec eux. » Au reste, elle est d'une forte constitution : seulement le » scorbut a fait noircir ses dents, dont quelques-unes même » sont gâtées.

» La sœur cadette, Élisabeth, a trente ans. En tombant » du haut en bas d'un escalier de pierre, à l'âge de neuf ans, » elle s'est blessée à la tête, et depuis ce temps-là, elle a » souvent des maux de tête, particulièrement à l'époque des » changements de température. Pour combattre ce mal, on » lui a fait un cautère au bras droit. Elle est sujette aussi à » de fréquentes attaques de maux d'estomac. Pour sa taille » et ses traits, elle ressemble à sa mère. Elle surpasse de » beaucoup ses frères et sa sœur en facilité d'élocution et en » intelligence. Ils lui obéissent en tout ; le plus souvent, c'est » elle qui parle et répond au nom de tous, et elle relève » quelquefois leurs fautes de langage. En 1777, à la suite » d'une fièvre et d'une maladie de femme elle fut quelques » mois aliénée ; mais elle s'est rétablie, et à présent elle est » en bonne santé. On ne peut s'apercevoir qu'il y ait en elle » quelque chose d'extraordinaire ; sa prononciation et celle

» de ses frères fait reconnaître le lieu où ils sont nés et où ils
» ont été élevés.

» L'aîné des frères, Pierre, a trente-cinq ans. Dès son
» enfance, et par suite de négligence, il est devenu bossu
» par devant et par derrière; mais cette difformité est pres-
» que imperceptible. Il a le côté droit un peu de travers, et
» une de ses jambes est torse. Il est très-simple d'esprit,
» timide et silencieux. Toutes ses idées, ainsi que celles de
» son frère, ne sont que des idées d'enfants; son caractère
» est assez gai : il rit et même aux éclats lorsqu'il n'y a rien
» de risible. De temps en temps il a des attaques hémorroï-
» dales; du reste, il est d'une bonne constitution; cependant
» il est épouvanté, et même il s'évanouit lorsqu'on parle de
» sang. Il attribue cette crainte excessive à ce que sa mère,
» lorsqu'elle le portait dans son sein, s'effraya extraordinai-
» rement de ce qu'elle s'était coupée au doigt et voyait couler
» son sang.

» Le plus jeune des frères, Alexis, a trente-quatre ans.
» Avec la même simplicité d'esprit que son frère aîné, il
» semble cependant qu'il est un peu plus adroit, plus hardi
» et plus sérieux. Sa constitution est saine et son naturel
» assez gai. Les deux frères sont de petite taille, ils ont le
» teint clair et ressemblent à leur père.

» Les frères et les sœurs vivent entre eux en bonne intel-
» ligence; aussi sont-ils doux et humains. Pendant les étés
» ils travaillent dans leur jardin, gardent les poules et les ca-
» nards et leur donnent la nourriture; en hiver ils glissent à
» qui mieux mieux sur l'étang qui se trouve dans le jardin.
» Ils lisent dans leurs livres de prières d'église, et jouent aux
» cartes et aux échecs. Outre cela, les deux filles s'occupent
» quelquefois à coudre; c'est en cela que consistent toutes
» leurs occupations. »

V.

La supériorité qu'Élisabeth avait sur ses frères fit que Melgunof observa cette princesse avec plus d'attention, et qu'il entra plus souvent en conversation avec elle. Entre autres choses, elle dit à Melgunof qu'avant que son frère fût devenu aveugle, il s'était souvent adressé ainsi qu'eux à l'impératrice, mais que leurs requêtes avaient été renvoyées; qu'ils n'osaient plus en adresser d'autres et craignaient d'avoir irrité Sa Majesté. Sur la demande de Melgunof en quoi consistaient ces pétitions, Élisabeth répondit : « Notre père et » nous, quand nous étions encore jeunes, nous avons de» mandé qu'on nous élargît; quand notre père est devenu » aveugle, et que nous sommes devenus grands, nous avons » demandé la permission de nous promener, mais nous n'a» vons reçu aucune réponse là-dessus. »

Melgunof ayant assuré Élisabeth qu'elle avait tort de croire que l'impératrice fût irritée contre eux, lui demanda : « Où donc votre père avait-il dessein d'aller avec vous? » Elle lui dit : « Notre père voulait s'en aller dans son pays ; » alors nous aurions bien désiré vivre dans le grand monde. » Dans notre jeunesse, nous désirions encore acquérir l'u» sage du monde ; mais dans notre situation actuelle, il ne » nous reste plus rien à désirer, sinon de vivre et de mourir » ici dans la solitude. Ici, par la grâce de l'impératrice, » notre bienfaitrice, nous sommes tout à fait contents. Jugez » vous-même : pouvons-nous désirer quelque chose de plus? » Nous sommes nés ici, nous sommes accoutumés à ces lieux, » nous y avons vieilli. A présent nous n'avons pas besoin du » monde ; il nous serait même insupportable, car nous ne » savons pas comment nous conduire avec les gens, et il est » trop tard pour l'apprendre. Ainsi nous vous prions, ajouta» t-elle avec des larmes et des génuflexions, de nous recom-

» mander à la merci de Sa Majesté, afin qu'il nous soit » permis seulement de sortir de la maison pour aller nous » promener dans la prairie ; nous avons entendu dire qu'il y » a là des fleurs qu'on ne trouve pas dans notre jardin. Le » lieutenant-colonel et les officiers qui sont dans ce moment » auprès de nous sont mariés ; nous demandons qu'on per- » mettre à leurs femmes de venir chez nous, et à nous » d'aller chez elles pour passer le temps, car nous nous en- » nuyons quelquefois. Nous prions aussi qu'on nous donne » un tailleur qui puisse coudre pour nous des habits. Par la » grâce de l'impératrice, on nous envoie de Pétersbourg des » cornettes, des coiffes et des toques, mais nous ne nous en » servons pas, parce que ni nous ni nos servantes nous ne » savons comment les ajuster et les porter. Faites-nous la » grâce de nous envoyer un homme qui sache nous conseiller » en cela. Le bain dans le jardin est trop près de nos appar- » tements de bois ; nous craignons que le feu qu'on y allume » ne nous incendie, ordonnez qu'on le transporte plus loin. » A la fin elle supplia *avec larmes* d'augmenter les appointements des domestiques et des servantes, et de leur permettre la libre sortie de la maison comme on l'avait permis aux autres employés. Elle ajouta : « Si vous nous accordez » cela, nous serons satisfaits, et nous n'élèverons plus au- » cune difficulté, nous ne désirerons rien de plus, et nous » serons contents de rester dans la même situation toute » notre vie. »

Melgunof conseilla à Élisabeth d'écrire une pétition à l'impératrice et d'y expliquer tout ce qu'elle désirait ; mais elle n'y consentit pas. Elle écrivit seulement dans sa requête : « qu'elle portait à l'impératrice une reconnaissance d'*esclave* » pour sa grâce suprême, et surtout parce qu'elle les avait » *confiés au grand homme lieutenant de Sa Majesté, Alexis* » *Petrowitsch Melgunof*, qu'elle osait déposer sa demande aux » pieds de l'impératrice, et qu'*Alexis Petrowitsch l'informe-* » *rait de ce que contenait la pétition*. »

Le dernier jour du séjour de Mulgunof chez les princes et

princesses, comme il prenait congé d'eux, ils se mirent à pleurer; en le reconduisant ils tombèrent à ses pieds, et la jeune sœur, au nom des autres, le conjura de ne pas oublier sa requête.

VI.

Pendant ce temps, Melgunof avait fait tous les préparatifs pour exécuter les ordres qu'on lui avait donnés. Voyant l'impossibilité de construire un bâtiment sur l'Onéga, Melgunof résolut de confier l'équipement des barques au commandant général du port d'Archangel, le major général Wrangel, sans cependant lui découvrir à quoi elles étaient destinées. On eut bientôt fait une barque de rivière, et au lieu d'un vaisseau neuf, l'impératrice permit de se servir, pour le transport de la famille de Brunswick, d'une de ses frégates arrivant à Archangel, appelée *l'Étoile polaire*. Le capitaine Stépanof fut choisi pour la commander; mais comme il était dangereusement malade, Melgunof prit à sa place un officier non moins fidèle et habile, l'ex-capitaine Michel Assenief, président du tribunal civil d'Yaroslaf; il était d'autant plus propre à remplir cette charge qu'il avait fait sur mer plusieurs campagnes, qu'il avait passé quatre fois le cercle polaire et connaissait le lieu où l'on devait envoyer la famille de Brunswick.

Les princes et les princesses avaient été élevés dans la religion greco-russe, et à cause de cela on leur donna toutes les choses nécessaires pour établir une église à Gorsens; il y avait un curé et deux chantres dont les appointements équivalaient à ceux des chapelains des missions de Stockholm et de Copenhague. En même temps on adjoignit à la famille de Brunswick un médecin avec un élève.

Pour l'entretien des princes et des princesses à Gorsens, l'impératrice leur assigna une pension à vie, savoir : à chaque frère et à chaque sœur, 3,000 roubles, et à tous en-

semble 32,000 roubles par an, en comptant d'après le cours d'alors, le rouble à 50 stivers de Hollande. Outre cela elle ordonna d'ajouter à cette somme tout ce qui serait nécessaire pour les faire voyager d'une manière convenable.

Pour qu'ils fussent particulièrement surveillés pendant la traversée, l'impératrice ordonna au commandant de Schlusselbourg, le colonel Ziegler, et à la veuve du bailli de Livonie, Lilienfeld, avec ses deux filles, d'accompagner la famille de Brunswick jusqu'au lieu de sa destination en Norwége, et de la remettre à celui qui serait muni d'un plein pouvoir de la cour de Danemark.

Après cela il leur était permis de rentrer en Russie. On leur assigna une somme suffisante pour aller et revenir.

Melgunof choisit parmi les gens de la famille de Brunswick trois domestiques et quatre servantes; cinq de ces personnages étaient nés à Cholmogory et avaient grandi avec les princes et les princesses. Les deux autres furent choisis parmi les paysans. Ils étaient tous de bonne conduite. De cette manière tout était arrangé et approuvé par l'impératrice; il ne restait plus qu'à trouver le moyen de ne pas effaroucher les prisonniers en leur donnant l'ordre de partir.

VII.

Le colonel Ziegler alla à Cholmogory avec le gouverneur Golowtzin. S'étant rendu chez les princes et les princesses, il leur dit, de la part de Melgunof, qu'Alexis Petrowitsch, pendant son séjour à la cour, n'avait pas manqué d'entretenir l'impératrice de leur requête, et que Sa Majesté augmentait les appointements de leurs serviteurs, et permettait gracieusement à la femme du lieutenant-colonel Polasof de venir chez eux, qu'elle ordonnait qu'on leur fournît tout ce qui leur serait nécessaire. Entre autres choses il leur dit que bientôt ils verraient jusqu'où allait la bonté de Sa Majesté.

Quelques moments après, on envoya aux princes et aux princesses la veuve Lilienfeld, avec quelques habits pour leur toilette. Lorsque le colonel Ziegler et la femme du lieutenant-colonel Polasof vinrent chez eux, leur joie fut extrême, surtout lorsqu'ils apprirent la bonté de l'impératrice pour eux.

Bientôt Melgunof lui-même arriva à Cholmogory. Ayant d'abord confirmé aux princes et princesses les paroles de Ziegler, il les instruisit enfin de leur situation, de la résolution de l'impératrice de les mettre en liberté et de les envoyer en Danemark, sous la protection de leur tante, et de toutes les grâces que l'impératrice avait dessein de leur faire. La nouvelle inattendue du changement de leur existence fut pour eux une joie céleste. Ils apprirent que Catherine, qui les avait déjà fait renaître, leur assurait encore une heureuse situation. Ne s'attendant pas à une aussi grande faveur, ils ne pouvaient prononcer un seul mot; leurs cœurs seuls parlèrent en tressaillant de bonheur. Cette voix du cœur ne fut pas entendue; mais leurs traits et leurs yeux levés au ciel, des torrents de larmes coulant de leurs yeux, et de fréquentes génuflexions en disaient plus que toutes les paroles, et témoignaient de leur reconnaissance pour leur auguste souveraine. Alors Melgunof leur fit comprendre combien ils devaient être reconnaissants à la maison impériale qui leur donnait la liberté et une telle existence de luxe, rare même parmi les personnes de leur naissance. Il ajouta à cela que s'ils oubliaient les bienfaits de l'impératrice, s'ils ajoutaient foi à des propos malveillants et suivaient des conseils perfides en ne voulant plus résider en Danemark, ils perdraient non-seulement leur pension, mais encore tout droit à l'assistance de Sa Majesté.

Élisabeth lui répondit avec larmes : « Dieu nous préserve, » nous qui venons de recevoir une si grande grâce, d'être » ingrats. Croyez-moi, dit-elle avec fermeté, nous ne nous » opposerons jamais à la volonté de Sa Majesté; elle est » notre mère et notre protectrice. Nous n'espérons qu'en » elle, nous serait-il possible d'oser fâcher Sa Majesté en

» quelque chose, et de nous exposer à perdre pour toujours » ses bonnes grâces? » Ensuite elle demande à Melgunof : « Notre tante nous prend-elle chez elle, ou nous laissera- » t-elle dans quelque ville? Nous désirerions plutôt vivre dans » une petite ville quelconque, car jugez vous-même com- » ment nous serions à la cour. Nous ne savons pas du tout » comment nous conduire avec les gens et de plus nous ne » comprenons pas leur langue. » Melgunof lui répondit qu'ils pourraient à leur arrivée en Danemark demander cela à leur tante, et il promit de tâcher de son côté que leurs désirs pussent s'accomplir.

Ayant ainsi tranquillisé la princesse, Melgunof fut extrêmement satisfait de les trouver tous, contre son attente, consentant à ce qu'il avait proposé et regardant d'un air joyeux les préparatifs de départ. Le trajet par eau les effraya pourtant, surtout les princesses qui depuis leur naissance n'avaient jamais été sur mer et qui n'avaient même jamais vu comment se mouvait un bateau. Quoique Melgunof les assurât qu'il n'y avait aucun danger et que lui-même les accompagnerait à la distance de cent verstes, cependant elles montrèrent de la crainte à ce sujet et dirent : « Vous êtes des » hommes et n'avez peur de rien, mais si votre femme venait » avec nous, nous irions volontiers dans le bateau. »

Melgunof fut obligé de leur donner sa parole qu'il amènerait sa femme. Elles reçurent cette promesse avec une satisfaction d'autant plus grande que la veuve Lilienfend et ses fils n'avaient non plus jamais voyagé par eau et n'éprouvaient pas moins de crainte que les princesses.

VIII.

Au jour fixé pour le départ, Melgunof, accompagné de sa femme, fit monter les princes et les princesses dans une barque de rivière avec toutes les personnnes destinées à les

accompagner et les domestiques attachés à leur service, et fit voile pour la forteresse de Nowodwinskoï dans la nuit du 26 au 27 juin (nouv. st. 6 ou 9 juillet 1780), à une heure. Avec un vent favorable ils arrivèrent à la forteresse de Nowodwinskoï le 28 juin (10 juillet) à 3 heures du matin, ayant fait 90 verstes en 24 heures.

Dans le même temps les princes et les princesses s'éveillèrent et furent saisis d'une grande frayeur en voyant la forteresse. Ils s'imaginèrent que ce devait être là leur demeure et que toutes les assurances de Melgunof n'étaient que des mensonges. L'arrivée d'un courrier de cabinet (1) qui eut lieu dans le même moment, les confirma encore davantage dans cette pensée. Ils crurent que le courrier apportait l'ordre de les laisser dans la forteresse de Nowodwinskoï, tandis qu'au contraire il était envoyé à Melgunof avec la confirmation des ordres précédents à leur égard. Pour les rassurer, Melgunof les ayant logés dans la maison du commandant, leur donna la permission de se promener sur les remparts et de venir chez lui en bateau.

Le jour de leur arrivée à Nowodwinskoï était le jour anniversaire du commencement du règne de l'impératrice. Sur leur demande, le prêtre qui les accompagnait dit la messe dans l'église de la forteresse ; il lut ensuite la liturgie et des prières en actions de grâces.

La frégate *l'Étoile polaire* était déjà prête à mettre à la voile : les princes et les princesses montèrent à bord avec leur suite. En prenant congé d'eux, Melgunof leur fit de nouvelles recommandations et leur dit à la fin *qu'ils seraient toujours malheureux, s'ils se montraient ingrats*. En entendant ces mots ils fondirent en larmes, et tombèrent à genoux. La princesse Élisabeth, au nom de tous, dit : « Que Dieu nous » punisse si nous oublions la grâce que nous fait notre mère. » Nous serons toujours les esclaves de Sa Majesté et jamais » nous ne désobéirons à sa volonté. Elle est notre mère et

(1) Feldjæger.

» notre protectrice. Nous n'espérons qu'en elle et en per-» sonne autre. » Ensuite elle pria Melgunof de porter aux pieds de Sa Majesté leurs remercîments. En se séparant d'eux, Melgunof ordonna de lever l'ancre, de hisser le pavillon et de partir.

La frégate partit à deux heures après minuit, le 30 juin, sous pavillon marchand. Melgunof les suivit des yeux jusqu'à ce que la frégate fût hors de vue.

IX.

Après le renvoi des princes et des princesses l'impératrice les soutint encore de sa main impériale. (Suit l'inventaire des habits, fourrures, services à thé, montres, bagues, etc., donnés à chacun des princes.) A Bergen, le colonel Ziegler leur remit pour argent de poche 2,000 ducats de Hollande. L'article finit par la phrase suivante : En Danemark on fut étonné de la générosité et de la magnificence avec lesquelles avait été traitée la famille de Brunswick. La reine elle-même en parla avec reconnaissance.

L'article X n'a rien d'intéressant si ce n'est la phrase suivante: l'impératrice fut extrêmement satisfaite de la manière dont Melgunof avait exécuté ses ordres. Cependant elle lui fit observer qu'il avait eu tort d'outre-passer ses instructions en amenant sa femme sur le vaisseau où était la famille de Brunswick.

XI.

La navigation de la frégate *l'Étoile polaire* fut retardée par des vents contraires et de fortes tempêtes. L'impératrice ne recevant depuis longtemps aucune nouvelle sur le sort des

voyageurs, commença à craindre pour eux. A la fin, on reçut la nouvelle de l'arrivée de la frégate à Bergen, le 10 septembre (nouveau style). Un vaisseau de guerre danois, *le Mars*, commandé par le capitaine Lutchen, depuis longtemps l'attendait à Bergen. Le lendemain la famille de Brunswick fut remise au grand bailli de Bergen, M. Schulen, et là, elle fut embarquée à bord du vaisseau de guerre. Les vents contraires arrêtèrent le vaisseau à quatre milles de Bergen jusqu'au 23 septembre. Après quoi il eut encore à lutter contre une violente tempête qui dura sans interruption du 30 septembre au 1er octobre; ce ne fut que le 5 octobre qu'on put arriver à Hunstrand. Les princes et princesses de Brunswick fatigués de cette navigation difficile, furent mis à terre à Aalbourg où ils restèrent trois jours pour se reposer; et ils arrivèrent à Gorsens le 13 octobre en santé et fort gais, bénissant l'impératrice qui leur donnait une nouvelle existence. Pendant ce temps-là, la frégate *l'Étoile polaire* resta à Bergen pour y passer l'hiver. En arrivant à ce port, la princesse Élisabeth avait distribué 3,000 roubles pris sur les 500 ducats à elle alloués. Des 3,000 roubles, le capitaine Assenief en reçut 1,000.

Le choix des personnes qui accompagnèrent la famille de Brunswick fut heureux. Le colonel Ziegler et la veuve Lilienfeld, quoiqu'ils n'eussent demeuré que fort peu de temps avec les princes et princesses, surent cependant se concilier leur amitié et leur respect. La plus jeune des princesses fut particulièrement contente des attentions de Ziegler, etc....

XII.

L'impératrice et la reine continuèrent longtemps leur correspondance touchant la famille de Brunswick. La reine parlait toujours avec satisfaction de la conduite des princes et

des princesses, et faisait l'éloge de leur bon cœur et de leur politesse.

La reine voulut voir les princes et les princesses; *elle en écrivit à Catherine. L'impératrice laissa cela à son choix;* mais dans la suite la reine changea d'avis, quoique les princes eux-mêmes désirassent lui être présentés.

Entre autres choses la reine demanda à l'impératrice comment il fallait se conduire avec les princes et les princesses, et quel titre on pouvait leur donner. L'impératrice répondit que depuis le moment où ils étaient sous la protection de la cour de Danemark, elle les regardait comme des personnes indépendantes, d'une naissance illustre; que pour la conduite à tenir avec eux, il fallait penser à leur tranquillité et à leur bonheur; que leur simplicité d'esprit, leur manque d'éducation et d'autres circonstances leur interdisaient de vivre dans le grand monde; qu'elle pensait qu'une vie éloignée de tous les tracas de la cour était ce qui leur convenait le mieux. Quant aux titres, l'impératrice pensait que rien ne pouvait les priver d'un titre que Dieu leur avait donné et qui leur appartenait par droit de naissance; c'est-à-dire le titre de princes et de princesses de la maison de Brunswick.

La reine trouva qu'il serait mieux d'éloigner des princes et des princesses leurs domestiques russes pour qu'ils s'accoutumassent plus vite à leur nouveau genre de vie. L'impératrice y consentit; tous les Russes, excepté le confesseur et les chantres retournèrent en Russie, et auprès de la famille de Brunswick il y eut alors une petite cour composée de Danois seulement. Ce changement fut amer et pénible pour les princes et les princesses, et ce n'est pas étonnant : ils avaiens grandi et avaient été élevés dans le même lieu que leurs serviteurs; en eux ils étaient accoutumés à voir leurs seuls compagnons et confidents. Les princes et les princesses en se séparant d'eux versèrent quelques larmes de regret, même sur Cholmogory.

Pour l'établissement de la famille de Brunswick à Gor-

sens, pour l'acquisition des maisons et autres frais, il fallait 60,000 thalers. La cour de Danemark proposa de prendre cette somme sur la pension accordée à la famille de Brunswick, et par ce moyen, elle en paya 20,000 thalers. Mais l'impératrice, ayant appris cela, ne voulut pas que les princes et les princesses jouissent imparfaitement de sa générosité; elle ne voulut pas davantage être à charge à la cour de Danemark, et elle fit payer les 40,000 thalers restants sur sa propre cassette.

XIII.

Les princes et les princesses vécurent à Gorsens dans la paix et en bonne amitié les uns avec les autres. Ils ne donnèrent jamais aucun sujet de plainte aux personnes que la cour de Danemark avaient mises auprès d'eux; mais ils ne furent pas toujours contents de ces dernières.

Comme à Cholmogory Élisabeth était la conductrice de ses frères et de sa sœur; elle ne faisait cependant rien sans leur consentement. Au reste, dans toutes les circonstances, tant qu'elle vécut, ils se soumirent à ses pensées et à ses conseils.

Le prince Ferdinand de Danemark vint voir la famille de Brunswick à Gorsens. Cette visite fut triste pour eux. Dès que les princes et les princesses surent qu'il venait, ils se hâtèrent d'aller dans la maison qui leur était destinée pour le rencontrer. Le prince embrassa d'abord l'aînée des princesses, et au même instant les trois autres l'entourèrent, lui baisèrent les mains et pleurèrent de joie en le serrant dans leurs bras.

Il resta là deux jours, déjeuna et dîna avec eux. Le troisième jour il leur promit de venir prendre congé d'eux; mais pour épargner à lui et à eux de nouvelles larmes, il partit à sept heures du matin, après leur avoir envoyé pour souvenir deux tabatières et deux bagues.

XIV.

Élisabeth ne jouit pas longtemps de sa nouvelle situation. Une maladie cruelle qui dura deux semaines abrégea ses jours, le 20 octobre 1782, à l'âge de trente-neuf ans.

Cinq ans après elle, mourut le plus jeune des princes, Alexis, le 22 octobre 1787. Peu de temps avant sa fin, il se sentit affaibli, mais il se remit promptement. Après cela il s'imagina qu'il ne survivrait pas à l'aniversaire du jour où sa sœur était morte. Cette pensée s'enracina si fort dans son imagination qu'elle lui devint fatale. Quelques jours avant le temps fixé par lui, il se plaignit de n'être pas bien. Il lui survint un évanouissement ; il se fit mettre au lit et ne se releva plus.

Le prince Pierre mourut le 30 janvier de l'an 1798.

On peut facilement se figurer la triste position de Catherine. Privée de tous ses proches, entourée de gens pour lesquels elle était un objet d'ennui, elle n'avait pas même la consolation d'avoir auprès d'elle aucune âme sensible. Sa tante ne vivait plus. Ceux qui l'entouraient, à ce qu'il semblait, pensaient plus à leurs aises qu'à lui procurer les soins auxquels elle avait droit par la grâce de la cour de Russie qui lui avait donné pour cela tous les moyens nécessaires. Jusqu'à sa mort la pension accordée aux princes et aux princesses fut continuée sans qu'on se prévalût de la diminution de la famille de Brunswick.

Le séjour de Gorsens ennuya tellement Catherine qu'elle désira retourner en Russie et se faire religieuse. Elle ne trouvait de consolation que dans le service divin et dans les prières. Avant sa mort elle oublia les chagrins qu'on lui avait faits, et écrivit à l'empereur Alexandre pour le prier d'accorder des pensions aux gens qui l'entouraient. Sa requête fut écoutée. On donna à tous les employés et domestiques

qui avaient été longtemps à la cour de Gorsens des pensions sur le trésor russe, et après leur mort à leurs femmes; et à ceux qui n'avaient été que peu de temps auprès de Catherine, on donna des marques de satisfaction.

Elle laissa après elle un testament par lequel elle léguait au prince héréditaire de Danemark Frédéric et à sa postérité tous ses biens meubles et immeubles.

La princesse Catherine mourut le 9 avril 1807, et fut enterrée à Gorsens dans le même endroit que ses frères et sa sœur. Avec elle s'éteignit la postérité du csar Jean Alexiewitsch, qui mérite une mention particulière par les revers de fortune qu'elle a subis.

Signé, B. POLENOF.

EXTRAIT DE LA DESCRIPTION DE MOSCOU,

PAR G. LECOINTE DE LAVEAU.

Prisons de Moscou, en 1836.

« Parmi les gens arrêtés par la police, 1,110 l'ont été pour n'avoir pas de passe-port, 78 pour avoir déserté; puis 8,354 escrocs, 586 voleurs, 2,328 pour invectives, 866 pour querelle, 117 comme recéleurs de gens enfuis et 2,475 pour différentes légères infractions. Sur ce nombre on a emprisonné à l'Ostrog 122 hommes pour sacrilége et 45 femmes pour le même crime ; 2 individus pour des propos injurieux contre le gouvernement ; 24 meurtriers, 31 filous, 34 faux monnayeurs et 4 fausses monnayeuses ; 10 incendiaires et voleurs pendant l'incendie, et 2 femmes accusées du même crime ; 12 hommes pour avoir fait des blessures mortelles, 25 *pour tentatives de suicide!!!!* 7 pour cause de mort donnée sans préméditation, 33 pour avoir occasionné des blessures devenues graves ; 177 hommes et 83 femmes pour dévergondage ; 112 hommes et 23 femmes pour ivrognerie et vie déréglée, 95 faussaires ; 676 hommes et 364 femmes pour vagabondage ; 46 hommes et 27 femmes pour avoir donné refuge à des gens suspects ; 824 voleurs et recéleurs, et 310 recéleuses et voleuses ; 46 hommes pour avoir dénoncé injustement ; 75 hommes et 12 femmes portant de faux noms ; 2 usuriers ; 5 hommes pour avoir détourné l'argent de la couronne ; 143 hommes et 8 femmes pour avoir quitté leur service et s'être sauvés de chez leur seigneur ; 558 hommes et 105 femmes pour avoir mendié; 199 hommes et 31 femmes qui se servaient de faux passe-ports. » (Pages 335 et 336, vol. Ier; *Description de Moscou,* par G. Lecointe de Laveau, 2e édition. Moscou, de l'imprimerie d'Auguste Semen, 1836.)

DÉTENUS DE LA PRISON TEMPORAIRE EN 1834, ACCUSÉS :		HOMMES.	FEMMES.	SE SONT JUSTIFIÉS.	
De sacrilége.		3	»	»	»
D'avoir pris part à une émeute.		1	»	»	»
D'assassinat.		5	»	»	»
D'avoir pris part à un assassinat.		2	»	»	»
D'avoir causé volontairement un incendie.		10	»	»	»
De concussion.		8	»	»	»
De viol de mineures.		1	»	»	»
D'avoir dérobé un enfant.		1	»	»	»
De rixe.		1	»	»	»
De s'être estropiés.		4	»	»	»
De vol	de vivres.	2	»	»	»
	de chevaux.	56	»	»	»
	d'habillements.	2	»	»	»
	de différents objets.	561	22	42	5
	d'effets et d'argent.	13	1	3	»
	d'argent.	16	2	»	»
De s'être emparé d'une propriété étrangère.		4	»	»	»
D'avoir reçu des objets volés.		23	»	4	»
De recèlement.		4	»	»	»
D'avoir donné un asile à des gens suspects.		11	»	6	»
D'avoir fait un faux.		16	»	»	»
D'avoir fait usage de faux passe-ports.		14	»	»	»
De s'être livré à l'ivroguerie, et d'avoir mené une vie dissolue.		128	4	27	»
D'avoir commis un adultère.		»	1	»	1
D'avoir fait un faux rapport.		6	»	»	»
D'avoir détourné l'argent de la couronne.		4	»	»	»
D'avoir pris un autre nom que le sien.		6	»	»	»
D'avoir aidé des détenus à se sauver.		3	»	»	»
D'avoir laissé échapper des détenus.		1	»	»	»
De s'être absenté de son service.		2	»	»	»
De s'être échappé	de chez leur seigneur.	327	28	77	2
	de la Sibérie.	15	»	»	»
	de leur régiment.	43	»	»	»
	d'une arrestation.	5	»	»	»
De vagabondage.		15	»	»	»
De n'avoir pas de passe-port.		441	4	29	»
D'avoir perdu leur passe-port.		12	1	»	»
D'avoir laissé passer le terme de changer leur passe-port.		52	»	13	»
De filouterie.		13	»	2	»
De mendicité illégale.		112	2	18	»
De fautes non prouvées.		674	22	65	»
		2617	87	286	8

DÉTENUS

entrés en 1834 dans la prison du gouvernement de Moscou, vulgairement nommée l'Ostrog.

MOTIFS DE L'ACCUSATION.	CONDAMNÉS.		RESTÉS EN SURVEILLANCE.		ACQUITTÉS.	
	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.
Avoir mis le feu.	14	2	»	»	2	»
Sacrilége.	6	2	»	»	3	»
Avoir renoncé à sa croyance.	»	1	»	»	»	»
Désobéissance au gouvernement.	19	7	1	»	»	»
Participation à une émeute.	42	»	»	»	»	»
Assassinat.	6	»	»	»	»	»
Participation à un assassinat.	3	»	1	»	1	»
N'avoir pas déclaré un assassinat.	2	»	»	»	»	»
Meurtre non prémédité.	1	»	»	»	»	»
Avoir fait des blessures mortelles.	5	»	»	»	1	»
Empoisonnement	3	1	1	1	1	»
Tentative de suicide.	2	»	»	»	2	»
S'être approprié des effets.	7	»	»	»	»	»
Avoir fait de la fausse monnaie.	11	3	»	»	»	»
Être en possession de la propriété d'autrui.	4	»	»	»	»	»
Viol de mineures.	2	»	»	»	»	»
Avoir caché un enfant.	4	4	»	»	»	»
Calomnie.	1	»	»	»	»	»
S'être estropié volontairement.	14	»	»	»	3	»
Vol de chevaux et d'effets.	156	57	56	13	52	18
Vol pendant l'incendie.	4	»	»	»	2	»
Vol d'argent.	16	2	»	»	25	3
Avoir déclaré être maître d'une propriété étrangère.	14	3	2	1	4	2
Avoir reçu ce qui est vol.	17	4	5	2	12	3
Récèlement d'objets volés.	5	3	1	1	3	5
Avoir donné asile à des voleurs.	16	4	4	1	7	3
Avoir fait des faux en signature privée.	24	»	2	»	3	»
Avoir possédé un faux passe-port.	22	18	3	1	8	7
Violence, ivrognerie et vie déréglée.	14	9	2	1	17	5
Inconduite.	4	16	»	»	2	15
Adultère.	3	12	»	»	2	4
Rapports mensongers.	6	1	»	»	2	1
Avoir fait l'usure.	2	»	1	»	1	»
Tromperies d'avocat.	3	»	»	»	1	»
Avoir détourné l'argent de la couronne.	2	»	2	»	1	»
Avoir pris un nom étranger.	23	9	»	1	12	4
Avoir aidé un détenu à se sauver.	1	»	»	»	1	»
Avoir laissé échapper un détenu.	1	»	»	»	»	»
Absence du service.	8	»	»	»	4	»

MOTIFS DE L'ACCUSATION.	CONDAMNÉS.		RESTÉS EN SURVEILLANCE.		ACQUITTÉS.	
	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.	HOM.	FEM.
S'être échappé de chez son seigneur.	»	»	»	»	60	42
S'être échappé de la Sibérie.	32	2	»	»	»	»
S'être échappé de la détention.	3	1	»	»	»	»
Vagabondage.	18	45	»	»	9	9
Gens sans passe-ports.	13	2	»	»	28	75
Gens ayant perdu leurs passe-ports.	12	8	»	»	23	17
Avoir dépassé le terme du passe-port sans le renouveler.	7	9	»	»	38	26
Filouterie.	11	»	4	»	2	»
Mendicité illégale.	18	43	»	»	23	102
Fautes non déterminées.	3	5	»	»	5	4
Avoir fait des menaces.	7	1	»	»	2	»
Avoir le cerveau dérangé.	2	»	»	»	3	1
N'avoir pas voulu choisir un genre de vie.	3	4	»	»	1	2
AGE DES DÉTENUS A LA PRISON DU GOUVERNEMENT DE MOSCOU, EN 1835.						
N'ayant pas atteint l'âge de 16 ans.	38	12	»	»	67	23
De l'âge de 16 à 20 ans.	92	28	8	3	53	21
De 20 à 30 ans.	102	55	28	6	46	52
De 30 à 40 ans.	126	68	25	7	59	45
De 40 à 50 ans.	87	59	12	4	52	48
De 50 à 60 ans.	56	33	8	1	64	42
De 60 à 70 ans.	22	18	1	»	59	61
De 70 à 80 ans et plus.	5	2	»	»	38	32
Age non déterminé.	48	14	3	1	15	27

FIN DE LA RUSSIE.

UN MOT

SUR L'OUVRAGE

De M. de Custine,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839,

PAR UN RUSSE.

UN MOT

SUR L'OUVRAGE

DE M. DE CUSTINE,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839.

L'opinion publique est sujette à de singulières réactions. Il en est des peuples comme des individus : ils ont leurs instants de faveur et de disgrâce. — Rayon mobile et capricieux, la popularité s'arrête un moment sur leur front, puis les quitte pour voler à d'autres. Dans les jugements que l'on fait d'eux, on tombe volontiers d'un excès dans l'excès contraire ; car les réactions ne s'arrêtent jamais à mi-chemin. La vanité devient furieuse d'avoir été sa propre dupe ; au lieu de s'en prendre à elle-même, c'est contre son idole qu'elle se fâche. Et elle ne se contente pas de l'abandonner, elle l'arrache du piédestal pour la fouler violemment aux pieds ; ainsi en est-il avenu aux Russes et à la Russie. Que les temps sont changés ! Je ne parle pas de celui où Voltaire, qui nous faisait, certes, beaucoup trop d'honneur, disait aux Velches, à propos de nous :

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ! »

La politesse était outrée, et en gens modestes, nous l'a-

vons toujours prise pour ce qu'elle valait. Mais, sans remonter si haut, n'est-il pas vrai qu'en 1815, de tous les peuples qu'une merveilleuse destinée mêla un moment dans son crible, nous étions, je ne dirai pas le plus goûté, mais à tout prendre le moins mal vu? Béranger reproche à Frétillon sa partialité pour les Cosaques. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. C'est tout au plus si Frétillon oserait nous regarder encore du coin de l'œil, dans la crainte de se commettre avec le *Journal des Débats;* au théâtre et dans les romans, on nous tourne en ridicule. Le mélodrame s'est emparé de nos moujiks et de nos boyards. Les Anglais nous ont cédé les rôles qu'ils occupaient dans les vaudevilles. A la tribune parlementaire, il n'est pas d'orateur, voire de ministre un peu soigneux de sa réputation, qui ne fasse, une fois ou deux par session, un brin de popularité à nos dépens. Dans les journaux, ce n'est qu'un cri contre nos desseins ambitieux et notre soif insatiable de conquêtes. Aux Français permis de s'étendre en Afrique et de pousser leurs établissements maritimes jusqu'aux îles de la Polynésie. Libre aux Anglais de mettre à contribution la Chine, et d'annexer le Scinde à leur empire indien. Quant à nous, qui ne bougeons pas, nous inquiétons tout l'univers par notre immobilité menaçante. Le colosse du Nord ne saurait éternuer, sans voir aussitôt braqués sur lui tous les télescopes européens. En vertu de cet apophthegme historique, qu'un instinct irrésistible entraîna de tout temps les peuples du Nord vers la patrie des arts et du soleil, chaque matin, du haut de leurs tours, toutes les sentinelles de la presse annoncent à grand bruit de trompettes la venue prochaine d'Attila, suivi d'un million de Huns. Et quelles vues profondes on nous prête! Que d'esprit on donne à notre gouvernement, qui ne s'en était pas douté! C'est qu'aussi la Russie est au fond de tout; c'est une puissance ubiquitaire qui se manifeste à la fois en cent lieux. Y a-t-il émeute à Paris, troubles en Irlande? si la Russie n'a pas tout fait, elle y est au moins pour quelque chose. La Russie a des intelligences secrètes avec O'Connell et Abd-el-Kader; la

Russie cherche à semer la zizanie entre les missionnaires catholiques et protestants aux îles Marquises ; la Russie fournit des plans de campagne aux Béloutchis ; à travers les steppes de la Mongolie et le grand désert de Kobi, elle envoie aux Chinois des canons sur le dos de ses hippogriffes. Comme un polype aux mille pieds, partout s'étendent les réseaux de son espionnage politique. Nos grandes dames et nos élégantes sont autant d'hommes d'État en jupons, et tout l'argent qu'elles vont dépenser chez les couturières de Paris sort des poches de Sa Majesté Impériale. Cela va si loin, qu'aucun de nous ne saurait aujourd'hui se divertir tranquillement à Aix-la-Chapelle ou à Bade, sans être aussitôt soupçonné d'une mission secrète ayant pour but d'épier ou de capter les bons Allemands ! Ainsi soit-il ! puisque aussi bien il faut à chaque époque un fantôme. On a oublié le papisme, Rome et la bête de l'Apocalypse : on s'est blasé sur l'Espagnol et sur le Catholicon d'Espagne ; on s'est lassé de Pitt et Cobourg, voire même de la perfide Albion, quoique de temps à autre encore il en reste bien quelque chose. Les Kalmouks et la Sibérie s'useront aussi à leur tour. Un peu de patience, et peut-être finirons-nous par passer pour avoir été au demeurant les meilleurs fils du monde.

Ce n'est pas que tout cela soit bien sérieux. Il n'est pas prouvé que les spirituels écrivains qui débitent quotidiennement toutes ces lanternes à leur auditoire, croient un mot de ce qu'ils disent. Ce sont au fond d'assez braves gens, faisant des phrases à notre endroit, de peur d'en perdre l'habitude, sans nous haïr beaucoup dans l'âme. Il pourrait même en être autant du bon public qui les écoute. Voici venir un auteur plus grave, et pénétré de convictions plus profondes. Celui-là nous hait bel et bien. Il est du nombre de ces esprits qui, faisant chez eux autorité par des œuvres monumentales, ont acquis l'incontestable droit de mener tout un peuple le bâton haut, et de traiter en prestolets ceux de ces hommes qui jusque-là avaient passé pour grands aux yeux du monde. Selon lui, on nous choie trop, et les

voyageurs qui l'ont précédé en Russie nous ont traités en enfants gâtés. Il paraîtrait qu'en fait de voyages, M. de Custine n'a guère feuilleté que les épreuves de son propre livre. Quoi qu'il en soit, pontife du vrai, esclave d'un pénible devoir, il s'est donné pour mission (car aujourd'hui, qui n'a sa mission?) de faire tomber les écailles des yeux de ses contemporains. A cette fin, il a colligé quatre tomes sur beau papier, dans lesquels il a eu bien soin de répéter quatre fois les mêmes choses, pour les imprimer plus sûrement dans l'esprit de ses auditeurs. Tel est son profond dégoût de nous, que, pour avoir seulement respiré l'infection de ce puits d'iniquités appelé empire de toutes les Russies, il a changé en un moment les opinions de sa vie tout entière. Les cheveux de son intellect en ont comme blanchi subitement, et il s'est fait dans son cerveau une transfiguration miraculeuse. Il était venu chez nous pour chercher des arguments en faveur de la monarchie absolue, et il en revient constitutionnel fieffé. Grâce à nous, en fait de libéralisme, M. de Custine pourra dire ce que disait en fait de poésie maître Francaleu :

« Cet esprit dans ma tête un beau jour se trouva,
» Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva. »

Libéraux ingrats! nous saurez-vous gré du moins de cette importante conquête?

« *Super aspidem et basiliscum ambulabo.* »

Je marcherai sur l'aspic et le basilic, s'est dit M. de Custine en commençant son livre. Je lui dirai son fait à cette nation russe, peuple couvert d'immondes plaies, qui se pavane sur son fumier, et du fond de son abjection prétend imposer à l'Europe. M. de Custine a tenu parole. Depuis l'abbé Chappe jusqu'à lui, y compris Clarke, Masson et Lyall, jamais censeur plus dédaigneux n'avait mis le pied

sur nos pauvres têtes. Fripons, menteurs, adulateurs, vantards, vils esclaves, et qui pis est, esclaves amoureux de leurs chaînes, fanfarons d'hospitalité, mauvais singes dénués d'invention, espions, même en amateurs et sans rétribution quelconque, etc., etc. : tel est le panégyrique qu'il fait de nous, le catalogue fort abrégé de nos perfections et vertus civiles. Que vous êtes poli, M. le marquis, et qu'en vous lisant ou reconnaît bien le gentilhomme de la vieille roche !

Démentir ces aménités serait pour le moins chose inutile. Un démenti est de mauvais goût, et en outre ne prouve rien. Si quelqu'un me juge ennuyeux, lui prouverai-je que je suis amusant ? S'il nous plaisait, par exemple, à nous, de trouver M. de Custine un esprit faux, M. de Custine aurait-il bonne grâce à nous démontrer par A+B—C qu'il a l'esprit droit ? Ce sont de ces choses que de coutume on laisse à décider aux autres. Nous n'irons donc pas nous inscrire en faux contre ce qu'il lui plaît de penser de nous. Le meilleur moyen de montrer s'il nous a bien ou mal jugés, c'est d'indiquer comment il juge.

La méthode de M. de Custine est belle de simplicité ; c'est quasi celle du brave Anglais qui, débotté, à son arrivée en France, par une servante d'auberge aux cheveux roux, en inférait pertinemment qu'en France toutes les servantes d'auberges étaient rousses.

M. de Custine établit, lui aussi, que faire le portrait d'un Russe, c'est faire celui de toute la nation ; de même qu'un soldat sous les armes donne l'idée de tout le régiment. En vertu de ce bel axiome, il métamorphose sans façon en théorie chaque accident tel mince qu'il soit, chaque particularité isolée qui le frappe, et conclut imperturbablement du singulier au pluriel, de l'individu à la société.

La passion des généralités est une des manies de notre époque. Il n'y a pas de barbouilleur de papier qui ne tranche aujourd'hui du Montesquieu, et qui, avec cinq ou six faits arrachés tout nus de leur sphère et dépouillés des mille et une circonstances dont l'effet est de les annuler ou de les

tempérer, ne réduise en formules d'algèbre l'histoire et les mœurs d'une nation. Ces messieurs planent trop haut pour descendre au terre à terre de l'analyse. Ce qu'ils ignorent ou ce qui les gêne, ils le suppriment tout bellement ; moyennant quoi ils édifient une synthèse large et féconde, pour me servir de leur patois. Si vous êtes léger, soyez sentencieux, et l'on vous croira profond. La recette est infaillible auprès des simples, et c'est celle dont M. de Custine use et abuse à tout propos. C'est le César des voyageurs philosophes ; il est venu, il a vu, il a connu. Il passe, et les idoles tombent, les ulcères secrets se révèlent, les entrailles du corps social s'ouvrent, béantes, sous ses yeux. Ce n'est pas lui qu'éblouiront les mystères de notre civilisation si fausse ! D'une main brusque et impatiente, il arrache en courant le voile de cette ténébreuse Isis. J'entre en effroi, comme dit Pascal, mais en effroi d'admiration devant cette vive intelligence qui saisit tout à vol d'oiseau, par un don de seconde vue, par un instinct de divination. L'auteur, au reste, s'en vante lui-même avec une charmante bonhomie. Dans son court voyage en Russie, il a, dit-il, vu peu de choses ; mais aussi il a beaucoup deviné. On s'en aperçoit.

La baguette divinatoire de M. de Custine trouve à s'exercer tout d'abord. Il n'a pas mis le pied parmi nous qu'il nous connaît déjà par cœur. Il s'est fait dans son petit coin une Russie avant la lettre. Rien ne donnera une meilleure idée de sa logique expéditive que d'ouvrir pour quelques minutes son Odyssée au premier chant.

Après maints détails sur lui-même, sur sa famille et ses aïeux, détails un peu longs peut-être, mais que l'auteur a jugés utiles, ses voyages devant servir, dit-il, de matériaux à sa biographie, M. de Custine arrive à Lubeck avec l'intention de s'y embarquer pour Saint-Pétersbourg. Il y jase avec l'aubergiste du lieu, lequel, mû d'une compassion chrétienne, cherche à le détourner de son projet. « Seigneur cavalier, lui dit notre hôte, j'ai remarqué que les Russes qui viennent en Allemagne étaient gais à leur arrivée,

et tristes en s'en retournant. » M. de Custine se gratte aussitôt la tête. Comment expliquer ce fait imposant ? Un esprit vulgaire se serait dit : Les Russes qui viennent par Lubeck en Allemagne y arrivent dans la belle saison. Quand ils ont quitté Pétersbourg, il n'y avait chez eux ni fleurs ni feuilles. Ils se trouvent, comme par magie, transplantés en plein printemps. Ils ont été, quatre jours durant, ballottés sur la Baltique. Au printemps, en touchant la terre après une traversée ennuyeuse, on est joyeux par tout pays. On l'est moins en se rembarquant à l'automne, quand on entend siffler les vents d'équinoxe et qu'on a la mer devant soi. Mais pour l'aubergiste et son hôte, tous deux logiciens subtils, cette solution serait trop simple : l'un et l'autre ont besoin de conclure, et de conclure *à priori*. Il est donc convenu entre eux qu'un pays que l'on quitte avec tant de joie et où l'on retourne avec tant de regret est nécessairement un pays qu'on déteste, partant un pays détestable. Première et féconde induction.

Errata ! M. de Custine ne l'adopte, au premier moment, qu'avec une réserve timide, se bornant à dire à l'aubergiste qu'il pourrait bien avoir raison ; mais elle ne laisse pas de faire sur lui une impression profonde, et dépose dans son esprit un germe fatal d'hésitation. Ses incertitudes redoublent dans la nuit qui précède son embarquement ; une fièvre ardente le saisit, de funèbres pressentiments tourbillonnent autour de sa couche ; la Sibérie, spectre voilé, vient s'asseoir à son chevet. Il passe une fort mauvaise nuit, débattant sur son oreiller s'il doit, en hardi paladin, aborder et parachever son incomparable entreprise, ou si, comme le prudent Sancho, il ne vaudrait peut-être pas mieux tourner bride vers le logis. Mais que vont dire, à Paris, ses amis et les journaux, en apprenant qu'il a reculé ? Que pensera l'opinion publique dans le petit port de Travemünde ?... Après une cruelle insomnie, l'aurore éclaire enfin ses yeux, sans dissiper au même degré les ténèbres de son intelligence. Heureusement que le Saint-Esprit vient l'illuminer d'un

rayon. Il se souvient très à propos que les marquis de l'ancienne comédie en référaient, dans les cas graves, à l'autorité de Frontin. Il sonne et appelle aussitôt, non pas Frontin, mais Antonio, fidèle valet de chambre italien, honoré de son intime confiance. Ce garçon joue un grand rôle dans les aventures du marquis. Il possède, ainsi dit le texte, « la tête politique des Romains modernes, et le noble cœur des anciens. » — Faut-il partir? demande le maître. — Il faut partir, dit le valet. — Et pourquoi? objecte le maître. — *Parce que*... répond le valet. Cette raison est trop concluante pour ne pas trancher la question. Vogue la galère! se dit en soupirant M. de Custine, et, chassant bien loin de lui la fièvre, la Sibérie et ses fantômes, il s'élance gaiement à bord du vaisseau à vapeur.

Admirez l'enchaînement des causes! Sans l'intervention providentielle de ce Figaro, homme d'État, le marquis restait empêtré dans les lacs de sa volonté indécise; il n'eût point visité la Russie, il n'eût point écrit sur les Russes; nous aurions été sevrés d'un beau livre qui contient toutes nos destinées, et qui sera dorénavant le bréviaire de nos hommes politiques. A quoi tient le sort des nations!

Sur le bateau, M. de Custine trouve une ample moisson à faire d'inductions et de déductions. Un gros prince russe, excellent seigneur, veut bien l'aider dans ce travail avec une obligeance extrême. « Je vais, dit-il au voyageur, vous faire cadeau d'une petite clef qui vous servira à elle seule à vous expliquer tous les mystères de notre pays. » On conçoit qu'une proposition pareille est une véritable bonne fortune pour un homme pressé de voir et de juger, grand abstracteur de quintessence, grand amateur de formules générales, et charmé de pouvoir, pour abréger, suspendre autant de faits que possible à une cause unique. Dans la poche d'un voyageur, un trousseau de clefs est assez incommode; un passe-partout est plus léger. Il faut pourtant être équitable: en homme poli et bien élevé, M. de Custine fait d'abord quelques façons pour accepter celui qu'on lui offre. Néan-

moins, après ces cérémonies, il finit par le mettre en poche, et s'en sert dès lors avec une infinie dextérité pour ouvrir en un tour de main toutes les serrures et cadenas de notre arche sociale. Cette fameuse clef, cette formule apéritive, c'est : que la Russie est restée étrangère à l'influence du catholicisme et de la chevalerie ! De ce principe générateur jaillit et coule abondamment toute une cascade de conséquences. Voilà, entre autres, pourquoi l'honneur est un sentiment dont les Russes n'ont et n'auront jamais l'idée. De là, le peu de fond qu'on peut faire sur leur parole, le peu de bonne foi de leur politique, dont les traditions d'astuce et de fraude leur sont venues des Grecs byzantins. Voilà encore pourquoi, tandis qu'ailleurs on fait la guerre par pur amour de la gloire, ces farouches guerriers ne s'ébattent que par ambition et par avidité. Que dites-vous de ces conséquences ? c'est philosopher, cela ! Des esprits durs et tracassiers pourraient peut-être bien demander à M. de Custine s'il ne confond pas ici deux choses très-distinctes, *l'honneur* et le *point d'honneur;* si l'honneur, dans le vrai sens du mot (bonne foi, probité, respect de la parole), est bien et dûment le produit des mœurs et lois de la chevalerie, et lequel des deux, par exemple, du païen Régulus ou du catholique roi chevalier, s'est montré, sortant de prison, le plus fidèle à sa parole. On pourrait s'enquérir encore si Machiavel et César Borgia avaient, par hasard, étudié à Byzance, et si tant de bons catholiques, Ferdinand, Charles-Quint, Louis XI, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, ont guerroyé platoniquement, par amour de la gloire pure, sans mélange aucun d'ambition et d'avidité. Mais tous ces *si* et beaucoup d'autres troublent peu M. de Custine, qui, serrant d'une main joyeuse son passe-partout philosophique, n'y regarde pas de si près.

Toujours à bord de son vaisseau, l'auteur fait bientôt accointance avec une aimable princesse. C'est une femme élégante et frêle, « l'héroïne d'une romance écossaise, aux cheveux cendrés, aux yeux bleus de faïence, aux traits peu marqués, mais doux, quoiqu'un peu souffrants. L'aspect de

cette ombre ossianique, éclairée par la nuit polaire, est en harmonie avec ce ciel, qui ne tient jamais ce qu'il promet; avec ces lueurs crépusculaires, qui ne finissent pas et n'amènent rien, » inspire à M. de Custine les rapprochements les plus ingénieux. Comme l'Anglais dont nous parlions tout à l'heure, sans consulter d'autre exemplaire du sexe, il la prend impromptu pour type de toutes nos pâles beautés du Nord. Ce sont de frêles figures de femmes, des fleurs sans sève et sans couleur, des créatures incomplètes, de charmants petits mollusques à vie indécise, à sensations vagues, mais un peu fades, et incapables de s'élever jusqu'à la passion; leur existence est le songe d'une ombre. M. de Custine assure même que « ce que les autres font, elles se bornent à le rêver. » J'en adresse à leurs maris des félicitations bien sincères.

Le mari de cette fleur souffrante est lui-même assez mal en point. Cela n'empêche pas qu'il ne prône beaucoup les effets d'une cure à l'eau froide qu'il vient de faire à Greiffenberg : et, comme si la médecine en France était à l'abri des importations étrangères, comme si l'homéopathie, par exemple, n'y avait pas été une mode imitée de l'allemand, voilà bien et beau tous les Russes proclamés esclaves de la vogue, imitateurs s'exerçant sur les inventions des autres, et adorateurs passionnés de toutes sortes de nouveautés.

Mais, dans l'art de conclure du particulier au général, ce qui suit touche au sublime. Parmi les passagers du bateau, se trouve encore une autre princesse, brune ou cendrée, on ne sait lequel, mais d'un âge un peu plus mûr que la pâle beauté du Nord. Cette dame, huit jours auparavant, s'était embarquée à Pétersbourg pour aller rejoindre sa fille qu'elle croyait encore en Suisse, le même jour où sa fille s'embarquait elle-même à Lubeck pour venir retrouver sa mère à Pétersbourg; toutes les deux, sans le savoir, s'étaient ainsi croisées sur la mer Baltique. Tel est (*notate verba*), tel est, dit très-sérieusement M. de Custine, le résultat du peu d'exactitude des Russes à écrire.

Je n'invente pas, lecteur bénévole ; fidèle à ma nature de singe, je copie servilement.

Vient ensuite un autre passager, espèce de savant, professeur ou grammairien russe, que, sans respect pour la république des lettres, le nouveau converti aux doctrines libérales a traité, ce nous semble, tant soit peu aristocratiquement. La liberté des discours de ce savant paraît suspecte à M. de Custine ; et comme en Russie, tout homme qui parle est nécessairement espion, s'il n'est prince, le pauvre homme est déclaré tel, sans autre forme de procès. Ce n'est, du reste, ici que le premier accès de cette espèce de monomanie qui pousse l'auteur à voir des mouchards partout en Russie, dans les douaniers, dans les aubergistes, dans les domestiques, dans les feldjægers qui l'accompagnent, jusque dans les bons Allemands qu'il rencontre en débarquant sur le quai, et qui, voyant son Antonio fort en peine de parler russe, s'offrent charitablement à lui appeler une voiture. Mais aussi, quoi de plus simple ? M. de Custine ne sait-il pas, pour l'avoir lu dans les journaux, que notre gouvernement est le plus fin matois du monde, et qu'on a fait chez nous de l'espionnage un vrai miroir de perfection (1) ? Le trait nous a paru piquant, venant du pays de Vidocq.

Pour charmer l'ennui de la traversée, le gros prince fait des contes à son auditoire : d'abord celui d'un prince esthonien, sorte de héros pirate à la Byron, qui, retiré dans une île sauvage du golfe de Finlande, allumait des feux sur ses rochers, pour y faire échouer les vaisseaux et s'emparer de leurs dépouilles. De cette histoire poétisée, dont la prose, il n'y a pas un siècle, aurait pu se trouver en France même sur

(1) Par parenthèse, si M. de Custine a été épié constamment en Russie par le feldjægers, les aubergistes, comment se fait-il qu'il ait pu, sans exciter seulement des soupçons, écrire à loisir quatre volumes, assurément peu favorables à la Russie ? Car il nous dit que toutes ses lettres ont été écrites sur les lieux, et que, s'il a attendu quatre ans pour les publier, c'est qu'il lui a fallu ce laps de temps pour laisser, par prescription, s'éteindre en lui la reconnaissance. Cela prouverait que notre police n'est pas aussi parfaite qu'il le croit, et que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, il nous reste beaucoup à apprendre des autres pays.

quelques points déserts des caps de Bretagne (1), il résulte que la Russie est encore à l'heure qu'il est de quatre siècles en arrière des autres. Puis vient le trait du fier boyard Romodanowsky, refusant, malgré l'ordre de Pierre Ier, d'abandonner la droite dans une cérémonie, et tenant tête au czar lui-même, qui le menace de le faire pendre, mais qui finit par lui céder. La morale de cette anecdote paraît être, de prime abord, qu'à tout prendre, les courtisans en Russie ne sont pas tous aussi courtisans, ni les despotes aussi despotes que M. de Custine veut bien le dire. Point du tout : et M. de Custine y découvre un sens plus profond. Selon lui l'orgueil du noble Moscovite donne l'idée la plus parfaite de la singulière combinaison dont est sortie la société russe actuelle, composé monstrueux des minuties de Byzance et de la férocité de la horde, des vertus sauvages de l'Asie et des luttes d'étiquette du Bas-Empire. Assurément, on ne s'attendait guère

« A voir *Byzance* en cette affaire. »

Mais depuis l'acquisition de sa clef, M. de Custine explique tout par le Bas-Empire; la Sibérie et l'espionnage hantent perpétuellement son esprit. Sur ce propos, il me revient que Saint-Simon, qui, pas plus que Romodanowsky, n'entendait raillerie sur la préséance, parle beaucoup des luttes d'étiquette qui divisaient les seigneurs de son temps. L'un se bat pour un tabouret qu'on refuse à la duchesse sa femme, l'autre veut le haut du pavé; celui-ci la droite et non la gauche; tel autre insiste sur son droit d'entrer dans les carrosses du roi. Est-ce par hasard que ces minuties, très-importantes pour les boyards de Versailles, ne viendraient pas aussi du Bas-Empire, avec lequel, au temps des croisades, les Français ont eu encore plus de relations que

(1) On sait que les habitants de quelques cantons, en Bretagne, avaient coutume d'attacher des fallots aux cornes de leurs vaches, puis les faisaient paître dans le voisinage des écueils, pour y attirer les vaisseaux à cette lumière trompeuse.

nous, et dont ils ont même occupé le trône pendant près de soixante ans? Je soumets cette question d'origine aux archéologues de France.

Cependant le navire cingle et s'avance vers Saint-Pétersbourg. Malgré son esprit et ses charmes, M. de Custine croit s'apercevoir qu'à mesure qu'on se rapproche, chacun s'occupe un peu moins de lui ; cela donne sur ses hypocondres. On arrive enfin, on prend terre. Séparés par une longue absence, en se retrouvant sur la rive, les parents, les amis s'embrassent, et à la stupéfaction de l'auteur, dans cette accolade universelle, le croirait-on? princes et princesses oublient *de lui dire adieu!!!* A l'instant, conclusions nouvelles : Voilà les Russes frappés en masse, et convaincus d'être le peuple le plus oublieux de la chrétienté. Ne vous fiez pas à leurs politesses, à leurs protestations mielleuses! Ce sont des ours vêtus en singes, qui vous lèchent pour vous mieux tromper. « Les gens du Nord ont des cœurs incertains, des sentiments douteux; leurs affections sont » toujours mourantes comme les pâles lueurs de leur soleil, » ne tenant à rien, ni à personne, quittant volontiers le sol » qui les a vus naître; créés pour les invasions, ces peuples » sont uniquement destinés à descendre du pôle à des époques » marquées par Dieu, pour rafraîchir les races du Midi, » brûlées par le feu des astres et par celui des passions. » Le reproche, il faut le dire, nous a paru un peu hors de place, dans le moment même où les gens qu'on nous peint comme ne tenant à rien, ni à personne, embrassant leurs amis et leur sol natal avec un peu plus d'effusion que l'auteur ne leur en voudrait, et où l'invasion, au lieu de descendre du pôle, se sent précisément toute joyeuse d'y remonter. Néanmoins, le Nord, le Midi, Dieu, les races, l'invasion, le feu des passions et des astres, tout cela trituré ensemble, compose une fort belle période, qui, pour n'être pas tout à fait logique, n'en est pas moins proprement tournée. L'auteur, du reste, veut bien avouer qu'ailleurs, ses compagnons de route l'ont quelquefois traité de même; mais jamais, non

jamais encore, il n'avait plus douloureusement senti tomber sur sa tête le manteau de glace de l'oubli.

On voit, d'après ce résumé ingénu, dans lequel je n'ai rien mis du mien, qu'avant même de toucher nos bords, M de Custine a déjà récolté un nombre infini d'observations, qu'il nous connaît déjà parfaitement sur échantillon, et qu'il arrive à Pétersbourg, comme je le disais, avec une Russie toute faite en son portefeuille. Cette fureur de généraliser, de sophistiquer sur la moindre vétille, de tirer du moindre incident des conséquences à perte de vue, ne l'abandonne plus un moment dans tout le cours de son voyage. A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, à Moscou comme à Yaroslaf, à Yaroslaf comme à Nijni, c'est toujours le même procédé; j'en pourrais citer vingt exemples : un seul encore, et je finis.

La scène se passe aux hords du Volga. Tandis que le voyageur s'en va méditant à part soi, et qu'en suivant le fil de ses pensées, il regarde l'eau couler, son oreille est soudain frappée de sons d'une mélodie lointaine : c'est le chant de quelques bateliers qui voguent sur un train de bois. — « Quand je vis ces indigènes amarrer leur radeau pour s'a» vancer au-devant de moi, je m'arrêtai! » dit solennellement M. de Custine. Ils passèrent sans regarder l'étranger! sans « même se parler entre eux! » les malappris! Sous ce frac européen qu'osent, il est vrai, porter bon nombre de leurs compatriotes, ne pas deviner l'étranger! Passer sans même échanger un petit murmure de curiosité devant le père de romans si célèbres : *L'Espagne sous Ferdinand VII*, *le Monde comme il est*, et *la Russie comme elle n'est pas!* — cela mérite d'être noté. Et sur-le-champ, l'écrivain méconnu tire *ab irato* son carnet, et y burine pour l'éternité cette maxime vengeresse : « Les Russes sont taciturnes et ne sont » pas curieux. Je le comprends : ce qu'ils savent les dégoûte » de ce qu'ils ignorent. »

Chez le Juvénal romain, l'indignation faisait des vers; chez notre Juvénal, comme on voit, l'indignation fait des maximes.

La méthode de M. de Custine, telle que je viens de la décrire, prompte, abréviative, ingénieuse, a, sans nul doute, beaucoup d'agrément ; elle reproduit dans toute leur vivacité, dans toute leur fraîcheur virginale, ses fugitives impressions de voyage, à mesure qu'il en a été frappé. Comme étude psychologique, destinée à nous faire pénétrer dans l'âme d'un des bons esprits de ce temps, nous en sentons toute l'importance, et pour ma part, moi chétif, aimant les fruits cueillis un peu verts sur la branche, je lui en sais un gré non pareil. Ce néanmoins, comme étude de mœurs, comme travail (1) fait sur un peuple assez difficile à connaître, m'est avis qu'elle peut offrir plus d'un petit inconvénient. Le moindre est d'exposer l'auteur à des contradictions assez étranges. Sa théorie est que peindre un Russe, c'est peindre aussi toute la nation. Rien de mieux : mais en ce cas, comme en bien d'autres, il se peut faire que la théorie et la pratique ne soient pas toujours d'accord. Par exemple, l'auteur avise un nez camus, et pour aujourd'hui, provisoirement, nous voilà tous camus en bloc. Mais l'apparition d'un nez grec change demain du tout au tout le caractère de notre angle facial. Vous avez vu que tout à l'heure, par la faute de quelques bateliers trop discrets, nous avons tous été déclarés taciturnes et peu curieux. Tournez la page, et si d'aventure l'auteur rencontre un quidam d'humeur plus communicative, nous devenons, toujours *in globo*, bavards, curieux, inquisitifs, espions de chaque étranger qui débarque, l'assommant et le jugulant de nos impertinentes questions. Comme la vie de M. de Custine tient, dit-il, de celle des plantes, il en résulte que, selon le soleil ou la pluie, la nature du Nord lui inspire poésie fantastique ou vile prose. Nous avons, dit-il en un lieu, trois jours de soleil par année, et il se plaint incessamment d'une chaleur digne des

(1) Peut-être, au reste, sommes-nous trop exigeant pour M. de Custine; il nous donne lui-même, en ces termes, la mesure de l'importance qu'il faut attacher à son voyage : « Moi, qui crains ce qui a donné de la peine à écrire, parce que cela en donna à lire, je suis résolu à ne pas faire d'un journal un travail. »

tropiques. A Pétersbourg, il est outré de nos lignes droites, de nos bâtiments à colonnes, et il nous appelle froids copistes, lourds plagiaires de l'antiquité. A Moscou, le Kremlin l'étonne : transporté d'aise, il se ravise, et tout d'un coup, il nous découvre une architecture nationale, qu'il veut bien ne pas trouver dépourvue d'une certaine originalité. Pétersbourg lui-même a ses instants de faveur, durant lesquels, grâce à nos clochers, à nos drowskis et au costume de nos petits postillons, c'est une ville des plus pittoresques. A tel jour de la semaine, nos airs nationaux le ravissent par leur originalité; à tel autre, la même musique lui paraît fade et monotone. S'il rencontre des ennuyeux, s'il assiste à une cérémonie de cour, où chacun, gêné dans son uniforme et occupé de ses fonctions, n'a pas toujours le temps ni l'envie de confabuler avec lui, il déclare une foi pour toutes qu'il n'y a pas de conversation en Russie. Mais s'il tombe en bonne compagnie, on pourrait faire, nous dit-il, des entretiens auxquels il assiste, un livre aussi profond que la Bruyère et aussi amusant que le Décaméron. Il en est de même en politique. Ici l'auteur n'a pas assez d'indignation contre les seigneurs qui refusent de donner la liberté à leurs serfs; ailleurs, il est le premier à dire qu'affranchir brusquement de tels hommes, ce serait incendier la Russie. Tantôt nous sommes des croquemitaines, aux bras de fer, aux pieds gigantesques, prêts à dévorer le globe terrestre d'un coup de dent; tantôt une nation efflanquée, mal armée, qu'ont grandie démesurément les folles terreurs de l'Europe, des corps sans nerfs et sans moelle, incapables de se mouvoir et de faire un pas en avant. On croirait lire, en lisant ce voyage, les aventures de Gulliver; on y court de surprise en surprise, du pays des nains à celui des colosses; à chaque page le lecteur tombe de Lilliput en Brobdingnag, et de Brobdingnag en Lilliput. Toutes ces antithèses deviennent si choquantes, que M. de Custine lui-même finit bien par en être frappé. « Ne me reprochez pas mes contradictions, dit-il, je les ai aperçues tout le premier. » Personne ne songerait à lui adresser ce re-

proche, s'il se contentait d'exposer les faits, sans les commenter à sa manière; mais comme chacun d'eux, sous sa plume, se généralise à l'instant, ce ne sont pas les faits même qui se heurtent, ce sont les généralités qu'il en tire. Qui dit *contraste* ne dit pas *contradiction;* ce sont deux idées fort distinctes. L'univers est plein de contrastes, et pourtant l'univers est un. La nature n'est point inconséquente, mais l'homme le devient en voulant l'expliquer. Je suis bon diable, et je conviendrai qu'on trouve en nous du bien et du mal, de la force et de la faiblesse, de la petitesse et de la grandeur. Pour parler la langue des doctes, il y a *dualisme* en notre nature. Et de fait, ce n'est pas pour rien que notre aigle a été représentée avec deux têtes; mais ces deux têtes n'empêchent pas que l'aigle n'ait pourtant qu'un seul corps. Il faut les voir l'une et l'autre en face, pour se faire une idée complète de cette espèce d'oiseau Janus, pour le bien saisir tout entier dans sa forme un peu bizarre, mais dans sa puissante unité. Malheureusement M. de Custine n'en voit jamais qu'une seule à la fois, et il parle à tour de rôle de chacune comme si l'autre n'existait pas. Il m'a fait souvenir d'Arlequin, qui, voulant vendre sa maison, emportait sous son manteau une pierre, qu'il montrait pour échantillon au public. M. de Custine, lui aussi, a rapporté, pour les montrer au bon peuple de France, deux ou trois pierres de notre maison. Il nous est permis d'objecter que ce n'est pas là notre maison tout entière. Comme romancier, je le vénère; mais comme politique, ne lui déplaise, il se pourrait qu'il manquât tant soit peu de ce coup d'œil large, de ce regard compréhensif qui sait, tout en se fixant sur tel trait particulier de la physionomie d'un peuple, ne point perdre les autres de vue. De là vient que, vrai par instants quand il examine un côté des choses, il est toujours faux dans l'ensemble, l'erreur n'étant le plus souvent que la vérité en profil. De l'esprit, il en a de reste; des idées, son livre en abonde : j'ose même dire qu'en ce genre il abuse des grâces de Dieu. Ce qu'il consomme est effroyable; mais son estomac

ne vaut pas sa tête : il ne digère que peu ou point. Il résulte de son fatras de considérations alambiquées, de généralités discordantes, un chaos informe, une espèce de tohu-bohu où son pied demeure englué ; ses propres éclairs l'éblouissent ; il en devient comme aveuglé ; si bien qu'enfin, tout empêché de son bagage philosophique, force lui est de s'avouer à lui-même, avec une franchise méritoire, qu'il a tout au plus compilé les matériaux indigestes d'un livre, mais que ce livre reste à faire à qui verra plus clair que lui. Sur quoi il avient, cas étrange ! que M. de Custine, après avoir conclu sur toute chose, se détermine le plus souvent à ne conclure sur rien du tout. Pour notre profit et pour sa gloire, nous ne regretterons jamais assez qu'il n'ait point eu pour agréable de nous faire une plus longue visite, et qu'il se soit contenté de nous peindre dans notre costume d'été. Si, dans l'espace de moins de trois mois, il a deviné chez nous tant de belles choses, que n'eût-il point découvert, grand Dieu, dans les huit mois de notre hiver ! En vérité, je ne fais aucun doute que son génie révélateur ne nous eût enfin donné le mot de notre énigme sociale, au lieu qu'en soufflant sitôt sa lanterne, il nous laisse, hélas ! sur nous-mêmes, sur notre avenir et sur ses chances, dans une cruelle obscurité. Cela me fâche, pour mon compte ; car le secret de ce problème me met parfois en grand souci. Prions Dieu qu'il lui plaise un jour de nous rapporter la lumière ; en attendant, pauvrets que nous sommes, prenons courage, s'il est possible, vivons et buvons du meilleur. Si, comme nous aimons à l'espérer, M. de Custine nous fait tant d'honneur que de recourir encore une fois à cette hospitalité, dont il vient d'user si dignement pour lui et pour nous si profitablement, nous nous permettrons de lui offrir, pour sa gouverne future, quelques timides observations, nous n'oserions dire conseils, en parlant à notre maître. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Or, après tout ce que nous devons à la sienne, c'est le moins que nous tâchions de lui témoigner un peu de reconnaissance.

En premier lieu, nous lui recommanderions, s'il se décide à revenir, de prendre à revers la Russie, en entrant par la Crimée ou par nos provinces du Caucase. Au besoin, il pourrait même, si l'Atlas lui paraît trop loin, faire vers les monts Ourals un petit détour de quelques verstes. Nous voyons par son ouvrage qu'il a en horreur les pays plats, et nos platitudes de l'Ingrie l'ont prévenu, nous le craignons, au préjudice de tout le reste. En arrivant par le midi, il sera de meilleure humeur. Il jouira d'un beau soleil; il mangera d'excellent raisin; il y trouvera force monts, rochers et vaux, surtout d'admirables steppes, qui faisant flottter devant lui leurs vagues immenses d'herbes et de fleurs, lui paraîtront ressembler de loin à des océans de verdure. N'est-ce pas grande pitié que lui, qui n'était venu en Russie que pour voir tout exprès des steppes, soit reparti sans en avoir vu une seule? Qui ne connaîtrait ni le Béarn, ni l'Auvergne, ni le Dauphiné, serait-il fondé à nommer la France un pays de plaines? Qui n'aurait vu d'elle que la Beauce ou la Picardie, les landes de Bordeaux ou les craies de la Champagne dite ignoblement pouilleuse, aurait-il raison de lui contester le nom de *belle France?* Beaucoup dépend des premières impressions, surtout sur une imagination aussi vive que celle de l'auteur. J'ai connu moi-même beaucoup de Russes qui, étant entrés à Paris, comme Candide, par les rues du faubourg Saint-Marceau, n'ont jamais voulu convenir avec moi, malgré ce que j'en ai pu dire, que Paris fût une belle ville. Les paysans prétendent chez nous que, s'il pleut le jour de Saint-Élie, la pluie dure jusqu'à l'automne. On ne saurait donc trop soigner ses débuts. En voyage, comme en toute autre chose, il n'est que de bien commencer.

Si, nonobstant ces considérations, l'auteur persiste absolument à revenir par la même route, en ce cas, nous prendrons la liberté de lui adresser une instante requête. Nous le prions de laisser Ems de côté, et de passer de préférence par Carlsbad, dont les eaux apéritives, dissolvantes et détergentes sont souveraines contre toutes les humeurs peccantes

et affections intestinales d'où s'engendre ordinairement le *spleen*. Il se plaint lui-même du peu d'efficacité de sa cure à Ems, et reconnaît qu'il se portait mal quand il est entré en Russie. Il a, de plus, gagné chez nous une ophthalmie, qui l'a forcé trop fréquemment à se couvrir les yeux d'un bandeau, circonstance peu propre à lui donner une vue claire et nette des choses. Cette fâcheuse disposition des organes visuels et digestifs a influé très-malheureusement pour nous sur tout l'ensemble de son voyage. Rien ne lui plaît; rien ne l'amuse; la tristesse et l'ennui le dévorent. Sa mobile imagination lui fait voir en tout des fantômes (1). Les postes, chez nous, ne sont pas exactement servies, et il aurait pu manquer de chevaux. Pour le sauver de cet inconvénient, on lui donne un employé de la poste : c'est un espion qu'on attache à ses pas. Pour l'accompagner à Schlusselbourg, on lui prête l'assistance d'un feldjæger : c'est un satellite du despotisme, chargé peut-être de le déporter en Sibérie. L'hospitalité qu'il reçoit n'est jamais désintéressée : on ne veut que le voir de plus près, et pénétrer le fond de son âme. C'est ainsi qu'à ses yeux défiants, tout se dénature et s'envenime. Une bile verte et acrimonieuse découle, contre son propre gré, sur toutes les pages de son livre, et y donne à chaque objet une couleur hypocondriaque. Quand il est vrai (et la chose lui arrive; car en frappant à tort et à droit, on finit par attraper juste), il ne manque jamais aussitôt de devenir exagéré, ce qui revient à être faux, puisque si, comme je le disais tout à l'heure, le faux n'est souvent autre chose que le vrai incomplet, le faux n'est souvent aussi que le vrai outré. Sa pensée, d'abord ingénieuse, dégénère bien vite en subtilité, puis d'alambic en alambic, finit par se résoudre en absurde. C'est une sorte de fée Mélusine, qui commence par un beau buste et se termine par une queue de poisson. *Desinit in piscem*. Ses préventions sont poussées si loin qu'elles atteignent jusqu'à ceux de ses compatriotes

(1) « L'imagination s'entend à tourmenter, J'ai le cœur visionnaire. »

qui nous font l'honneur de gagner notre argent. Il n'y a pas jusqu'aux aubergistes français qui, parmi nous, ne lui paraissent dégénérés et abâtardis. S'il traite ainsi ses frères consanguins, que doit-il penser de nous autres? Tel sévère que l'on puisse être, si faut-il garder son sang-froid. Un magister doit rester calme, même en fouettant ses écoliers. La vérité, qui est une belle femme toute nue, mais au corps sain, ne doit pas avoir la jaunisse. Qu'arrive-t-il? que, malgré l'envie que nous aurions de nous ranger sous sa férule, ses instructions glisssent sur nous, sans mordre sur notre épiderme. Les uns, blessés dans leur patriotisme et choqués de ses airs de supériorité hautaine, ont la bonté de se fâcher, et jettent le livre sans l'acheter. Les autres, pécheurs déterminés, s'endurcissent dans leurs iniquités, se disant froidement pour s'étourdir : Le pauvre homme voit tout de travers, évidemment il a mal à la rate. Qui voudrait lui donner audience lorsqu'il nous appelle des « presque hommes; » quand il prétend que nos jours d'été sont plus sombres que nos nuits; quand il va jusqu'à dire qu'en Russie, tout homme qui rit est nécessairement un comédien, un flatteur ou un ivrogne? M. de Custine ne craint-il pas de nous avoir créé ainsi une quatrième source d'hilarité?

C'est surtout lorsqu'il nous parle de la nature de notre gouvernement, qu'il pousse le noir et l'exagération au delà de toutes bornes. A l'en croire, l'ombre de la mort, la paix effrayante des tombeaux, règnent d'un bout à l'autre de la Russie. Princes et sujets, esclaves et tyran, y sont également malheureux, luttent entre eux de préjugés et de mensonges, faisant échange de férocité, attachés seulement l'un à l'autre par le nœud d'une terreur mutuelle. Le bonheur, le repos, le plaisir même, sont choses inconnues en Russie. L'état de siége y est devenu l'état normal de la société! Comment l'auteur ne voit-il pas qu'un pareil régime ne saurait nulle part exister, par la seule et simple raison qu'il est de tout point impossible? Conçoit-on une société où le bonheur soit interdit à l'homme? L'état de siége se soutient-il

durant des siècles? La terreur, qui, en France, n'a su vivre que trois ou quatre ans, pourrait-elle, si arriéré que vous supposiez un pays, servir de base à son existence? Si la nôtre ne reposait que sur ce fragile appui, dès longtemps une moitié de la population aurait émigré en masse, ou tout l'empire se serait écroulé avec un fracas épouvantable. Puisque tel n'est pas le cas, puisque tout se tient en Russie, et se tient ainsi depuis des siècles, il faut bien qu'il y existe entre le prince et les sujets un lien d'une autre nature, un lien mystérieux, invisible, que l'auteur, même en ôtant son bandeau, n'a pas réussi à apercevoir. Nous l'engageons à s'en occuper : cela vaut la peine d'un second voyage.

M. de Custine a dit une chose juste, quoiqu'il en ait déduit, à son ordinaire; mille conséquences exagérées, quand il a dit qu'il y a chez nous plus de *discipline* que de véritable *esprit d'ordre*. Il est trop vrai : *la loi*, comme être de raison, n'existe pas assez à nos yeux : elle a besoin, pour nous être présente, de prendre corps et de s'incarner. C'est cette insouciance de l'ordre, aimé, estimé pour lui-même, défaut commun à tous les Slaves, qui, partout ailleurs qu'en Russie, les a perdus politiquement, et, joint à la vaste étendue de l'empire, impose au pays le besoin d'une autorité forte, concentrée dans une main omnipotente. Si donc les Russes sont attachés à leur gouvernement, ce n'est pas par idolâtrie, par amour pur de l'esclavage; c'est par la conscience d'une impérieuse nécessité; c'est par une juste défiance de soi-même. Le peuple aime ce gouvernement par instinct, par habitude et par sentiment religieux, superstitieux même, si vous le voulez. Les gens éclairés par raison, je ne parle pas de quelques fous ou demi-savants, infatués d'idées inapplicables, qui ne sont frappés en toute chose que des seuls inconvénients, sans faire entrer les avantages dans l'autre plateau de la balance : ces gens éclairés sont plus nombreux que ne le pense M. de Custine. Sans refuser leur admiration à des formes de société plus savantes, sans nier qu'on ait pu ailleurs, quoique rarement et pour peu de temps, consommer

le chanceux mariage de la liberté et de l'ordre, sans aller même jusqu'à approuver toujours et dans toutes leurs nuances telle opinion, telle mesure particulière du pouvoir, ils sentent pourtant que ce pouvoir est le seul capable d'imprimer le mouvement à notre effroyable machine; que, supérieur en lumière à la masse immense des gouvernés, accessible à toutes les idées, à tous les projets raisonnables, ouvert à tous les talents, c'est à lui, pour longtemps encore, qu'appartient l'initiative des progrès. Pour remédier à ces inconvénients, ils s'en fient au temps, à l'adoucissement des mœurs, et aux bonnes intentions du pouvoir lui-même. Si beaucoup d'abus se commettent dans l'ombre, où le regard du souverain ne saurait toujours les saisir; si l'intrigue et la faveur peuvent quelquefois usurper la place du vrai mérite; si plus d'un cri, plus d'un soupir, se perdent, hélas! dans les espaces avant d'arriver jusqu'au trône, ils savent que le souverain est le premier à en gémir; ils déplorent tout bas ces maux, inséparables, plus ou moins, de toute institution humaine, laissant à d'autres ce stoïque héroïsme, qui consiste à se précipiter, pour un moindre inconvénient, dans des remèdes mille fois pires, c'est-à-dire, à se faire amputer le bras pour un panaris au doigt. Ils aiment donc la forme de leur gouvernement par conviction. Ils l'aiment de plus par reconnaissance; car à leurs yeux, c'est cette forme de gouvernement qui a fait la Russie ce qu'elle est, et ce qu'elle sera. Tandis que les autres Slaves, dépourvus d'un frein tutélaire, sont tombés dans l'anarchie, ou se sont brisés en petites peuplades incapables de se soutenir, c'est elle qui a constitué la Russie, qui a préservé son unité, sa nationalité, son indépendance, et qui l'a merveilleusement élevée d'un seul coup au rang des premières puissances, en attendant les progrès plus lents qui l'élèveront par la culture au niveau des autres nations. M. de Custine a beau ne voir dans un pareil sentiment qu'amour de la domination, orgueil, ambition politique : orgueil ou non, ce sentiment n'en est pas moins légitime en soi. Les Romains n'en eurent point d'au-

tres, et ils s'ent sont bien trouvés. Les Français, si lents à ramasser tous les divers fleurons épars de leur couronne monarchique, n'ont agi qu'en vertu de lui. C'est celui de tous les peuples appelés à jouer un rôle. Tous les peuples sentent, d'instinct, que leur premier besoin est *de vivre*, c'est-à-dire d'être indépendants au dehors; que l'industrie, la sécurité, la richesse, suivent tôt ou tard les pas de l'unité de la puissance politique; qu'avec elle, les mœurs s'améliorent; qu'au contraire, dans un État, quand la corruption n'a pas précédé l'anarchie, l'anarchie a toujours pour effet d'amener la corruption à sa suite; qu'en un mot, la faiblesse et la dépendance d'un pays y débauchent les esprits, y dégradent les caractères; car, funeste vérité! le malheur déprave nations comme individus : et si les individus peuvent quelquefois échapper à cette règle, elle est toujours vraie des nations.

C'est là, c'est ce travail fécond que M. de Custine devrait chercher dans notre histoire, au lieu d'y trier laborieusement, comme il l'a fait, tous les exemples possibles de servilité et de férocité. Qui ne sait qu'en accouplant quelques circonstances détachées, on bâtit le plus aisément du monde toute une théorie historique? L'histoire est un peu comme la Bible : chacun y trouve tout ce qu'il veut. Mais cinq ou six grains de blé enfouis dans un boisseau d'avoine ne font point un boisseau de blé. « Les histoires, dit Montesquieu, sont des faits faux composés sur des faits vrais. » Je me charge de faire, quand on voudra, une histoire de France sur ce beau modèle; tous les détails en seront exacts, et toutes les conclusions absurdes. Je laisserai sciemment de côté les vertus et les belles qualités qui ont mérité au peuple français sa réputation dans le monde, pour ne montrer, en les outrant, en les noircissant à dessein, que ses défauts et ses faiblesses. Sur deux ou trois traits de mœurs qui se sont conservés, je dirai comme on le dit de nous, que les Français d'il y a trois siècles sont encore les Français d'aujourd'hui. Ils ont eu, certes, d'excellents princes; je m'abstiendrai

d'en citer un seul; mais aussi, sans remonter jusqu'à Clovis ou Frédégonde, je trouverai dans Charles d'Anjou et Philippe le Bel, dans Isabeau et Charles le Mauvais, dans Jean de Bourgogne, Louis XI, Charles IX et autres, de quoi composer plus d'une belle page toute brûlante d'indignation. Je dresserai bien soigneusement le catalogue des assassinats ou tentatives d'assassinats qui ont eu lieu depuis Tanneguy Duchâtel ou Poltrot jusqu'à Fieschi; j'en ferai le compte sous les Valois, sous Henri IV, sous Louis XIII, sous la monarchie absolue, sous la république, sous le consulat, sous l'empire, sous la restauration, sous le règne actuel; j'y joindrai tous les empoisonnements dont il est fait mention dans les mémoires sur Louis XIV et sur la régence, et je demanderai ironiquement aux Français : Est-il vrai que votre monarchie ait été un gouvernement absolu tempéré uniquement par des chansons; et pouvez-vous dire, comme vous le faites à chaque nouvel attentat de ce genre, que l'assassinat n'est point dans vos mœurs publiques? J'évoquerai ensuite tous les grands massacres que présentent la lutte des Armagnacs et des Bourguignons, la Saint-Barthélemy et la Ligue, la Fronde à Paris et l'armée à Bordeaux, jusqu'aux journées de septembre; et je défierai qu'on me montre ailleurs un pareil nombre d'assassinats collectifs, fruit, non pas d'un transport soudain, d'un élan de passion aveugle, mais d'un système, d'une théorie politique, mais conçus, combinés, préparés froidement par des travailleurs mercenaires, besognant à tant la journée. Cette juste mesure appliquée aux choses, je l'appliquerai aussi aux personnes. Si je parle de Richelieu, je me tairai sur son génie, pour ne faire voir que les taches de sang qui dégouttent de sa soutane. S'il s'agit de Napoléon, je le prendrai familièrement au collet pour le faire descendre de sa colonne, et je l'aurai bientôt mis à hauteur d'appui, en le traitant comme un petit garçon. Je prétendrai qu'on a surfait de beaucoup la réputation de cet homme, moins réellement grand qu'extraordinaire; qu'il a dû purement ses succès à un prestige qui s'est évanoui dès

qu'on a eu le courage de le regarder en face; qu'il a manqué à sa fortune dès que sa fortune lui a manqué; n'a entrepris que des conquêtes impossibles, et n'en a su conserver aucune; qu'il n'a rien fondé, rien édifié de durable; en sorte qu'il ne reste rien de lui à présent, hors les sous-préfets et le sucre de betteraves. J'entrerai la torche à la main dans le gouffre révolutionnaire; j'en remonterai le front pâle et les mains toutes rouges de sang; j'en tirerai d'un bras triomphant cent figures de cruauté, de lâcheté, de vénalité et de bassesse : les guillotineurs, les mitrailleurs, les noyeurs, les chauffeurs, les espions et les délateurs à gages, tous les scélérats enrichis par l'agiotage ou les malversations, tous les vils flatteurs de populace, tous les flagorneurs du despotisme, tous les Brutus devenus comtes, tous les apostats politiques ou religieux. Moyennant quoi, je prouverai à un chacun de la manière la plus satisfaisante, que Voltaire a eu toute raison de peindre ses compatriotes comme un composé du tigre et du singe; et qu'en effet jamais peuple plus dépravé, plus servile et plus vaniteux, plus féroce et plus frivole à la fois, n'a pesé sur la terre habitable!... Je demande maintenant si le véritable peuple français sera tenu de se reconnaître dans cette fausse et odieuse image. C'est pourtant là ce que fait M. de Custine quand il va chercher dans le passé les racines de notre état présent; et tel est également le procédé qu'il applique à tous nos hommes remarquables. De Pierre le Grand et de Catherine, il ne cite que ce qui leur est désavantageux. En parlant des cruautés d'Ivan, il est arrivé à Karamsin de dire qu'aujourd'hui, dans la tradition populaire, le souvenir des crimes de ce prince s'est affaibli devant celui des grands services qu'il a rendus à l'empire par l'expulsion finale des Mongols, par la concentration de la monarchie, la soumission de Novgorod, la conquête de la Sibérie, d'Astrakan et de Kasan. Là-dessus l'auteur de s'écrier : Admirez l'étrange confusion des idées de ce peuple, et sa profonde indifférence au bien et au mal! M. de Custine n'a donc jamais lu ce qu'on publie tous

les jours en France en faveur de la Ligue et de la convention? M. de Custine ignore donc que beaucoup d'écrivains de talent jettent un voile sur les horreurs de ces deux époques, sous prétexte que la Ligue a sauvé la France du danger d'être partagée en petites souverainetés, et qu'il fallait la sublime énergie déployée par les monstres de la convention, pour préserver l'indépendance du pays et agrandir son territoire? Conclurons-nous aussi de ce panégyrique que tous les Français en masse sont indifférents aux idées du juste et de l'injuste, qu'ils sacrifient tous les principes à leur ambition nationale, et que leur seul culte en politique est la religion du succès?

Je ne prétends pas, tant s'en faut, que les temps de barbarie dans lesquels a fouillé l'auteur n'aient laissé aucune empreinte sur nos mœurs et notre caractère. Je ne suis pas prêt à soutenir qu'on ne trouve chez nous aucun exemple de brutalité, de bassesse et de ruse; que notre justice soit parfaite, notre administration incorruptible, et nos employés subalternes à l'abri de tout reproche de prévarication et de vénalité. Ces derniers abus, surtout, le gouvernement se les cache si peu, et il a si peu l'intention d'en dérober la connaissance aux autres, qu'il autorise, malgré la censure, la publication de beaucoup de livres ayant pour but de les corriger. Si M. de Custine était plus instruit de l'état de notre littérature, il saurait qu'on les tourne en ridicule et qu'on les flétrit publiquement dans les romans et sur la scène (1). Oui, le limon de l'ancienne barbarie a laissé chez nous plus d'un mauvais germe; mais est-ce à dire pour cela que nous soyons « pourris avant d'être mûrs, » ou n'est-ce pas plutôt la maturité qui chassera la pourriture? Au sortir des boues du moyen âge, tous les peuples de l'Europe en ont plus ou moins passé par là. Qui n'a lu dans les histoires

(1) Je citerai entre autres les romans de Gogol, et sa comédie si originale intitulée le *Réviseur*. Elle a paru tellement forte à quelques personnes, dont je respecte l'opinion sans la partager tout à fait en cette occasion, qu'elles ont blâmé l'autorité d'en avoir permis la représentation.

toutes les plaintes qu'excitaient, longtemps encore après cette époque, les vexations, la rapacité et les extorsions des gens de loi, des avocats, procureurs, maltôtiers, traitants et receveurs de tailles? Est-ce nous qui avons inventé le mot ignoble de *pot-de-vin?* M. de Custine n'a-t-il jamais ouï parler des *épices* que recevaient autrefois les juges? Il suffit de lire les *Plaideurs* pour voir en quel état se trouvait encore la justice en France, il y a deux siècles. C'est pourtant de la source impure où rampaient, du temps de Racine, les Chicaneaux et les Perrins-Dandins, qu'est sortie cette noble et intègre magistrature, éternel honneur du nom français.

Il y a deux sortes de corruption : la corruption des peuples enfants, et celle des nations vieillies. La première est moins un fruit naturel du terroir qu'un résultat de mauvaises habitudes entretenues par l'ignorance et les préjugés ; elle se fonde sur d'anciens abus que la coutume a plus ou moins consacrés; c'est le vice candide en son effronterie, qui n'a souvent pas conscience de soi, se trouve tout simple à force d'exemples, et se donne assez franchement pour ce qu'il est, sans chercher à faire des dupes. La seconde est savante, façonnière, hypocrite, froide et raisonneuse dans ses allures. Fille de la dépravation d'esprit et d'une société raffinée, elle se sait et se connaît elle-même parfaitement, prend volontiers des airs de prude, s'enveloppe de sophismes, affiche le patriotisme et le désintéressement; c'est une Messaline voilée, plus immorale au fond et plus perverse qu'une courtisane de profession. On guérit de la première : ce n'est qu'une gourme qui passera; de l'autre, on meurt : c'est la gangrène.

Je serai bref sur l'article de la religion, n'ayant pas l'honneur d'être *in sacris* et me sentant fort peu de goût pour les controverses théologiques. Nous voudrions seulement que M. de Custine en parlât plus modérément, qu'il évitât d'y mettre une chaleur qui nous a paru venir en lui moins du cœur que du vervean, et qu'il mêlât moins le catholicisme où le catholicisme n'a rien à faire. Dans l'intérêt même des

catholiques, il est peu prudent de représenter leur existence comme incompatible avec tout pouvoir schismatique ou protestant, et de faire partout de leur croyance un instrument de prosélytisme et d'insurrection. Quand on crie contre l'intolérance, il faut tâcher d'être tolérant (1); il ne faut pas montrer l'empereur de Russie comme une espèce d'antechrist sur terre, en prétendant que la chrétienté n'a pas d'ennemi plus acharné que lui; il ne faut pas déclamer contre les Églises nationales, y compris l'Église gallicane; tant parler de la suprématie du pape, ni tant dire qu'avant cinquante ans, si tout l'univers ne redevient catholique, tout l'univers sera païen : il ne faut pas répéter ces choses, parce que ces choses et beaucoup d'autres se trouvent déjà dans M. de Maistre, lequel, même quand il a tort, est toujours neuf et piquant, parce que les mêmes idées sont aujourd'hui paraphrasées à satiété par tous les garçons en théologie qui vivent des miettes de ce grave sophiste; que des idées renouvelées ne sont pas des idées nouvelles, et que, si l'on refuse à un peuple toute espèce d'originalité, il faut s'efforcer, autant que possible, d'être soi-même original.

M. de Custine fait à l'empereur beaucoup d'autres reproches encore. Je ne serai point assez fat pour me constituer ici l'avocat de Sa Majesté; elle a eu affaire parfois à des ennemis aussi puissants, et pour se protéger toute seule contre eux, elle est, Dieu merci ! assez forte. D'ailleurs, M. de Custine pourrait me prendre pour un courtisan soudoyé; peut-être lui viendrait-il en tête de me comparer à nos pauvres grands princes d'autrefois, échansons forcés des kans mongols, si j'allais m'aviser de lécher, comme eux, trop respectueusement les gouttelettes de lait aigre qu'il laisse tomber de temps en temps sur la crinière du coursier de

(1) M. de Custine est fort difficile en fait de tolérance. Celle que nous accordons à l'islamisme lui paraît « plus fastueuse que philosophique; et pour le peuple qui la subit, une humiliation de plus. A la place des Tatars, ajoute-t-il, j'aimerais mieux prier Dieu dans le secret de mon cœur que dans une ombre de mosquée due à la pitié de mes anciens tributaires. » — Accommodez l'auteur, si vous pouvez.

mon maître. Je ne veux point courir la chance de ces fâcheuses comparaisons. Tout malheureux serf que je sois né, je tiens à mon indépendance.

Et puis, c'est une justice à lui rendre, pour une douceur mêlée d'absinthe qu'il adresse à notre tyran, il y en a mille pour nous autres esclaves. M. de Custine daigne même parfois honorer notre auguste maître de sa haute approbation. On dirait presque qu'il ne loue le berger que pour avoir le privilége de tomber plus commodément sur le misérable troupeau. Pour un homme qui, comme lui, hait la cour et les gens de cour, cela n'est pas trop malhabile.

Mais, comme à défendre les morts on ne risque pas du moins d'être pris pour adulateur, je ne saurais m'interdire de hasarder ici quelques mots sur la manière par trop cavalière dont il a traité Pierre Ier. A l'entendre parler de ce prince, on croirait presque qu'il s'agit de maître Pierre le Grand, petit barbier de Tours, dont j'ai lu le conte dans un vieux livre. M. de Custine nous a rappelé plus d'une fois, en critiquant les œuvres de notre grand réformateur, ce philosophe qui, disait-il, s'il avait été admis dans le cabinet de Dieu la veille de la création, lui aurait donné plus d'un bon conseil. « Il y eut, selon l'auteur, tel siècle et tel pays où l'on fut un grand homme à peu de frais. » Nous lui passerons le pays. Mais quant au siècle, ce nous semble, il pouvait se connaître en hommes ; c'était le siècle de Louis XIV, de Guillaume III, de Marlborough, de Sobieski, d'Eugène, de Villars, de Charles XII, de Walpole, de beaucoup de beaux génies français, de tous les beaux génies de la reine Anne. Ce siècle-là en valait d'autres, plus entichés d'eux-mêmes qu'il ne le fut. Un de ses plus rares esprits, qui avait connu Pierre en personne, a dit quelque part de lui : «*Mirabar in tanto principe et notitiam rerum et judicium.*» M. de Custine aura peut-être quelque estime pour ce suffrage ; il appartient au grand Leibnitz. On conçoit que le spirituel voyageur, qui, pour aider les couches un peu pénibles de sa volonté, a recours aux conseils de son domestique, fasse peu d'état de cette

faculté dans un homme comme Pierre Ier, qui, dans des cas tout aussi graves, ne prenait conseil que de lui seul, voire quand il avait la fièvre. N'eût-il été que Pierre le fort, comme veut bien l'appeler l'auteur, ce serait déjà pour un prince un mérite assez peu commun; mais s'il n'eût été que cela, s'il n'eût été que Pierre l'impatient, qu'un demi-génie, le sultan Mahmoud serait son égal, et les réformes de l'un et de l'autre auraient eu le même sort. Quant à nous, tout superficiel que nous soyons, nous ne croyons pas que sans génie il soit donné à un homme, tel fort qu'il soit, de pousser malgré elle toute une nation à marcher dans une nouvelle voie, et de régner encore, du fond de la tombe, sur les esprits et les volontés. Quiconque impose à l'avenir sa pensée doit avoir nourri une pensée profonde. S'il y en a tant de ces médiocrités qui aient uni, comme Pierre Ier, à la force de tête qui conçoit la force de bras qui exécute, la patience et l'impétuosité, la persévérance à l'ardeur, la hauteur des vues à l'esprit de détail, l'imagination au sens pratique; s'il s'en trouve tant de ces guerriers, soldats et généraux tout ensemble, qui n'aient jamais désespéré d'eux-mêmes, qui aient converti chaque défaite en succès, qui n'aient fait que des conquêtes utiles et qui les aient toutes gardées, qu'on nous les montre, et nous sommes prêt à faire descendre notre héros de son piédestal de granit. Je le dis pour d'autres encore que M. de Custine : les gens d'esprit, les hommes de lettres ne sauraient être trop prudents en parlant des hommes d'action. Quand on a passé sa vie à voyager commodément pour son plaisir; quand on n'a rien fait qui puisse influer en bien ou en mal sur les destinées de la race humaine; quand on s'est borné, comme je le fais moi-même en ce moment, à jeter quelques feuilles de plus sur ces monceaux de papier mort qui servent de jouet au vent des siècles, il est bon d'y regarder à deux fois avant de lancer son cornet d'encre à la face d'airain d'un de ces colosses qui ont fait frémir le monde d'épouvante et d'admiration; et si, dans la vie de ces êtres d'exception, il existe une page mystérieuse

ou sanglante, si quelques-unes de leurs actions échappent au niveau des règles communes, on fait la part du temps, des mœurs, de l'éducation, du tempérament de ces hommes, on n'insulte pas même en accusant, mais on se tient muet d'effroi aux pieds des sphinx gigantesques, et l'on s'éloigne le front baissé, si l'on n'a pu déchiffrer leur énigme.

Le grand reproche que M. de Custine adresse à Pierre est celui de nous avoir mêlés trop et trop vite au mouvement européen. Mais il me semble qu'en cette occurrence il ne s'agit pas d'examiner si Pierre a bien ou mal fait ; la véritable question est de savoir s'il pouvait faire autrement. Quant à nous, nous en doutons.

Vous n'êtes rien, nous dit galamment l'auteur, et vous risquez de n'être jamais rien, pour avoir voulu être trop promptement quelque chose. Au lieu d'agir, il fallait attendre, et vous préparer lentement dans une féconde obscurité... à agir ; quand? il ne le dit pas. Fort bien ; mais si nos voisins, eux, n'avaient pas voulu attendre, s'il ne nous avaient pas laissés tranquilles dans « notre féconde obscurité?...» Pareille chose, témoin la Chine et l'Inde, est arrivée à des nations placées bien plus loin que nous du mouvement européen. Quand on pense au développement inouï que commençaient à prendre, du temps de Pierre, et qu'ont pris en croissant depuis, la guerre, l'industrie, le commerce, il faut fermer les yeux pour ne pas voir que si nous n'avions pas été chercher l'Europe, l'Europe serait venue nous chercher. La civilisation moderne est plus impatiente encore que Pierre : refusez de lui ouvrir vos portes, elle y vient frapper la première, et se les fait ouvrir de force ou de gré.

Soyons juste envers l'auteur. Il ne nous condamnait pas tout à fait au rôle de peuple fainéant. Il fait même en notre faveur assez bon marché de la Turquie d'Europe et des vieux gouvernements d'Asie. Guerroyer contre ces vieux États, c'est, dit-il, notre tâche providentielle; c'est à cela qu'il fallait nous borner. Grand merci de la permission! Mais il

oublie deux menues choses qui peut-être, à cette époque, nous auraient empêchés d'en profiter.

D'abord, guerroyer avec succès contre les Turcs, réduits comme nous l'aurions été aux seules forces de notre barbarie, ce n'eût pas été petite affaire. Les Turcs, *in illo tempore*, n'étaient pas les Turcs d'aujourd'hui. Ils venaient, tout récemment encore, de prendre la Morée aux Vénitiens; ils avaient fait trembler l'Autriche aux portes mêmes de sa capitale. Quelque temps plus tard, sur les bords, du Pruth, ils mirent Pierre lui-même en grand embarras. Dès lors, comment, sans rien emprunter à l'Occident, aurions-nous rempli contre l'Orient notre tâche providentielle?

De plus, cette tâche providentielle, si de fortune quelque puissance s'était mis en tête de la troubler! La fantaisie en pouvait prendre, sinon à l'Autriche, ennemie des Turcs, sinon à la Pologne, déjà bien faible, du moins à la Suède, alors État du premier ordre, à l'Angleterre, à la France, unie par traités aux Ottomans : nous voilà donc, bon gré mal gré, en contact avec l'Europe, forcés de lutter contre les uns, de nous allier avec les autres, d'influer sur tous à la fois par la politique ou les armes, de nous mettre à leur niveau, autant que possible, de nous créer au plus vite une armée, une flotte, un système de finances, une administration militaire, par conséquent d'emprunter au dehors des officiers, des marins, des ingénieurs, des mineurs, des architectes, etc., en un mot, de donner chez nous passage aux lumières de l'Occident.

Or, du moment que nous étions tenus d'emprunter, M. de Custine pourrait-il nous dire jusqu'où, et jusqu'où seulement, nous étions tenus d'emprunter? Qu'il daigne un instant sortir de l'ombre où s'enferme sa pensée, s'il en a une! que son doigt puissant indique à la vague européenne les limites qu'elle devait atteindre, celles qu'elle ne devait pas franchir.

Ou plutôt qui ne voit que la civilisation n'est pas une hôtesse à laquelle on puisse disputer son foyer ou seulement

entr'ouvrir sa porte, qu'une fois un pied sur le seuil, elle entre et s'érige en maîtresse, prend en main les clefs du logis, et que, sans tant marchander avec elle, sans lui vouloir faire de conditions, le plus simple est de l'admettre telle qu'elle est, avec ses vertus et ses vices, avec ses maux comme avec ses bienfaits?

Pierre a fait ce qu'il devait faire; et s'il a pu aller quelquefois un peu trop loin dans ses réformes, c'est qu'il avait, comme tout génie de sa trempe, les défauts de ses qualités. Quand il a paru sur la scène, l'heure de la Russie avait sonné, et les temps étaient accomplis. Arrachée au joug des Mongols, constituée par les deux Ivans en monarchie une et compacte, sauvée par les Romanoff de l'anarchie et du démembrement, déjà mise en rapport avec l'Europe par Michel, par Alexis, par Fedor et par Sophie Alexievna ellemême, la Russie devait, sous peine de mourir stationnaire, entrer enfin dans la grande famille des États européens. Il n'y a qu'un instant dans la vie des peuples : le mérite immortel de Pierre a été de le saisir. En fait de réformes radicales, il est tout aussi périlleux pour eux de commencer trop tôt que d'attendre trop tard. Tant que leur principe de vie existe, la civilisation est pour eux un remède fortifiant et salubre; s'il est mort, elle devient un poison perfide qui, au lieu de sauver le malade, ne sert plus qu'à l'achever.

Ce que l'auteur nous imposait, la Turquie a essayé de le faire. Elle s'est isolée de l'Europe; elle a fermé toutes ses portes de commerce à l'industrie et aux arts; elle s'est soigneusement parquée dans son originalité native. On sait le profit qu'elle en a tiré. Il est vrai que, pour consolation, elle a conservé la peste et une architecture nationale.

Outré dans ses opinions sur Pierre, M. de Custine ne l'est pas moins dans ses jugements sur la civilisation qui a été chez nous l'ouvrage de ce grand législateur. D'après lui, cette civilisation est *fausse*. Nous voudrions que, sortant encore une fois du vague, il nous définît plus clairement ce qu'il entend par cette expression.

Que notre civilisation soit incomplète, inégale, superficielle encore, personne ne nous ne le nicra; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit fausse. Ce qui est ne pouvait être autrement. La civilisation est arrivée sur nous comme un flot; elle a inondé brusquement toutes nos hauteurs sociales; elle pèse encore à leur surface. S'ensuit-il que ces eaux stagnantes soient frappées d'infécondité, et qu'elles ne réussiront pas avec le temps a pénétrer jusqu'aux couches inférieures? Qui vivra verra. Prenez patience, messieurs d'Occident, et laissez-nous le temps de vivre.

De cette inégalité de culture proviennent les mille bigarrures, les étrangetés, les anomalies singulières qui frappent l'œil des voyageurs, sans qu'il puisent se les expliquer. Chez nous, à côté du rat de ville, ils rencontrent le rat des champs; à côté d'un Russe entièrement poli, ils en voient d'autres qui ne sont dégrossis qu'à moitié, et qui offrent un bizarre mélange d'ignorance et de savoir, de préjugés et de lumières, de sauvagerie et d'urbanité. Cela peut prêter à rire, et les Russes de bonne compagnie sont les premiers à ne pas s'en gêner. Mais les étrangers auraient tort de prendre ces ridicules à la lettre, d'y voir des types définitifs du caractère de la nation. Ce sont là des formes passagères, faites pour amuser un jour les plaisants, mais destinées à être emportées par le flux et le reflux des mœurs.

On réforme toujours les idées plus aisément et plus tôt que les mœurs; mais celles-ci finissent tôt ou tard par subir l'action des premières. N'est-il jamais arrivé à l'auteur de voir un grand verre, rempli aux trois quarts d'eau, sur laquelle repose immobile une légère couche de vin ou d'esprit? Les deux liqueurs ne se sont point mêlées. Cependant la ligne rouge où le vin s'arrête n'est pas tellement nette et tranchée qu'il ne s'en détache par endroit quelques gouttes; on les voit filtrer et descendre lentement dans la masse d'eau, y dessinant de longues veines ou traînées rougeâtres. La Russie est cette vaste coupe. L'élément nouveau, en grande partie, y surnage encore sur l'ancien. Quand la main du

temps aura secoué le vase, les deux liqueurs mêlées n'en feront qu'une de même substance et de même couleur.

On dit sans cesse, et M. de Custine ne fait ici que répéter encore ce qu'on a cent fois écrit avant lui ; on dit que notre civilisation est manquée, parce qu'elle n'est point sortie de nos propres entrailles et qu'elle se fonde tout entière sur un principe d'imitation. On en conclut que nous sommes imitateurs nés et dépourvus à tout jamais de la faculté créatrice. Nous voudrions bien qu'on nous indiquât une civilisation quelconque, antique ou moderne, qui ne soit point fondée sur ce principe. Les Grecs n'ont-ils pas imité les Égyptiens, les Romains les Grecs, et ainsi de suite? Enlevez à la civilisation française ce qu'elle a emprunté à ces deux peuples de l'antiquité (à commencer par la langue), ôtez-lui ce qu'elle a pris successivement aux Arabes, aux Espagnols, aux Italiens, aux Allemands, aux Anglais, et voyez à quoi se réduira le noyau d'invention qui lui est propre. Je ne veux point reproduire ici tous les reproches qu'Antoine Vadé adresse aux Welches, parce que des plaisanteries ne sont pas des raisons; mais enfin il n'en est pas moins vrai que les Français n'ont inventé ni l'algèbre, ni la poudre et les armes à feu, ni la gamme musicale, ni la boussole, ni la peinture à l'huile, ni la gravure sur bois, ni l'imprimerie, ni les lunettes, ni le microscope, ni le télescope, ni le baromètre, ni les logarithmes, ni l'application des pendules aux horloges, ni la circulation du sang, ni le paratonnerre, ni la machine à filer le coton, ni la vaccine, ni la pile électrique, ni le système du monde, ni beaucoup de choses encore : ont-ils eu tort ou raison de les emprunter à leurs voisins? Aujourd'hui encore, ce n'est pas à eux qu'appartiennent la première idée et le premier usage des chemins de fer. Quand tout le monde en construit autour d'eux, faudra-t-il que, pour éviter le reproche d'imitation, ils attendent héroïquement que l'un d'eux leur invente en ce genre quelque chose d'original? Ils imitent, et ils ont grandement raison, pour ne pas rester en arrière des autres.

Partant de là, ce qu'ils ont fait, et ce que toute l'Europe fait comme eux, nous aussi, nous l'avons dû faire. Seulement, ce que les autres ont fait lentement et en détail, nous l'avons fait tout de suite et en bloc. Il n'en pouvait être autrement : nous arrivions en tout les derniers, et nous avions devant les yeux une civilisation tout éclose. Nous avons donc été jusqu'à présent emprunteurs et imitateurs. Est-ce à dire que nous devions l'être in *sæcula sæculorum?*

Quelle est la mère de l'invention? c'est la nécessité. Cette nécessité, nous ne l'avons pour ainsi dire jamais sentie, puisque, grâce à nos ainés, chacun de nos besoins se trouvait déjà satisfait d'avance.

La Russie est un peuple jeune; car qu'est-ce qu'un siècle et demi dans la vie d'une nation ! Dans les sciences, dans les lettres et les arts, elle imite, comme tous les jeunes gens, auxquels il faut d'abord des modèles, avant qu'ils aient pu découvrir leur propre originalité. Tâtonnant d'exemple en exemple, elle ne s'est point encore trouvée elle-même ; mais elle se cherche, et, Dieu aidant, elle se trouvera peut-être un jour.

L'auteur, lui, ne nous sait aucun gré des efforts que nous faisons pour atteindre les autres peuples. Au contraire, pour nous sauver de l'imitation et nous laisser notre originalité, il nous enfoncerait volontiers dans les ténèbres de notre barbarie première. Nos maisons de pierre lui déplaisent : selon lui, nous devrions nous réduire aux maisons de bois, seule habitation qui soit d'un style national. Il s'apitoie sur nos bouleaux, faisant place en nos jardins à des chênes et à des tilleuls. Il gémit en voyant la barbe tomber du menton de nos marchands sous le rasoir civilisateur. Il s'emporte contre nos drowskis, qui, pour devenir plus commodes, ont la fatuité d'affecter la forme du tilbury anglais. « Chez tous les peuples, dit-il, à propos de ces impertinents drowskis, j'aime et je regrette ce qui est national; le national, dans les sociétés, équivaut au sauvage dans les sites. La serre chaude me déplaît; j'aime mieux le désordre de la forêt.»

Poétiquement parlant, moi aussi; et si c'est purement affaire de goût, je dis *amen* aux prédilections de M. de Custine. Je préfère à un champ de haricots le désordre de la grâce primitive d'une forêt. S'ensuit-il qu'il faille laisser tous les bois sur pied, et toutes les landes sauvages en friche? La société a-t-elle été instituée pour les menus plaisirs particuliers des amateurs du pittoresque? En suivant le beau système de l'auteur, les peuples ne s'emprunteraient jamais rien, de peur de perdre le caractère qui leur est propre. Le premier qui fit, à l'instar du peuple voisin, manger à ses concitoyens du blé au lieu de gland, commit de la sorte un grand délit contre leur nationalité. De cette façon encore, au lieu de construire des chaussées, qui sont une imitation étrangère, nous laisserions toutes nos routes avec leurs rondins en troncs de sapin, genre de voie publique éminemment national. M. de Custine était-il de cet avis, quand ces routes lui brisaient les os? Par parenthèse, ce parquet de bois qu'il a trouvé si moelleux dans nos rues, c'est nous qui l'avons inventé; les Anglais n'ont fait que nous l'emprunter, en le perfectionnant depuis, comme ils perfectionnent toutes choses. Nous voilà donc originaux une fois, et imités comme nous imitons. C'est le rôle mutuel de tous les peuples, et l'auteur ne s'aperçoit pas qu'en faisant sans cesse le procès de notre civilisation, il fait celui de la civilisation tout entière.

On conçoit que, vu au travers de pareilles lunettes, Pétersbourg ait dû lui déplaire. En effet, ce qu'il a dit du créateur, il le dit de la créature. Il a trouvé la fille de Pierre fort au-dessous de sa réputation. Il ne lui fait grâce de rien : c'est une ville sans caractère, dont l'architecture est un contre-sens, et dont les maisons de cartes, sans goût, ni grandeur, ni style, ne valent pas un coup de poing. Sa fureur va si loin contre les imitateurs maladroits, qu'il a pris pour tels deux pauvres sphinx de granit importés par mer d'Égypte, et qui sont copiés de l'antique à peu près comme l'obélisque de Luxor. Tout lui paraît chez nous mesquin. Pour rompre

la monotonie d'un sol plat, pour percer les brumes d'un ciel polaire, il eût fallu des lignes verticales, des constructions aux formes hardies. Ce que disant, M. de Custine se confesse pourtant frappé de la forme et du nombre de nos églises. Toutes ces flèches, ces tourelles, ces aiguilles métalliques, qui s'enlèvent de terre aux nues, ces campanilles aux toits cuirassés, guillochés, écaillés, émaillés, pailletés, zébrés, pareils à des bonnets pointus, à des tiares, à des mitres d'évêques, à des toques de bronze; tout cela ne lui déplaît point. Voilà, dit-il, voilà au moins de l'architecture nationale! D'après cela, que lui faut-il de plus? le bon Dieu étant logé à sa guise, ne nous serait-il point permis de loger un peu à la nôtre? Faudrait-il, pour le contenter, que chacune de nos maisons fût aiguisée en forme de flèche, et que chaque habitant de Pétersbourg se fît le coq d'un clocher? Nous l'obligerions jusque-là, qu'il ne serait point satisfait. « Les délicats sont malheureux, » et M. de Custine est d'humeur difficile. Le soleil est beau et brillant, il trouve mauvais que le soleil ne lui laisse pas voir les étoiles.

« Singes grotesques, s'écrie l'auteur entrant en fureur poétique, qui écrasez des temples grecs sur un marais de Laponie, oubliez-vous que ces édifices, par vous gauchement dépaysés, étaient jadis en harmonie avec le soleil et les sites, couronnant de leurs lignes rayonnantes les rivages du Péloponèse et les promontoires ioniens? Pour servir de socles à vos péristyles, il faudrait des rocs et des monts : en avez-vous ?.... » Ce véhément coup de boutoir nous a fait d'abord trébucher, je l'avoue. Nous n'avons guère repris un peu d'assiette qu'en nous demandant si la Madeleine de Paris, édifice païen s'il en fut, reposait sur un mont énorme, et si le temple du commerce, appelé vulgairement la bourse par les prosateurs à trois pour cent, avait pour base un rocher perpendiculaire de six cents mètres de hauteur.

Quant aux statues des dieux ou déesses qui se morfondent dans nos jardins ou sur le haut de nos édifices, l'auteur a raison, j'en conviens : leur ajustement ne cadre guère avec

la rigueur de notre climat, non plus qu'avec le cafetan ou l'armiak de notre peuple. Mais, de bonne foi, sous l'humide brouillard de Londres, le dieu blondin de la lumière a-t-il toujours parfaitement chaud? Dans la moderne Athènes, même, n'est-il pas arrivé à Vénus de grelotter de tous ses membres en se sentant exposée nue aux pluies glaciales de janvier? M. de Custine trouve-t-il encore qu'Hercule, avec sa peau de lion, Ariane, avec sa légère nébride, offrent des rapports bien frappants avec la toilette des élégants à chevelure mérovingienne, ou avec les belles robes sorties des magasins de madame Palmyre? Au lieu de tomber dans la crotte, comme à Londres ou à Paris, tous ces pauvres Olympiens sont tombés chez nous sur la neige. C'est là toute la différence, à mon petit sens, et je doute fort que, dans un cas, ils soient beaucoup plus joyeux que dans l'autre.

Intraitable sur les monuments, l'auteur l'est aussi sur les rues; il ne saurait nous pardonner leur uniforme régularité. Là-dessus, arrivent à la file tous les lieux communs rabattus que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* a mis à la mode en France. Tout comme à M. Hugo, il faut à l'auteur des rues tortueuses, vous savez, de ces rues sombres, noires, mystérieuses, pleines de fumée, de noise et de brume, tournoyantes, fourmillantes à l'œil et à la fantaisie. Je n'ai rien à dire contre le zigzag, quand le zigzag s'est fait tout seul, sans la permission des architectes, comme à Rouen ou à Nuremberg. Mais, au nom du simple bon sens, dans une ville qui, comme Pétersbourg, a été fondée *à priori*, qui va chercher des rues tortueuses? Si la cité de Paris brûlait, irait-on systématiquement la rebâtir sur le même modèle? Les nouvelles rues qu'on a construites sur l'emplacement des Capucines, l'ont-elles été irrégulièrement? Outre son goût pour le tortu, M. de Custine en a un grand pour le symbolique en tout. Il vous en trouverait au besoin sur la fine pointe d'une aiguille. Aussi, dans les lignes droites de nos rues, ne manque-t-il pas de voir très-clairement un symbole du despotisme : c'est

notre infernal gouvernement qui soumet les hommes et les monuments à la même discipline militaire, et qui fait que parmi nous les pierres, comme les esprits, sont également tirés au cordeau. J'ai vu à Londres les nouveaux quartiers, Regent-Street, Waterloo-Place, Belgrave-Square, Eaton-Square, etc., etc.; j'y ai retrouvé le même luxe, ou, si l'on veut, le même abus de colonnes que chez nous, la même symétrie, la même passion pour la ligne droite. N'ayant pas ouï-dire que les Anglais aient grand goût pour le despotisme, je ne laisse pas d'avoir quelques doutes sur l'exactitude parfaite du symbolisme ingénieux de l'auteur.

A force de l'entendre tonner contre l'imitation et nous sommer d'inventer une architecture nationale, nous avons fini par nous demander quelle était l'architecture qu'on pût regarder comme particulière à chacun des autres pays. Serait-ce le genre appelé faussement *gothique?* Mais ce genre d'architecture n'est pas plus français qu'anglais ou allemand; ce fut là, au moyen âge, l'architecture de tout le monde. On l'emprunta aux Sarrasins après les croisades, en la modifiant suivant le besoin, comme nous avons emprunté la nôtre aux Byzantins, en la modifiant de même sorte. On trouve du gothique à Strasbourg, à Cologne et à Fribourg, comme à Londres, à York ou à Cantorbéry, comme à Paris, à Rouen ou à Reims. Les plus belles cathédrales du nord de la France ont été construites par des architectes anglais, à l'époque où les Anglais étaient maîtres de ces provinces. Quant au genre moderne, si l'on excepte l'Italie, où en existe-t-il un en Europe qu'on puisse proprement nommer national? Les Français ont, comme nous, demandé leurs modèles aux Italiens : chacun sait que François Ier fit venir d'Italie leurs premiers maîtres. Plus tard encore :

« A la voix de Louis, Bernini vint de Rome. »

Tout comme chez nous, à la voix d'Élisabeth et de Catherine, sont venus de delà les monts Rastrelli, Guarinchi et autres.

Aujourd'hui enfin, les architectes de Paris inventent-ils quelque chose de national et de nouveau? Je vois les uns refaire du gothique, les autres de la renaissance, d'autres enfin du rococo ; mais pour du nouveau, je le cherche. Ce qui se passe ainsi à Paris, arrive presque partout ailleurs : on imite beaucoup, on invente fort peu. Avant donc d'exiger de nous ce qui lui manque, que l'Europe commence par se le donner.

Je doute fort qu'elle y parvienne, non-seulement en architecture, mais dans presque tous les arts libéraux, à l'époque avancée où nous sommes. Chaque siècle peut bien innover jusqu'à un certain point dans les formes, et imprimer à ses productions certain esprit, certain cachet; mais ce sont là de simples nuances, peu sensibles et peu importantes. Quant à créer un art tout nouveau, il ne faut rien moins pour cela qu'une révolution complète dans la religion, dans la langue et dans les mœurs. La dernière révolution de ce genre a donné, je pense, depuis longtemps à l'Europe, à peu près tous les fruits qu'elle pouvait lui donner. Quoi qu'il en soit, il suffit presque que l'on veuille inventer de propos délibéré, pour ne rien inventer du tout. L'homme n'arrive guère au nouveau que par instinct, sans le vouloir et sans le savoir ; c'est presque toujours en imitant qu'il invente. C'est en croyant de bonne foi imiter ses anciens que la littérature du moyen âge est devenue une littérature nouvelle. Dante croyait imiter Virgile, quand il a fait son poëme si original; en imitant les Provençaux, Pétrarque a créé le sonnet. De nos jours, les poëtes, les peintres et les architectes sont tous en quête d'un art nouveau. Précisément pour cette raison, il me paraît douteux qu'ils le trouvent. Si de leurs essais infructueux, il reste un jour quelque chose de neuf, ce sera juste la partie de leurs ouvrages qu'ils auront faite sans y songer. Et c'est ainsi qu'on inventera en Russie, si jamais on y invente.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines, et notre infortunée capitale a encore de la part de l'auteur plus d'une

salve à essuyer. Il ne se borne pas à l'abominer telle qu'elle existe, il faudrait, pour le satisfaire, qu'elle n'existât pas du tout. A ses yeux, la création même de cette Babylone du Nord est un crime de lèse-nature comme de lèse-humanité. Les crapauds devaient seuls y vivre. Chacun sait que les Hollandais ont, comme nous, conquis leur territoire sur les poissons et les grenouilles, et l'on a toujours admiré cette conquête, comme une merveille de persévérance et de volonté. Chez nous, tout cela devient prétention, orgueil, vanité ridicule, lutte impie de l'homme contre Dieu et les éléments. Aux Hollandais permis de vivre, sous la menace éternelle des eaux; quant à nous, nos jours sont comptés. Un beau matin, l'inondation balayera nos murs ambitieux, sans y laisser brique sur brique. M. de Custine embouche déjà pour nous la trompette de l'ange exterminateur. Depuis qu'il y a là haut des comètes, maints astronomes peu bienveillants vont menaçant notre pauvre terre de se voir quelque jour noyée par un de ces astres chevelus. En attendant, le petit globe terraqué cherche à vivoter de son mieux, se disant pour se rassurer : Voilà 4000 ans que cela dure. Nous ne datons pas de si loin, tant s'en faut, mais enfin, depuis 1703, cela fait, de bon compte, près d'un siècle et demi d'existence. En vertu de la prescription, nous essayerons, s'il plaît à l'auteur, de vivre encore un tantinet. Si nous sommes noyés, comme nous l'avons déjà été en partie, ce serait vraiment jouer de malheur qu'il ne restât pas une seule maison sur place. Nous ferons alors ce qu'a fait Pesth quand le Danube, il n'y a pas longtemps, s'est mis contre elle de méchante humeur ; nous ferons ce qu'ont fait Catane et Lisbonne après l'éruption et le tremblement de terre; ce ce que va faire la Guadeloupe; ce qu'a fait Londres après l'incendie; ce que fait Hambourg à l'instant même. Dans ce siècle de souscriptions, pourvu qu'on garde un quart d'écu, il y a toujours de la ressource.

« Non, s'écrie l'implacable ennemi acharné à notre perte, pour vous effacer de la terre, peuple grenouillard de l'Ingrie,

pour rendre aux ours et aux élans le théâtre de votre civilisation factice, il n'est besoin que l'eau s'en mêle; il suffit d'un mot, d'un seul mot du maître en qui et par qui vous vivez! » Nous avons une très-haute idée de la puissance de nos monarques, et pourtant, quelque capricieux que les fasse M. le marquis, nous doutons qu'il leur fût possible, si fantaisie leur en prenait, de déplacer du soir au matin cette masse immense d'intérêts sociaux, commerciaux et politiques, qui se rattache depuis tant d'années à l'existence de Pétersbourg. Pierre Ier fut bien puissant, et s'il revivait aujourd'hui, ce qu'il a fait il y a 150 ans, je le défierais de le défaire.

Il se peut qu'un jour (je ne suis pas prophète), quand l'industrie, l'agriculture, la population, auront pris en Russie les accroissements qu'elles doivent prendre, quand des routes et des chaussées auront été établies partout, quand des chemins de fer auront mis l'intérieur du pays en contact plus direct avec l'Europe; il se peut qu'on juge alors nécessaire de transporter la capitale à Moscou, à Kiew ou ailleurs, pour la rapprocher des provinces, et resserrer plus étroitement le faisceau de la société et l'État. Si l'on remonte jusqu'à Rurie, on verra que notre empire a, depuis 862, changé cinq fois de capitale, qui, suivant les besoins du temps, a été tour à tour placée à Novgorod, à Kiew, à Waldimir, à Moscou, et à Pétersbourg enfin. Je ne dis donc pas que Pétersbourg ne puisse un jour perdre ce titre; mais cela ne suffira pas pour rendre son port et ses murailles à la solitude du néant; cela ne prouvera nullement qu'à une époque et dans des circonstances toutes différentes, Pierre le Grand ait eu tort d'en faire son vaste laboratoire de réformes et de civilisation. Quand l'empire romain s'étendit et se peupla, quand ses besoins sociaux et politiques changèrent, les empereurs jugèrent nécessaire d'en transplanter le centre à Byzance : ce n'est point à dire que les premiers Césars aient eu tort de résider à Rome.

Ce mien petit livret n'est point un livre; aussi ne puis-je

qu'indiquer très-sommairement à l'auteur quelques-unes de ses hyperboles. Quand son ophthalmie ou sa bile obscurcissent un moment en lui ce sentiment de sympathie et d'admiration délicate qui se cache pour nous, dit-il, sous ses plus rudes vérités, Jérémie n'a pas de visions plus sombres, de plus menaçantes prophéties. C'est ainsi qu'après avoir chanté d'avance le *De profundis* de notre capitale, il fait aussi par anticipation l'oraison funèbre de notre ordre social tout entier. Des profondeurs de notre sol arrivent à l'oreille de ce noir prophète des bruits sourds, des grondements sinistres, qui lui montrent dans l'avenir la Russie en proie aux révolutions : et quelles révolutions, grand Dieu ! Des révolutions telles que l'œil et l'oreille de l'homme n'en ont vu ni entendu jusqu'ici. Évidemment, cela doit être : l'affreux cancer de l'esclavage n'est-il pas attaché à nos flancs? M. de Custine épargnerait peut-être à son cœur sympathique de si tendres sollicitudes, s'il voulait bien, comme j'avais l'honneur de l'y inviter tout à l'heure, jeter seulement un regard sur le passé des autres pays. Il y verrait que toute l'Europe a traversé avant nous le servage, et que partout il a cessé sans violentes révolutions. Il sait bien qu'au temps de Louis XVI, qui en abolit les dernières traces, il y avait encore des serfs en France, et que ce sont de tout autres causes qui y ont produit la révolution. Si nos aînés en civilisation s'en sont ainsi tirés sans encombre, leurs cadets ne pourront-ils pas, à leur tour, s'ôter cette fâcheuse épine du pied, sans être réduits pour cela à se faire couper les deux jambes? Ils y songent, je le prie d'en être persuadé, et il arrive parfois à nos hommes d'État de s'en occuper après boire. La preuve en est que le gouvernement est le premier à encourager les affranchissements. Il ne faudrait pas oublier, quand on parle du servage en Russie, qu'outre la Sibérie, ni la Finlande, ni les provinces allemandes et polonaises, ni la Bessarabie et autres endroits du midi, ni toutes nos populations nomades ne renferment de serfs en leur sein ; en sorte que sur nos 60,000,000 d'âmes, il y en a déjà

un assez bon nombre qui se trouvent libres ou affranchies. Mais affranchir d'un coup tout le reste, sans réduire beaucoup de monde à mourir de faim, sans changer trop profondément les bases de la propriété et briser plus d'une tradition utile, sans trancher trop brusquement les nœuds d'habitude et d'obéissance qui, sans autre raison que l'introduction trop brusque en certains districts de la culture des pommes de terre, nos paysans étant peu portés en faveur de cet innocent tubercule, attendu que le bon Dieu a créé, selon eux, les pommes pour croître sur les arbres et non pas pour sortir du sol. Il ne faudrait pas trop se moquer de la logique de ces pauvres gens : sur la fin du siècle dernier, Frédéric eut à lutter chez lui contre des préjugés tout semblables, et faillit pousser les moujiks prussiens à la révolte en essayant de leur inculquer une meilleure philosophie. Il n'y a pas encore 50 ans qu'en France même, si je ne me trompe, la pomme de terre ne jouissait d'aucune popularité. Quoi qu'il en soit, agrandissez toutes ces mutineries partielles, faites-en même, si vous le voulez, des séditions à main armée : en quoi seraient-elles capables d'allumer une conflagration générale? Toute l'histoire moderne est pleine de séditions et émeutes semblables, amenées, tantôt par quelque disette dans une ou plusieurs provinces, tantôt par les vexations des receveurs de tailles ou de gabelles, par la corvée, par quelque impôt ou changement dans la valeur des monnaies. Il y a eu même par toute l'Europe des insurrections d'un caractère bien plus grave. Faut-il citer les pastoureaux, la Jacquerie, les gantiers, les croquants, sous Henri IV, et d'autres croquants sous Richelieu; en Angleterre et aux Pays-Bas, vingt soulèvements du même genre; en Allemagne, la guerre des paysans, etc.? Tout cela a-t-il enfanté des révolutions sociales? Admettez pour vrai ce qui est supposé dans le roman communiqué à M. de Custine : ce roman offre-t-il rien d'aussi sérieux; rien qui puisse même être comparé, pour la tendance et pour le nombre, en Angleterre, aux coalitions d'ouvriers, ou en France, à la der-

nière révolte armée de Lyon? Cependant en France et en Angleterre, ni l'État, ni la société n'en ont été jetés à bas. Il faut se dire une triste vérité : il y a dans toute société, quelle qu'elle soit, une Jacquerie en permanence. Elle ne suffit pas pour y renverser l'ordre, mais elle le troublera souvent. Ceci s'adresse aux peuples policés encore plus qu'aux peuples barbares.

J'insiste à dessein sur ce point, parce que, témoins chez eux, depuis cinquante ans, de perturbations violentes, plusieurs écrivains sont trop prompts à en rêver de semblables ailleurs, sans estimer comme il faudrait la diversité des mœurs et des caractères. Habitués par les médecins du pays à voir le corps politique saigné à blanc, et le bistouri employé là où il eût suffi d'un petit coup de lancette, ces messieurs transforment volontiers toute question un peu ardue en une question de vie et de mort, persuadés que le nœud gordien ne saurait être tranché que par l'acier des révolutions. Mais la logique des événements n'est jamais aussi rigoureuse que celle des faiseurs de métaphysique sociale, et ce qui semble même probable en politique n'est pas toujours ce qui avient. Le propre des esprits absolus, j'ai presque dit des esprits étroits, est de prendre pour un fait déjà prêt à s'accomplir, ce qui n'est tout au plus qu'une simple tendance. Il y a longtemps que la tour de Pise incline, et pourtant la tour de Pise se soutient et se soutiendra encore longtemps.

Nous engageons donc M. de Custine à calmer les craintes charitables que notre avenir lui inspire. Nous voudrions *item* qu'il évitât de jeter des terreurs d'un autre genre dans l'esprit des bons bourgeois de Paris, dont il risque de troubler le sommeil en leur parlant à tout propos de nos desseins envahisseurs. Car, comme je l'ai tantôt remarqué à propos de ses antithèses, il y en lui cela d'étrange, que, tout en nous vouant, d'un côté, à la ruine, il nous croit, de l'autre, assez forts pour donner encore une fois au monde le spectacle d'une de ces grandes invasions,

qui, dit-il, descendant du pôle à des époques marquées par Dieu, viennent rafraîchir le sang des races brûlées par le double feu des astres et des passions. On croirait, de prime face, qu'une de ces idées exclut l'autre; mais l'esprit de M. de Custine est comme la nature, *qui se plaît en la diversité*. Je lui laisserais volontiers le soin de s'arranger avec lui-même, s'il n'était en cette rencontre, comme en tant d'autres, le fidèle écho d'une ritournelle obligée. Tous les jours, nous nous étonnons en Russie de voir ces idées d'invasion, d'émigration des peuples du Nord, accueillies sérieusement en Europe, non pas seulement par le simple, mais par nombre de personnes qui, du reste, ont le cerveau très-bien fait. Par malheur, il arrive souvent aux meilleurs esprits ce qui a lieu sur un clavier parfaitement d'accord, sauf une seule note : vous y jouerez sans accident une belle symphonie tout entière; puis vient soudain la fâcheuse note, et vous êtes tout ébahi d'avoir mis le doigt sur une touche qui reste muette ou répond faux. Puisque cette lune passe encore à travers plus d'une bonne tête, il faut bien se résoudre à en dire ici quelques mots. Quoi! docteurs, vous pensez bonnement qu'une nation de 60,000,000 d'hommes, avec des villes de 500, 300, 80 ou 30,000 âmes, ayant des ports, des champs, des maisons, des églises, des manufactures, des mines, un commerce interne et externe ; en un mot, toutes les habitudes, tous les souvenirs d'une patrie, tout l'attirail d'une civilisation fixée et enracinée au sol; vous pensez, dis-je, que cette nation-là, au seul geste de son autocrate, va se déplacer en masse, comme ces nations nomades qui, flot sur flot, couche sur couche, inondèrent jadis le monde romain? Si, malgré la poudre à canon et la puissance du génie moderne, il était possible de croire encore à la force des peuples nomades, ne voyez-vous pas que la Russie, au lieu de leur ouvrir l'Europe, servirait à l'Europe de sentinelle contre leurs envahissements? N'est-ce pas elle qui, debout aux portes de l'Asie, s'y élève comme la grande muraille entre la lumière et la nuit? N'est-ce pas

elle qui, dans l'avenir, chargée par la Providence d'être parmi ces tribus errantes le porte-flambeau des idées, de soumettre ces peuples, de les policer, de changer en maisons leurs tentes, doit à jamais fermer l'écluse des grandes migrations d'autrefois? Si vous regardiez dans le passé, vous y verriez qu'au treizième siècle, ce fut elle aussi peut-être qui vous sauva, à ses dépens, du dernier effort qu'aient tenté contre l'Occident les populations asiatiques. Car, si les fils de Gengis-Kan ne nous avaient trouvés sur leur passage; si, durant plus de deux siècles, l'immense proie que nous leur livrâmes n'avait servi à les assouvir, qui peut savoir où les eût portés le premier élan de la conquête? Déjà l'ombre de leurs lances s'était allongée jusqu'à vos tours; et si grande était la terreur qu'inspirait partout leur seule approche, si vivant, si terrible encore s'était conservé en Europe le souvenir des Huns, leurs devanciers, qu'en Allemagne et en France même, l'église ordonna partout des jeûnes et des prières publiques pour détourner le danger commun Et qu'on ne dise pas que la valeur des chevaliers chrétiens eût suffi pour repousser leurs attaques, si ces attaques avaient été renouvelées plus sérieusement qu'ils ne l'ont fait. La valeur des chevaliers allemands échoua en Pologne, en Bohême et en Silésie, contre de simples corps d'armée détachés de la grande horde. La valeur des chevaliers français échoua en Syrie contre des peuples dont la défaite et la dispersion n'avaient été qu'un jeu pour ces conquérants; comme elle échoua plus tard, à Nicopolis, contre ce même Bajazet, qui, bien que vainqueur des chrétiens, fut ensuite abattu par le bras d'un nouveau conquérant mongol. Si donc l'Europe a échappé à des ennemis aussi redoutables, c'est peut-être (1) à nous qu'elle le doit; la Russie ayant, pendant deux cent vingt ans, offert patiem-

(1) Je dis *peut-être*, qu'on le remarque bien, et je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut, ayant appris, par expérience, à me défier des généralités historiques. Au reste, qu'on me conteste le passé, si l'on veut; mes raisons, quant au présent et à l'avenir, n'en subsistent pas moins.

ment son corps en hostie pour les autres peuples chrétiens sur l'autel de la barbarie orientale.

« Mais, s'écrient les doctes en philosophie historique, la rigueur de votre climat, le besoin d'un soleil plus doux, l'éternelle tendance vers le Midi! » — Si cette tendance-là existait, nous verrions, nous autres Pétersbourgeois, les Samoyèdes et les Lapons descendre du pôle dans nos villes; ils y auraient au moins un peu plus chaud que sous leur soleil natal, puisque, vivant plus au nord que nous, ils restent pourtant dans leurs huttes. Il faut croire que, comme nous, les Samoyèdes et les Lapons sont enchaînés au sol par l'habitude. On prend texte de quelques Russes, que leur santé ou leur curiosité poussent un moment hors du pays, pour en conclure au penchant général qui nous entraîne tous vers d'autres climats. Mais cette volée de pigeons voyageurs, qui tôt ou tard revient au gîte, de quel poids est-elle, je vous prie, dans un colombier de 60,000,000? Pour un Russe que l'on rencontre à Bade, à Paris ou à Rome, on rencontrera dix Anglais : en infère-t-on que les Anglais ne tiennent à rien ni à personne, et que le sol des trois royaumes soit menacé d'une émigration? Les Anglais sont libres, dira quelqu'un, et vous n'avez point de racines; il suffit d'un ordre du maître pour vous entraîner tous au dehors. Que vous importent vos foyers? Les esclaves n'ont point de patrie! Voilà encore une de ces formules vagues que, malgré son profond bon sens, Napoléon a eu le tort de prendre à la lettre; elle a coûté cher à ce grand génie. S'il en était réellement ainsi, si les idées et le mot de patrie n'avaient point trouvé d'écho dans le cœur des Russes, ne voit-on pas qu'en 1815 toute notre armée aurait déserté en masse, pour planter ses choux à loisir dans la terre de la liberté et du soleil? A peine pourtant quelques déserteurs sont-ils alors restés en Allemagne et en France; tandis qu'au contraire nombre de prisonniers de ces deux nations sont demeurés en Russie, en Sibérie même, après la guerre, et y vivent encore volontairement. Tous les jours il arrive à

quelqu'un de nos grands seigneurs d'emmener avec lui en Europe des domestiques qui lui sont attachés par les liens du servage. Pour être libres, il suffirait à ces gens de quitter leur maître et de ne point rentrer en Russie. En voit-on beaucoup qui prennent ce parti? Cela prouverait que servage et patrie ne sont pas deux choses qui s'excluent si nécessairement. On fait par centaines tout au plus le compte de nos voyageurs en Europe, et l'on oublie que les étrangers à domicile se comptent chez nous par milliers. En vérité, si nos moujiks se mêlaient de métaphysique, ils tireraient de cette table comparative une tout autre conclusion. En voyant affluer chez nous tant de négociants et marchands anglais, français, allemands, américains, tant de professeurs, de maîtres de langue, d'artistes, d'artisans, d'ouvriers, tant de gens de toutes sortes, confiseurs, coiffeurs, traiteurs, cuisinières, comédiens, modistes; — en suivant vers le midi jusqu'aux confins de la Sibérie toutes ces nuées de païens, souabes, frères moraves et quakers, qui se répandent dans nos steppes et y colonisent le désert; — en voyant enfin tout ce monde non pas seulement traverser la Russie comme des oiseaux de passage, mais s'y fixer, y faire fortune, y acquérir pignon sur rue, y procréer garçons et filles, nos philosophes en peaux de mouton auraient belle matière à sophistiquer! ils se croiraient à bien meilleur droit menacés d'une invasion européenne, riraient au nez des gens qui disent que le Nord penche vers le Midi, et soutiendraient tout au contraire qu'un instinct irrésistible entraîne les malheureuses populations du Midi vers le beau soleil du pôle et les riches contrées du Nord. M. de Custine verra, nous l'espérons, à quelles humeurs noires il se laisse emporter lorsque sa bile le tourmente. En revanche, quand il se porte bien, il a souvent le mot pour rire. La chose est toute simple, en effet : « Il est resté rieur, nous dit-il, en dépit de la réflexion et de l'âge. » Nous n'y voyons nulle objection, aimant assez qu'on passe de la basse au dessus, autrement dit, du sévère au plaisant. Au milieu des sombres tableaux qu'on

rencontre chez lui à chaque page, cela distrait agréablement :

« E di mezzo l'orrore, esce il diletto. »

Mais l'auteur est toujours un peu excessif en tout, et chez lui le badinage est quelquefois poussé jusqu'au bouffe. C'est, par exemple, une plaisanterie un peu forte de dire que « la Russie est comme un homme vigoureux qui étouffe faute de débouchés. » Pierre l'aveugle « ne s'étant pas aperçu » (*sic*) quand il a fait la conquête des provinces de la Baltique, que la mer qu'il voulait nous ouvrir était fermée par les glaces une bonne partie de l'année Il est pourtant permis de conjecturer, d'après toutes les données historiques, qu'en cette occasion Pierre n'a été que borgne tout au plus, et n'avait pas absolument fermé les yeux à la fâcheuse incommodité qui nous est signalée par l'auteur. Mais qu'y pouvait-il, le bon sire? Molière a bien dit, il est vrai, qu'on prend son bien où on le trouve; mais Molière n'a jamais dit qu'on prît son bien où l'on ne le trouve pas. Pierre a pris ce qu'il a trouvé, et, à moins de pousser ses conquêtes jusqu'à Hambourg ou Dantzig tout au moins, ce qui eût été difficile, il ne pouvait nous donner plus. N'est-ce pas d'ailleurs quelque chose de mieux qu'un port unique sur la mer Blanche, d'autant que sur la Noire aussi Pierre a eu soin de nous ménager une fiche de consolation? Sachons faire de nécessité vertu. Quand nous aurons conquis toute la mappemonde, comme la chose ne saurait faillir à la première de nos grandes invasions, nous aurons des ports à choisir, et nous tâcherons de réparer l'aveuglement du pauvre Pierre. En attendant, et faute de mieux, le golfe de Finlande, tout clos qu'il soit, ne laisse pas d'avoir pour nous quelque agrément durant l'été. C'est par lui que s'en vont nos cuirs, nos suifs, nos toiles, nos bois de construction, nos chanvres, nos fers, nos soies de porcs et autres bagatelles, qui comptent bien pour quelque chose dans une exportation générale de 300 à 340,000,000, en même temps qu'arrive par lui principalement une impor-

tation étrangère, dont les droits font entrer chaque année dans les caisses de notre douane une somme d'environ 80 millions. Je parle, au reste, d'après nos idées; car, dit malicieusement l'auteur à propos du commerce de la Baltique, « les noms sont tout pour les Russes. » Il nous faut pourtant l'avertir que les négociants étrangers, et entre autres ceux de son pays établis à Pétersbourg, prennent les choses plus à la lettre que lui; sa plaisanterie les a contristés. Ces ingénus s'étaient figuré que, dans un pareil mouvement de commerce, il y avait pour eux quelques sous à gagner. Puis tout d'un coup on vient méchamment leur dire que nous les payons avec des noms, quand ils avaient supputé en chiffres. Le sarcasme est poussé trop loin. Personne n'aime à passer pour niais. *Schocking joke!* ont dit les Anglais, gens pratiques, à ce qu'ils prétendent, et qui croyaient faire avec nous, bon an, mal an, pour plus de 125 millions d'affaires.

C'est encore une idée un peu follette, ce nous semble, en parlant de notre marine, de la qualifier d'inutile, et de l'appeler un hochet de bois peint, inventé tout exprès pour les menus plaisirs de nos empereurs. Nous n'en avons pas besoin, il est vrai, « si nous ne voulons point sortir de nos limites naturelles; » mais si d'autres voulaient sortir des leurs, ou seulement reprendre ces limites naturelles, qui sont devenues les nôtres, grâce au hochet de vos empereurs! cette fois-ci, ce sont nos marins qu'a blessés profondément le batifolage de l'auteur. En l'écoutant, et au milieu de la fumée de leurs pipes de tabac, ces loups de mer ont même laissé échapper plus d'un juron irrévérencieux. Je les ai un peu calmés, mais non sans peine; se défiant, comme de raison, de l'énergie par trop nautique de leur langage, ils me prient de remontrer civilement à M. de Custine que la création de cette marine, dont il fait un nouveau crime à Pierre Ier, ne lui aurait pas été tout à fait inutile pour brûler maints vaisseaux suédois, prendre Helsingfors, Borgo, Abo, pénétrer en Suède jusqu'à Wasa, défaire la flotte ennemie à Hango Udde et en balayer le golfe de Bothnie quand il s'est agi de

conquérir la Carélie, l'Ingrie, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, et mettre à l'abri de toute atteinte la sûreté de Pétersbourg. Ces messieurs tiennent aussi que, pour s'emparer d'Azoff, il a pu en faire quelque usage. Ils vont jusqu'à dire que, sans vaisseaux, Catherine (je n'ose ajouter la Grande) n'aurait ni vaincu à Tchesmé, ni défendu par mer Pétersbourg contre Gustave III, ni fondé et fait respecter cette *neutralité armée du Nord*, qui dans le temps n'a pas trop déplu à la France. M. de Custine peut se rappeler qu'à Navarin ces vaisseaux nous ont servi à gagner notre quote-part de victoire. Quant aux Anglais qui, selon lui, les appellent de jolis petits joujoux, j'ai mémoire qu'il y a quatre à cinq ans, quand nous n'étions pas à beaucoup près en aussi bons termes qu'aujourd'hui avec la Grande-Bretagne, les Anglais n'étaient pas non plus aussi philosophes sur ce point-là. Nos petits joujoux déplaisaient au *Times*, qui, chaque matin, voulait savoir pourquoi nous en avions vingt-sept à Cronstadt, s'enquérant si notre intention était de profiter d'un instant où John Bull serait occupé ailleurs pour venir à l'improviste incendier quelqu'un de ses chantiers ou de ses ports. Ce brave journal savait fort bien que nous n'y songions pas le moins du monde; il disait là une de ces absurdités que se permettent sans risques les journaux, où les bévues du lendemain font oublier celles de la veille; avantage qu'ils ont sur les livres, où elles restent stéréotypées. Qu'il parlât sérieusement ou non, toujours est-il que nos joujoux n'avaient pas paru mériter le noble dédain dont les accable M. de Custine. Il est de fait qu'en temps de paix des vaisseaux de guerre ne servent à rien. C'est là une de ces vérités comme en expose démonstrativement la chanson de M. de la Palice. Il est vrai encore qu'on les paye cher ; mais quand on veut se faire respecter chez soi, et dormir sur les deux oreilles, il faut savoir se résigner à payer quelquefois chèrement beaucoup de choses inutiles. Il en est des flottes, en temps de paix, comme de certaines fortifications qu'on élève et qu'on entretient à grand renfort de deniers, en vue

de futurs contingents qui n'arriveront sans doute jamais. L'auteur appelle notre marine de la puérilité en grand. « Il n'y a, selon lui, que chez les peuples aveuglément soumis qu'on puisse ordonner d'immenses sacrifices pour produire peu de chose. » Ne lui en déplaise, cela se voit de même entre, ci et là, chez d'autres peuples qui ne sont pas aveuglément soumis.

Les plaisanteries de l'auteur, en industrie et en finances, ne sont pas de moins bon aloi que ses effusions de gaieté commerciale et maritime. Entrer en détail là-dessus nous mènerait toutefois trop loin. M. de Custine fait d'ailleurs peu de cas des chiffres, comme on vient de le voir plus haut; et quant à l'industrie, à l'économie politique, aux écoles, aux établissements de charité, il en parle en vrai marquis d'autrefois, c'est-à-dire, avec un profond dédain, apparemment *pour entretenir noblesse* (1). Nous nous bornerons donc ici à l'inviter à relire un peu plus attentivement qu'il ne semble l'avoir fait le dernier ukase, relatif à la fixation de la valeur du rouble. Les singulières conclusions qu'il en a tirées ont sans doute fait passer quelques bons moments à M. le ministre des finances.

Encore une fois, il est permis d'être jovial quand les jovialités sont de nature aussi bénigne; mais il ne faudrait pourtant pas qu'elles pussent produire d'autres effets moins anodins. M. de Custine a-t-il bien mûrement pesé la conséquence de ses paroles quand, cherchant, selon son us, à s'expliquer symboliquement le caractère mélancolique de notre musique nationale (qu'il a crue, selon son us encore, apportée de Byzance en Moscovie), il y voit une plainte douloureuse, une accusation contre le despotisme, une protestation déguisée, un moyen d'opposition!... De l'opposition, grand Dieu! sous un régime pareil au nôtre! Mais alors, nous vivons donc comme on vivait autrefois en France,

(1) « Demandez à d'autres ce que j'ai vu dans ces utiles et superbes pépinières d'officiers, de mères de famille et d'institutrices, ce n'est pas moi qui vous le dirai. »

sous un gouvernement absolu tempéré par des chansons ; et l'empereur ne se doutait pas d'un fait qui, bien avéré, constituerait à lui seul une révolution tout entière. M. de Custine se dit surpris, et certes à bien juste titre, qu'avant lui personne encore n'ait songé à avertir Sa Majesté de l'imprudence extrême qu'elle commet en nous permettant la musique. Sachant par lui combien il nous aime, nous sommes, nous, bien plus surpris encore de le voir tout le premier se charger d'un si vilain rôle. Oublie-t-il combien dans notre pays l'autorité est ombrageuse? Et si on le prenait au mot! si, par un ukase sigé Nicolas, on allait prohiber demain, non-seulement nos airs mélancoliques, mais ces airs plus dangereux encore, « qui affectent la gaieté par la vivacité de leurs mouvements ! » que deviendraient nos bons moujiks, obligés de pendre au croc leurs guzlis et balalaïkas! Ces pauvres diables aimaient à chanter en maniant la hache et en digérant leurs choux aigres. Ils se jettent aux pieds de l'auteur : puisqu'ils « n'ont point de plaisirs, mais seulement des consolations, » qu'il ne cherche point à leur ravir cette consolation dernière!... Je m'aperçois qu'insensiblement je m'abandonne un peu trop peut-être au plaisir de causer avec M. de Custine. En devisant avec les gens d'esprit, on est sujet à oublier le temps. J'aurais bien encore, à dire vrai, nombre de réflexions à lui faire en échange de tant de libéralités; mais il faut savoir se borner, même au risque de paraître ingrat. Je mettrai donc fin à cette rapsodie, et, m'étant borné jusqu'à présent à adresser à l'auteur de très-humbles objections et suggestions, je terminerai en lui offrant un conseil, malgré mon extrême répugnance à employer un pareil terme.

Ce serait celui de passer plus sévèrement qu'il n'a fait au van et tamis de sa critique les anecdotes et faits contemporains dont il tire de si belles moralités. Je dois lui dire qu'il y a en Russie deux classes de personnes dont tout étranger, s'il est sage, fera bien d'user avec précaution, et que M. de Custine a trop écoutées, ce nous semble. La première est

celle des gouverneurs et gouvernantes de bonne maison, gens instruits, souvent bien nés et respectables, mais qui, par leur fausse position à l'égard du grand monde, dont ils approchent sans s'y mêler, sont portés, sans le vouloir même, à juger avec passion les travers d'une société où plus d'un sot leur a fait sentir sans délicatesse le frein de l'inégalité. La seconde est celle des mystificateurs de profession, dont parmi nous l'espèce abonde. Depuis longtemps impatientés des sornettes à dormir debout qu'on ne cesse d'imprimer sur notre compte, beaucoup de Russes se sont avisés d'en débiter à leur tour aux voyageurs qu'ils soupçonnent de vouloir écrire. Procédant, comme les homéopathes, en vertu du fameux principe *similia similibus curantur*, ils exagèrent, ils enchérissent à dessein sur toutes sortes d'absurdités, dans l'espoir que tant de fadaises, colportées au dehors par les pèlerins littérateurs, mettront enfin l'Europe en défiance. Je crains, moi, qu'ils ne s'abusent sur l'efficacité de leur moyen médical, et qu'ils ne fassent pas assez de fond sur l'incurable crédulité des badauds de notre temps. Quoi qu'il en soit, puisque M. de Custine, à l'en croire, s'était prémuni à l'avance contre les complots de ces messieurs, comment se fait-il qu'il leur ait permis si souvent d'abuser de son innocence? Il y a, entre autres, à Moscou, un mauvais sujet de prince, une sorte de don Juan du Nord, qui nous a paru avoir passé la mesure en ce genre. Pour ne citer qu'un ou deux exemples sur vingt de tous les piéges où l'auteur est tombé sans le vouloir, faute d'avoir été difficile sur la source où il puisait ses renseignements, je lui indiquerai, en passant, d'abord le fatras d'atrocités dont se compose ce roman de Thélenef auquel j'ai fait allusion ci-dessus, puis l'histoire de la princesse Troubetzkoï (1), ainsi que celle du comte de

(1) Me préserve le ciel de chercher à atténuer une infortune qui, réduite à de véritables proportions, ne laisse pas de rester grande. Mais le plus sûr moyen de faire tort à la compassion qu'elle peut inspirer, est précisémeul d'outrer ce sentiment par de fausses données et par des commentaires plus outrés encore. La preuve que tout espoir de clémence n'est pas fermé aux révoltés du 14 décembre, c'est que tout récemment encore la fille de l'un des plus compromis d'entre eux, appartenant à la fa-

Laval, dont tous les faits, ainsi que les noms, sont défigurés. Par parenthèse, si M. de Custine a été si bien informé de tous les détails de famille relatifs à la princesse, comment a-t-il pu ignorer le premier de tous, c'est-à-dire, qu'elle est la fille de ce même comte de Laval, bon et vénérable vieillard, objet de ses railleries sous le nom estropié de Lovel? Il faut bien qu'il l'ait ignoré; car il est très-peu probable que, témoignant pour la fille un si vif intérêt, il ait en même temps cherché sciemment à verser du ridicule sur le père.

« Si Peau d'âne m'était conté,
» J'y prendrais un plaisir extrême. »

Ce plaisir-là, M. de Custine en a largement usé; témoin les histoires qu'on lui a débitées sur les oubliettes de la forteresse, lesquelles histoires ressemblent à celles qu'on faisait courir dans le peuple en 1789 sur les cachots de la Bastille, où, comme on sait, il ne se trouva que sept prisonniers, détenus pour dettes et pour faux; témoin le conte fantastique de ces pauvres-nonnains de Moscou faisant chère lie avec leurs galants dans les murs de leur moutier; puis, selon un procédé renouvelé de la tour de Nesle, les égorgeant avant l'aurore pour cacher leurs péchés mignons; témoin encore la prétendue anecdote de feu le grand-duc Constantin, piquant froidement de son épée le pied d'un de nos généraux d'armée, lequel, sans bouger ni souffler, laisse le prince expérimenter tout à l'aise, *in anima vili*, pour montrer à un étranger à quel point est porté chez nous le respect de la discipline. Quelque plaisant dans le genre de ceux dont j'ai parlé, soupçonnant M. de Custine de n'être pas très-profondément versé dans le détail de l'histoire russe, a sans doute réchauffé pour lui, avec de légères variantes, un trait à peu près semblable, attribué à Ivan le Terrible. Mais, malgré le peu de progrès qu'ont fait nos mœurs depuis Ivan, nous osons assurer l'auteur qu'aujourd'hui nos princes ont

mille Mouravieff, jeune enfant née dans l'exil après la condamnation du père, et qui, aux termes stricts de l'arrêt, aurait perdu ses droits de noblesse, a été admise, par ordre et aux frais de l'empereur, à l'institut des demoiselles nobles.

cessé de soumettre notre respect pour la discipline à une physique expérimentale aussi forte. Conçoit-on qu'un homme distingué ait pu croire et répéter pareilles choses? En quels lieux et de quelle bouche a-t-il pu les recueillir? M. de Custine nous apprend qu'il a peu fréquenté nos grands seigneurs, qu'il s'est soigneusement défié de leurs politesses hypocrites, et tenu fièrement à l'écart de leur table et de leur salon. En homme éprouvé qu'il est, pour avoir longtemps vécu en pays parlementaire, il a craint l'effet corrupteur que peut exercer un bon dîner sur les caractères les plus stoïques, préférant, pour mieux sauver l'indépendance de ses jugements, la mauvaise cuisine de l'auberge. Je l'en estime au fond du cœur. Mais peut-être ne s'est-il point aussi dit que les propos d'une table d'hôte et les renseignements qui y sont recueillis entre la poire et le fromage ne sont pas toujours empreints d'une parfaite authenticité. Nous sommes prêts, je le lui répète, à profiter de ses leçons, bien qu'administrées d'une manière un peu rude et dogmatique. Mais quelle foi peut nous inspirer sa sapience, lorsque nous voyons notre précepteur donner tête baissée dans des bourdes où chez nous le plus mince écolier hésiterait à se laisser choir? Cela fait tort à son crédit, et, pour son bien comme pour le nôtre, nous croyons pouvoir, en toute humilité, soumettre à ses méditations cet honnête avertissement. Bien volontiers me chargerais-je de lui signaler toutes ses erreurs. Je ne parle pas de ses contes : on ne réfute pas *les Mille et une Nuits*. Mais ces erreurs, il en a rempli quatre volumes in-octavo. Pour les rapporter seulement, il me faudrait d'abord quatre tomes, puis quatre autres pour les réfuter; cela ferait huit, et c'est beaucoup pour un homme aussi affairé que moi, qui, pressé de faire mon chemin, comme chacun l'est en Russie, suivant la remarque de M. de Custine, étudie jour et nuit ce grave ouvrage intitulé *le Moyen de parvenir*, et qui n'ai par conséquent pas plus de loisir qu'il ne faut pour en lire et en écrire d'autres.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

RÉCIT.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.



